

G de **LA FOUCHARDIERE**

HISTOIRE D'UN PETIT JUIF

Roman



Editions Montaigne

Fernand AUBIER
Editeur

HISTOIRE
D'UN
PETIT JUIF

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Affaires de mœurs.
Amours... toujours.
Au temps des crosses.
Balles sans résultat.
Cent blagues.
Chercher la femme.
Le Diable dans le bénitier (épuisé).
Foutez-nous la paix.
Médecin malgré-nous.
Machine à galoper (épuisé).
Mouise à tous les étages.
Vive l'Armée (épuisé).
Prochaine dernière.

G. DE LA FOUCHARDIÈRE

HISTOIRE
D'UN
PETIT JUIF

FERNAND AUBIER
ÉDITIONS MONTAIGNE - PARIS

DE CETTE ÉDITION, IL A ÉTÉ TIRÉ À PART
25 EXEMPLAIRES SUR PUR FIL NUMÉROTÉS.

Copyright 1938 by éditions Montaigne
Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

Scan ; ORC ; Mise en page - Septembre 2008

LENCULUS

Pour la **Librairie Excommuniée Numérique** des **CUrieux de Lire les USuels**

COURT AVERTISSEMENT

Conformément à l'usage adopté en matière de films américains, je tiens à affirmer au préalable que les personnages mis en scène au cours de cet ouvrage sont de fantaisie. Aussi bien Voltaire me sert de caution. Le rôle de Candide sera tenu ici par Benjamin Lévy, celui de Cunégonde par Rébecca, celui de Pangloss par Mohamed ben Mohamed.

Tout ce qui semblera présenter une allusion aux événements contemporains ou une ressemblance avec des gens actuellement vivants, sera donc, suivant l'expression anglaise : « pure coïncidence » (ce qui en français s'écrit comme ça se prononce). La «pure coïncidence » sera fréquente du fait que l'antisémitisme est en ce monde une monotone tradition. D'autre part, ayant l'audace d'adapter à notre siècle les aventures de Candide, j'essaierai, dans la mesure de mes moyens, d'éviter toute négligence de style... du moins ces fautes de français dont M. Lancelot, de l'Académie Française, nous donne l'exemple quotidien, et que dans son œuvre il faut cueillir avec un démêloir.

CHAPITRE PREMIER

COMMENT BENJAMIN LÉVY FUT EXPULSÉ DE LA TERRE PROMISE

Il y avait en Palestine, au village de Jérimadeth, un jeune garçon à qui la nature avait donné les mœurs les plus douces. Il s'appelait Benjamin Lévy. Sa physionomie annonçait son âme.

Il avait le jugement assez droit, et un esprit si simple que dans la tribu on ne pouvait citer qu'un seul autre exemple d'une telle simplicité étonnante en une telle race : celui du petit Joseph Cohn, surnommé Cohn-la-Lune à l'époque où les sages prédisaient que sa bêtise ne le mènerait à rien, mais qui devint plus tard le grand Cohn lorsqu'il eût gagné des millions en Europe par l'effet d'une sottise générale.

Il en fut autrement de Benjamin.

Un prétendu philosophe nommé Jean-Jacques Rousseau ayant entrepris d'écrire sa biographie, débute par cette phrase qui en donne la clé : « *Ma naissance fut mon premier malheur* » ; après quoi, au cours de 600 pages, il se répand en lamentations fastidieuses fréquemment interrompues par ce refrain « *Ces choses-là n'arrivent qu'à moi.* » Ce qui est aussi inexact que le début... Car il devait écrire : « *Ma naissance fut mon seul malheur...* » S'il n'était pas né, tout le reste ne lui fût assurément jamais arrivé.

On peut dire que le principal malheur de Benjamin Lévy lui advint peu de temps après sa naissance.

Il fut circoncis.

Comment les Hébreux, qui représentent le peuple le plus sage, le mieux avisé de tout l'univers, ont-ils laissé se perpétuer parmi eux une aussi impertinente coutume, une aussi dangereuse tradition ?

Les Israélites, de tout temps, et bien avant qu'on les chargeât comme d'un crime de l'exécution de Jésus-Christ, qui serait mort de toute façon s'il était un homme, et qui est immortel s'il est un Dieu, ont été persécutés dans tous les pays du monde. Les Nabuchodonosors, les Pharaons, les Césars, furent tour à tour, au cours de l'Ancien Testament, les fléaux d'un Jéhovah acharné contre son peuple élu... D'après ce que nous voyons aujourd'hui ça ne faisait que commencer.

Or, les Juifs, dès leur naissance, par une étrange mutilation, se marquent eux-mêmes

d'un signe distinctif qui les dénonce aux yeux de leurs persécuteurs... Un Juif qui va être pendu ou dont la maison est sur le point d'être brûlée au cours d'un de ces pogroms si fréquents dans l'histoire pourrait dire : « Eh ! Messieurs, vous faites erreur, je ne suis point Juif » s'il ne portait sur lui ce qu'il faut pour le confondre.

Que de fois, au cours de son existence, Benjamin Lévy fut victime de cet indélébile certificat de baptême...

Au cours de son enfance, il n'était pas particulièrement racé. Il avait plutôt le type d'un « bambino napolitain », ce que des voisines malveillantes attribuaient au fait qu'un couvent de moines italiens était établi aux environs de Jérimadeth. Sa mère se trouva justifiée quand s'accrochèrent, au cours de son adolescence, les caractères distinctifs de la variété humaine à laquelle il appartenait...

Sa petite voisine Rébecca, compagne ordinaire de ses jeux puérils, conserva par contre le type celtique, que les mêmes méchantes langues attribuaient à l'intervention d'un officier de police irlandais, chargé avec quelques autres de maintenir l'ordre en Palestine... Comme la coutume n'exige pas, pour une raison fort explicable, la circoncision des enfants du sexe féminin, Rébecca put se faire Aryenne par la suite, et causer ainsi à Benjamin le plus vif des désagréments dont il eut à souffrir.

Cependant, Benjamin Lévy croissait en force et en sagesse sous la direction du bon rabbin Mardochee, dont il était l'élève favori et qui espérait le voir entrer plus tard dans les ordres sacrés.

Mardochee inspira à Benjamin la respectueuse terreur d'un vieux dieu doué d'une effroyable capacité d'espionnage et de châtiment, et par ailleurs enclin, jusqu'aux extrêmes limites de l'injustice, à ce péché de colère, qui est classé parmi les capitaux lorsqu'on le reproche aux humains.

Il lui conta une histoire du christianisme qui n'eût pas obtenu en France l'approbation épiscopale.

D'après ce Mardochee, il y avait une fois un nommé Barabbas qui faisait des tours de prestidigitation d'un assez mauvais goût, faisant jaillir des sources de vin parmi les noces aussi facilement que Moïse faisait jaillir des sources d'eau. Les plaintes des débitants de Jérusalem, lésés dans les légitimes intérêts de leur commerce, motivèrent l'envoi en Palestine d'un policier romain nommé Horatius Flicus... Car, en ce temps-là, les Romains tenaient dans le monde le rôle que tiennent de nos jours les Anglais et mettaient le nez dans les affaires de toutes les nations, surtout quand ces affaires ne les regardaient pas.

Horatius Flicus, pour se donner de l'importance, avait envoyé à Rome un rapport ridicule, bourré de miracles et d'incroyables merveilles... Ce qui avait provoqué là-bas la création d'un nouveau dieu, bien que les Romains en eussent déjà beaucoup plus qu'ils n'en pouvaient adorer.

La création de ce nouveau Dieu avait causé au cours des siècles suivants de sensibles ennuis au peuple d'Israël...

Mardochee affirmait que Benjamin Lévy était bien heureux d'être né dans le seul pays où il fût à l'abri des injures et des brimades des Gentils... L'Éternel avait marqué sa faveur à Benjamin en le mettant tout de suite sur une Terre Promise que Moïse lui-même n'avait trouvée qu'au prix d'incroyables tribulations.

Benjamin, n'ayant jamais vu d'autres pays, estimait qu'il habitait le plus beau du monde.

Les cailloux, assurément, y poussaient avec une prodigieuse abondance ; l'harmonie grandiose et un peu monotone du paysage n'était troublée, de loin en loin, que par un figuier facile à vivre, dont les racines n'étaient pas exigeantes quant à la qualité et la quantité de sa nourriture.

Mais sur cette terre de Palestine, les cailloux répondent au principal besoin des hommes. Il s'en pratique, entre Arabes et Israélites, un échange fort actif. Ainsi Dieu fait bien ce qu'il fait, les créatures sachant s'adapter à la création lorsque la création ne se prête pas aux désirs des créatures.

Le vendredi, jour de chômage pour les Mahométans, les petits Israélites qui fréquentaient l'école du rabbin Mardochée étaient joyeusement lapidés par les petits Arabes qui étudiaient le Coran sous la direction de Mohamed ben Mohamed, jeune docteur de la loi musulmane.

Le samedi, jour de Sabbat, était sanctifié de la même façon par les jeunes Israélites... S'il est permis, le jour du Sabbat, de retirer son âne tombé dans un puits, il est assurément recommandable de ramasser des pierres pour en arroser les successeurs des Philistins, des Amalécites et de ces Amonites qui, à travers la Bible, portent un nom de champignon vénéneux. Quelques belligérants astucieux, se souvenant de la victoire de David sur Goliath, étaient même armés de frondes.

Mais le résultat de ces batailles était tel qu'on aurait pu croire, de la part des tireurs, à une maladresse systématique ; ou, de la part de Jéhovah, dit Allah, qui de là-haut fixe en dernier ressort les points de chute, à une sorte de partialité vindicative. Lorsqu'un projectile faisait une victime, ce n'était jamais un des jeunes combattants. Le caillou débarquait infailliblement sur le nez du rabbin Mardochée ou sur le front du docteur Mohamed ben Mohamed ; ce qui nuisait à la dignité du personnage au cours de son apostolat. Mais si l'un ou l'autre prenait le parti de s'enfermer chez soi au cours des hostilités, le caillou entraînait dans sa maison après avoir traversé la vitre d'une fenêtre close ; ce qui était moins douloureux mais plus coûteux.

De telles déviations ne tenaient pas du miracle, mais d'une inspiration moins élevée. Les élèves de Mardochée avaient remarqué qu'il suffisait d'atteindre par inadvertance le nez ou l'oreille du maître musulman pour recevoir du maître israélite un compliment ou une récompense à la fin de la classe.

Quant à Mohamed ben Mohamed, il prenait toujours avec une insistance singulière le même exemple pour exposer le dogme fataliste : « Dès que la pierre a quitté votre main, c'est la main de Dieu qui la mène... Inch Allah ! Si elle aboutit sur le visage de celui qui enseigne l'erreur, mektoub !.. Tout est écrit... Vous n'avez aucune responsabilité dans les châtiments décidés depuis le commencement des siècles... »

Cette théorie eût même justifié l'audacieux tenté d'enfoncer un couteau dans le ventre du rabbin par pure curiosité de ce qui arriverait.

L'animosité qui dressait l'un contre l'autre ces deux docteurs professant deux formes d'une loi unique en son essence n'avait pas uniquement pour origine une controverse séculaire sur la meilleure façon d'envisager un seul Dieu que personne n'a jamais vu.

Ils étaient surtout divisés par une rivalité amoureuse .

Mohamed ben Mohamed enfermait chez lui, parce que c'était la mode dans son peuple, deux épouses que personne n'aurait eu le désir de lui emprunter, car elles étaient vieilles et laides. M^{me} Mardochée, fort désirable par des charmes abondants, jouait dans la maison

de son vieil époux le rôle que Ruth joua il y a quelques siècles au foyer de Booz. Mohamed ben Mohamed convoitait M^{me} Mardochée... Mardochée ne l'ignorait point.

Une telle situation apportait dans la guerre des enfants de Jérimadeth une justice qui est absente de toutes les autres guerres. Car ceux qui inspiraient et organisaient les combats étaient seuls exposés aux coups, alors que, suivant la tradition guerrière des peuples civilisés, ceux qui sont frappés se battent sans avoir de haine à satisfaire ni de profit à réaliser. Il arriva cependant un jour qu'un neutre fut atteint et c'est ce qui décida du sort de Benjamin Lévy.

Benjamin Lévy avait alors 17 ans. Il n'avait au fond du cœur aucun goût pour la bataille. Il eût mieux aimé, pendant que les autres se battaient, échanger de tendres propos et des caresses maladroites avec sa jeune voisine Rébecca, sous le figuier du village ; c'est là que se tenaient à l'ombre, en se serrant un peu, tous les amoureux du pays.

Mais une solidarité qui est la forme honorable de la lâcheté l'obligeait à envoyer des cailloux, avec les autres, contre le chef des rebelles, pendant qu'en d'autres endroits de la Terre Promise, les Arabes adultes échangeaient des balles avec les Israélites en âge de faire la vraie guerre.

Benjamin Lévy, ce jour-là, ramassa un énorme moëllon et visa, avec l'espoir secret de ne point l'atteindre, le turban du docteur Mohamed ben Mohamed, qui se présentait à bonne portée et sous un angle bien tentant. Nous avons écrit que cet adolescent était de mœurs douces. Il avait confiance dans sa maladresse naturelle. Il avait tort... Le bras d'Allah détourna le projectile du crâne de son fidèle croyant, mais dans une direction beaucoup plus dangereuse.

A ce moment précis, John Mac Cormick, mû par le sentiment du devoir, traversait la zone de tir.

*

* *

John Mac Cormick portait l'uniforme de Sa Majesté.

C'était une sorte de centurion écossais, de l'espèce constable. Il avait l'impression réconfortante d'imposer, partout où il manifestait sa présence, l'ordre européen et le bénéfice d'une paix spécifiquement anglaise.

Il restait impartialement furieux en présence de ces deux troupes turbulentes, composées de jeunes indigènes qui se battaient avec des pierres comme de méprisables voyous, au lieu de s'envoyer des coups de poing par la figure comme font des gentlemen véritablement sportifs, ou de se rouler dans la boue, en se démolissant à coups de pieds clavicules, rotules et mandibules, comme font les jeunes gens bien élevés lorsqu'ils portent les glorieuses couleurs de leurs clubs. Ce qui dégoûtait surtout John Mac Cormick, c'est que les pierres passaient beaucoup trop haut et que ces damnés maladroits auraient fait de fichus joueurs de cricket.

Il était fort rouge et puissamment congestionné, tant sous l'effet de la colère que du scotch whisky dont il avait absorbé une quantité considérable...

La pierre l'atteignit à la racine du nez. Sans doute la saignée qui en résulta le sauva-t-elle d'une congestion dont les prodromes étaient manifestes. Il n'en manifesta aucune reconnaissance, et lança un coup d'œil irrité dans la direction d'où venait le coup.

Déjà Benjamin Lévy, prenant loyalement la responsabilité personnelle d'un attentat

essentiellement collectif, se prosternait en murmurant.

— Y am sorry, Sir...

C'est à peu près tout ce qu'il savait d'anglais, mais c'est suffisant dans les pays où dominent les Anglais, c'est-à-dire dans les deux tiers du monde habitable. Puis il fit demi-tour et se mit à courir, sans prendre la peine inutile de se retourner... car il savait que John Mac Cormick courait derrière lui, et sans voir le centurion il entendait parfaitement les terribles menaces que le centurion proférait.

Quelques minutes plus tard, Benjamin était juché dans le figuier du village, où il trouvait un sentiment de sécurité précaire.

Le brigadier Mac Cormick ne se serait pas risqué à monter dans le figuier, car le brigadier était pesant et les branches de l'arbre fragiles ; une expérience précédente lui avait appris que la dignité d'un fonctionnaire de Sa Majesté ne s'accommode pas d'une chute dans la poussière parmi les rires insultants des petits Juifs et des petits Arabes provisoirement réconciliés. John Mac Cormick se dirigea donc d'un pas pesant vers son poste, où il rédigea un rapport destiné à un gentleman supérieur qui, à cent kilomètres de là, fumait sa pipe devant un verre de whisky en méditant sur les destinées de l'Empire Britannique.

Ce rapport fut plus tard diffusé par toute la presse mondiale sous le titre habituel : « Nouvelles émeutes en Palestine. » Ainsi fut affirmée par des faits nouveaux, la nécessité de la présence du fonctionnaire anglais supérieur sur la Terre Promise et du brigadier John Mac Cormick. à Jérimadeth.

Le soir était tombé lorsqu'une voix craintive, une voix d'en bas, héla le jeune Benjamin toujours blotti dans le feuillage.

— Descend, Benjamin.

— Je descends, mon père...

— Comment, mon fils, as-tu pu faire une chose pareille ! Les Anglais sont irrités contre notre peuple. Si tu restes à Jérimadeth, tu seras mis en prison, et la joie sera grande parmi les Arabes... Il faut fuir, Benjamin...

M. Lévy père était doux, honnête et trop respectueux de toute autorité ; mais il savait montrer à l'occasion ce courage utile qui impose la fuite en un péril pressant.

— Mais où irai-je ? demanda anxieusement Benjamin qui, de l'univers tant barbare que civilisé, ne connaissait que Jérimadeth.

Puis, inspiré par une des plus anciennes traditions du peuple élu, il demanda :

— Devrai-je aller en Égypte ?

— Non, répondit M. Lévy père... L'Égypte aussi est infestée d'Anglais... que Dieu bénisse, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil furtif autour de lui. Mais il y a en Europe une autre Terre Promise, où on trouve fort peu d'Arabes et pas du tout d'Anglais, où règnent la justice, la bonté, l'égalité, la fraternité et l'abondance... As-tu entendu parler de ton oncle Moïse ?

— Beaucoup de mes oncles s'appellent Moïse.

— Je veux te parler de celui qui est allé là-bas pour s'appeler Moïkowski Abramovitch et qui est devenu gouverneur de la province de Tourduskopol ; car en ce pays où fleurit le caviar et où la vodka est le lait des patriarches, justice est toujours rendue au mérite... J'ai une lettre de lui qui date seulement d'une dizaine d'années et que j'aime à relire bien que je me trouve embarrassé pour évaluer sa fortune, car il s'exprime en roubles, et je ne sais

ce que vaut un rouble, n'en ayant malheureusement jamais possédé. Mais tu le sauras, toi, mon fils, car tu iras trouver ton oncle Moïse, qui est gouverneur sur la terre de l'égalité.

— Mon père si l'égalité règne sur cette terre où vous voulez m'envoyer, comment se fait-il que des gouverneurs y gouvernent leurs égaux ?

M. Lévy père ne répondit pas à cette question que personne n'a jamais résolue. Mais il poursuivit.

— Tu iras trouver ton oncle Moïowski Abramovitch, dont tu es le seul héritier, et je ne doute pas qu'il ne te fasse un sort enviable. Mais le temps presse. Voici une bourse où tu trouveras quarante livres anglaises pour ton voyage. Ton cousin David te conduira jusqu'à la côte dans son automobile de Dion qui a passé la Mer Rouge en 1904 et fait encore ses 25 kilomètres à l'heure. Tu trouvera assurément à Jaffa un bateau qui te conduira en Russie, et en Russie tu n'auras qu'à demander Moïowski Abramovitch gouverneur de la province de Tourduskopol.

Fort sagement, M. Lévy père ne permit pas à Benjamin de faire ses adieux à Rébecca. Plus sagement même qu'il ne l'imaginait lui-même. Car à l'heure où l'automobile du cousin David s'éloignait en pétaradant malgré l'urgente nécessité de ne faire aucun bruit, à l'heure où Benjamin, au risque d'être changé en statue de sel, tournait des yeux mouillés de larmes vers la demeure de sa bien-aimée, Rébecca était sous le figuier du village avec le fils du brigadier John Mac Cormick.

Ce fut le 9 mars que Benjamin Lévy quitta la Terre Promise.

CHAPITRE II

COMMENT BENJAMIN LÉVY AYANT RETROUVÉ LE DOCTEUR MOHAMED BEN MOHAMED SUR LE « *DUKE OF WINDSOR* » ABORDA APRÈS NAUFRAGE SUR L'ILE DE BARABAGH

Benjamin Lévy était penché sur le bastingage, fort incommodé par les flots, et regrettait l'époque où la faveur du Tout-Puissant permettait aux Hébreux de passer les mers à pied sec. Mais ayant l'esprit juste, il pensait qu'il n'avait rien fait pour mériter la faveur du Tout-Puissant ; ayant mangé avant l'embarquement des aliments qui n'étaient pas « Kacher », il était juste qu'il fût obligé de les restituer ; il regrettait seulement que la procédure de la restitution fût aussi désobligeante.

Il se trouvait embarqué sur le *Duke of Windsor*, bateau anglais comme son nom l'indique. Mais s'il avait attendu pour quitter Jaffa le passage d'un bateau qui ne fût pas anglais, il eût été assurément rejoint par quelques représentants de cette police anglaise qui est la première du monde, du moins à en juger par les exploits des détectives qu'on admire dans les romans policiers.

Au moment où Benjamin Lévy, à la faveur d'un moment de répit, relevait la tête, il entendit une voix proche de lui qui murmurait une parole évoquant le fatalisme résigné de toute une race : « Mektoub »

Et dans le même temps il reconnut la silhouette accablée qui se tenait à ses côtés, secouée par les mêmes spasmes douloureux. Il en éprouva la plus vive surprise.

— Docteur Mohamed ben Mohamed

Rien ne rapproche les hommes les plus divisés par leurs goûts et leurs croyances, comme la communauté dans une même infortune.

— J'ai commis la faute de manger du cochon, avoua Mohamed ben Mohamed.

Mais il ajouta une fois de plus cette excuse « Mektoub ». Il était irresponsable ; car il était écrit, bien avant la naissance du Prophète, que Mohamed ben Mohamed, au cours de son hégire, mangerait d'une bête impure, puis en ferait offrande aux poissons... Benjamin Lévy pensa à une certaine baleine biblique qui, ayant mangé du prophète malgré toutes les traditions en usage chez les cétacés, opéra il y a fort longtemps une restitution du même ordre.

* *

Le jeune homme, curieux de ce qui avait bien pu amener sur ce bateau ce commentateur du Coran

qu'il avait laissé 48 heures plus tôt à Jérimadeth, estima qu'il était à la fois astucieux et loyal de conter d'abord sa propre histoire. Il vit se froncer les épais sourcils de Mohamed ben Mohamed lorsqu'au cours de son récit, il évoqua le personnage du sergent Mac Cormick.

— Et moi aussi, s'écria le docteur, c'est à cause de ce chien d'Anglais que j'ai dû quitter sans dignité la terre de Jérimadeth... A cause de lui et de Rébecca.

— Hein ! S'écria Benjamin, plein d'inquiétude.

— Il s'agit d'une autre Rébecca, précisa Mohamed qui était au courant des amours du jeune Israélite... Je veux dire l'épouse de votre maître, le rabbin Mardochee. J'étais entré dans sa demeure à une heure assez tardive, la nuit même où sous les étoiles, la de Dion 1903 de votre cousin David vous conduisait à Jaffa... Je supposais que Mardochee faisait ses dévotions à la synagogue, et il devait supposer que dans le même temps, du haut du minaret, je conviais les fidèles à la prière. Nous nous rencontrâmes chez lui... Il est, vous le savez, d'un caractère soupçonneux ; un délateur l'avait sans doute prévenu que ma voix ne s'était pas fait entendre à l'heure rituelle. Dans notre religion, qui est seule véritable, les prières sont bruyantes et c'est parfois un inconvénient... Ainsi alerté, Mardochee se conduisit avec une blâmable impiété. Il abandonna son Jéhovah pour vérifier la conduite de son épouse Rébecca. Il me trouva trop près d'elle à son gré et se mit à crier « au voleur » !... Par malheur, le sergent Mac Cormick était déjà de mauvaise humeur, à cause de son nez.

— Je ne le visais pas quand je l'ai atteint, fit Benjamin, sensible à ce reproche indirect.

— Vous me visiez moi ! Répliqua doucement l'Arabe... Toujours est-il que le centurion me conseilla très vivement de quitter Jérimadeth avant l'aube, parce que ma conduite ne pouvait manquer d'être jugée d'une façon défavorable aussi bien parmi mes compatriotes que parmi vos coreligionnaires. « Ça fera forcément du vilain au réveil, conclut-il... Il y aura encore des troubles ; et des pierres voleront encore par les airs, qui se tromperont encore de destinataire »... Mais ce qui décida surtout mon rapide départ, c'est la pensée de l'accueil que me feraient mes deux épouses lorsque je rentrerais dans ma maison. Mes deux épouses sont vieilles et laides, mais acariâtres... Nous autres, fils du Prophète, nous avons des demeures protégées par des murs épais, avec des ouvertures extrêmement étroites, de telle façon que notre intimité soit protégée et que les bruits de l'intérieur ne se répandent pas à l'extérieur... La raison véritable en est que nous avons, nous aussi, des scènes de ménage qui doivent rester secrètes, pour que le Maître ne perde rien de sa dignité...

— Ces dames vous auraient battu à cause de M^{me} Mardochee ? Demanda le jeune Lévy avec une candeur qu'il regretta aussitôt.

Mohamed ben Mohamed, détournant la conversation, répondit par une autre question :

— Où allez-vous par ce bateau, jeune homme ?

Benjamin répondit avec la présomption de la jeunesse

— Je vais en Russie pour être gouverneur de province.

— Inch' Allah ! Ajouta prudemment Mohamed. Mais il ajouta avec fierté

— Je vais à Paris pour vendre des tapis.

Il se voyait déjà cambré en une noble attitude malgré le faix écrasant d'étoffes multicolores, et offrant carpettes et tapis d'orient aux Roumis attablés aux terrasses des cafés, avec l'air de faire un royal cadeau à l'amateur indécis.

— Depuis les Croisades, fit-il, beaucoup d'hommes de ma race ont fait fortune en vendant des tapis. Il ajouta d'un air rêveur

— Il y a aussi le commerce accessoire des cacahuètes.

— Vous emportez des tapis et des cacahuètes pour les vendre là-bas ?

— C'est à Paris même qu'on fait les tapis d'Arabie et qu'on récolte les cacahuètes... Tout le reste est éloquence ; il suffit de répéter toujours la même chose avec un accent de conviction pour que l'acheteur soit charmé, et j'ai assez l'habitude de répéter douze mille fois les versets du Coran pour savoir prononcer les formules rituelles : « Beau tapis, mon z'ami ! Pour rien... Trente et deux francs... Pour te faire plaisir huit francs ! »

Mohamed ben Mohamed devait cette initiation aux affaires à un compatriote rapatrié de France en Palestine, après fortune faite... Le compatriote égayait les veillées en imitant le langage et les marchandages ridicules de l'idiot de Roumi qui finissait par emporter le tapis pour cent sous, croyant avoir fait une bonne affaire.

Benjamin Lévy s'informa auprès de l'Arabe de la destination exacte du bateau, qu'il avait pris parce qu'il était le premier à partir. Mohamed répondit qu'il se dirigeait vers Liverpool.

— Est-ce loin de Tourduskopol ? Demanda Benjamin.

Mohamed l'ignorait. Il savait seulement que c'était proche de Paris, centre de ses affaires. On serait à Liverpool dans huit jours... Inch' Allah !

Mohamed montrait une prudence très avisée en disant qu'on arriverait dans huit jours, sous la condition du bon plaisir de Dieu. Il advint que huit jours plus tard, il plut à Dieu que les voyageurs se trouvassent beaucoup plus près de Tourduskopol que de Liverpool.

*

* *

Ça commença par quelques froncements de sourcils du commandant du paquebot à la suite d'une série de messages par T. S. F. Le commandant était un vieil Anglais peu communicatif, qui se contentait de jurer entre ses dents en tirant sur sa pipe, lorsque quelque chose n'allait pas. Il n'osa cependant pas refuser des renseignements à M. Whright Blumenstein, titulaire d'une cabine de luxe. M. Whright Blumenstein était un gros banquier de Londres, qui venait de vaquer à un devoir de famille qu'il considérait comme sacré, en allant voir son grand-père, patriarche à Jérusalem.

M. Whright Blumenstein avait un valet de chambre polyglotte ; c'est pour cette raison qu'il l'avait engagé, car il voyageait beaucoup... Et Jim fumait les cigares de son patron dans toutes les langues du monde.

Benjamin Lévy se hasarda à aborder ce personnage (c'est le valet de chambre que nous voulons dire) et on obtint ce renseignement dans un yiddish mâtiné de slang londonien.

— Ce n'est pas sur l'eau que ça ne va pas. C'est dessous. Il y a des sous-marins espagnols qui se promènent entre deux lames et qui se dirigent par ici, venant de l'Occident.

— Qu'avons-nous à faire avec les sous-marins espagnols ? Demanda naïvement Benjamin.

— Ils nous enverront au fond de la mer s'ils nous rencontrent. C'est pourquoi le commandant du navire a modifié sa direction.

— Mais j'arriverai en retard à Paris, fit Mohamed ben Mohamed se départissant un peu d'un fatalisme qui est une forme de l'apathie, et comme s'il eût eu à Paris un rendez-vous très pressé pour une grosse affaire de tapis d'Orient.

— La nouvelle direction nous rapprochera peut-être de Tourduskopol, fit avec optimisme Benjamin Lévy... Si nous allons vers l'Orient...

— Nous ne pouvons pas aller vers l'Orient, répliqua Jim, car le commandant a reçu un autre message lui signalant l'approche d'une patrouille de sous-marins japonais, venant de l'Est après avoir expertisé les côtes de Syrie.

— L'Angleterre est donc en guerre avec l'Espagne ou avec le Japon ? Demanda Benjamin qui en était resté à certains préjugés accrédités par les livres d'histoire.

— Il n'y a plus de guerre nulle part et il ne peut plus y en avoir depuis que la Société des Nations impose la paix au monde avec une autorité péremptoire et souveraine. Ainsi la Chine n'est pas à l'état de guerre déclarée avec le Japon, et l'Espagne n'est pas en guerre avec l'Espagne. Cependant les Japonais brûlent les villes chinoises et les Espagnols massacrent les habitants des villes espagnoles, par un jeu purement sportif... Je ne prétends pas que les sous-marins espagnols et les avions de ces deux pays n'aient pas un plaisir plus vif à couler les navires anglais chaque fois qu'ils en rencontrent ; car ils estiment que depuis longtemps il y a trop de navires anglais à la surface de l'eau. Ils ont généralement, au cours de leurs manœuvres, le bénéfice de l'incognito. Cet anonymat est très méritoire pour des guerriers, qui à défaut de profit, recherchent ordinairement la gloire.

— Jim ! Appela d'une voix brève M. Whright Blumenstein, qui avait aperçu du pont supérieur son valet de chambre et le voyait avec déplaisir s'encanailler en compagnie de passagers de troisième classe.

— Si ça peut vous faire plaisir, murmura Jim en prenant congé de ses nouvelles connaissances, pensez qu'en cas de coup dur, les millionnaires se noieront exactement comme vous, avec les mêmes grimaces et le même gonflement de l'abdomen ; en bas il n'y aura aucun privilège de classe... et c'est vous, peut-être, qui aurez le plus de succès auprès des crabes.

Cette perspective n'apporta aucun réconfort, à Mohamed ben Mohamed ni à Benjamin Lévy qui se regardaient avec consternation.

— Prions le Seigneur, suggéra Benjamin, qui avait appris au catéchisme du rabbin une grande variété de prières et en particulier celles par lesquelles on peut détourner différentes espèces de calamités.

Mohamed montra qu'il réprouvait ces paroles impies.

— Ce qui est écrit est écrit... As-tu la prétention, ver de terre, de faire revenir Allah sur ce qu'il a décidé de toute éternité, et par conséquent de lui faire avouer qu'en prenant sa première décision, il a raisonné comme un imbécile !

— Pourtant, fit timidement Benjamin, vous autres, Musulmans, vous ne faites pas moins de cinq prières par jour.

— Parce que c'est la mode, répliqua Mohamed énonçant ainsi une vérité péremptoire établie de tout temps sur les hommes comme sur les femmes du monde entier... Et puis nous prions pour ne rien dire du tout... Nous nous bornons à affirmer, cinq fois par jour,

qu'Allah est Allah et que Mahomet est son prophète, ce qu'aucun homme raisonnable ne saurait contester, et ce qui doit faire plaisir à Mahomet comme à Allah... C'est une affirmation d'identité semblable à celle que proclament les chiens de chrétiens avec une aussi louable énergie, et plus de cinq fois par jour.

— Et comment prient les chrétiens ? Demanda Benjamin curieux.

— A la vérité je suis seulement renseigné par mon cousin Achmed qui a fait fortune en vendant des tapis à Paris... Les Roumis français, tournés non point comme nous vers la Mecque, mais vers n'importe lequel des points cardinaux, s'écrient avec énergie : « Sacré nom de Dieu ! » Ainsi ils affirment que Dieu est le nom de Dieu, comme nous affirmons qu'Allah est le nom d'Allah, c'est une vérité non moins incontestable et qui ne tend pas à modifier ce qui est écrit avant le commencement des siècles.

Benjamin laissa errer son regard sur le navire.

— Il y a ici des gens de toutes les religions et dont les dieux ont des goûts assez différents. Si nous périssons tous ensemble il s'élèvera vers le ciel un concert discordant d'invocations contradictoires et chaque dieu aura du mal à reconnaître les siens.

D'un geste instinctif vers son crâne, Mohamed s'assura que sa mèche rituelle était en place et assez solide pour que l'Ange de la Mort pût l'enlever du festin des crabes et le transporter au Paradis des croyants.

— N'y aurait-il pas pour nous réunir tous dans une même foi, à l'instant suprême, une pieuse cérémonie qui soit en usage dans toutes les religions ?

— Il y a la quête, répondit Mohamed ben Mohamed sans y mettre de malice.

Cependant, le *Duke of Windsor* poursuivait sa route vers le Nord. Par cette habile manœuvre, le commandant put échapper aux risques invisibles qui le menaçaient et passer entre les Japonais et les Espagnols aux aguets sous les eaux. Lorsqu'il parvint à l'entrée des Dardanelles, il eut à la vérité l'impression de s'être fourré dans une souricière, car il n'avait comme issue que la Mer Noire, où personne sur le bateau n'avait affaire, sauf peut-être Benjamin Lévy.

Mais si l'on considère cette manœuvre du point de vue stratégique, il faut reconnaître qu'elle eut un succès complet.

Car les deux équipes submersibles qui étaient à sa poursuite, l'une venant de l'Est, l'autre venant de l'Ouest, se heurtèrent l'une à l'autre avec précision.

Et l'une et l'autre croyant à une agression préméditée se livrèrent avec une ardeur joyeuse un combat acharné... Les submersibles restèrent submergés, embouteillant pour quelques années l'entrée des Dardanelles. Quelques Japonais en fâcheux état de conservation remontèrent individuellement à la surface. Quant aux marins qui animaient les sous-marins espagnols, ils furent repêchés par les Turcs de la même façon ; leur repêchage permit de démontrer l'exactitude de cet axiome accrédité en Europe : « Il y a des gens qui se disent Espagnols et qui ne sont pas du tout Espagnols... » Les héros défunts étaient, suivant leur origine ethnique, Allemands, Italiens ou Russes. Il en est sous la mer comme sur la terre.

Sans quoi depuis le temps qu'on se bat en Espagne, il ne resterait plus d'Espagnols.

Deux jours après l'évasion du *Duke of Windsor*, il se produisit à bord un petit scandale qui anima ce voyage menacé de quelque monotonie. Car le capitaine, avec un honorable entêtement britannique, avait décidé qu'il ferait dix fois, vingt fois le tour de la Mer Noire,

autant de fois qu'il faudrait pour que la situation internationale devint moins démentielle quant aux choses de la mer, ou du moins pour que la Méditerranée fût purgée des pirates qui l'infestaient.

« Car, disait avec raison cet honorable navigateur, s'il est normal et régulier de rencontrer sur sa route des tempêtes, des écueils, des requins, et même au besoin des corsaires malouins, il n'est pas convenable de s'enfoncer brusquement, sans savoir pourquoi, parce que la civilisation expérimente en temps de paix les ustensiles qui doivent faire en temps de guerre des dégâts merveilleux. »

Et le capitaine parlait, lorsqu'il n'aurait plus de vivres ni de mazout dans ses soutes, de se mettre au service des Turcs, qui se tiennent bien sages depuis vingt ans.

*

* *

Voici l'intermède qui survint quelques heures avant la fin de la croisière imprévue.

Une vieille Anglaise, au cours de la nuit qui devait être la dernière, fut violée quatre fois dans sa cabine... Après quoi, ayant réussi à reprendre haleine, elle appela au secours, non sans s'être assurée que l'odieux agresseur était hors d'état de perpétrer un cinquième attentat.

Le criminel réussit à s'enfuir, et au matin une enquête fut menée par le commissaire du bord.

— Pourriez-vous reconnaître le personnage ? Demanda l'enquêteur à la vieille lady.

— Comment aurais-je pu le voir dans l'obscurité ? Répondit la victime... Mais je puis affirmer que c'est un Juif...

— Et comment pouvez-vous affirmer que...

Le commissaire s'interrompit net... Il avait réfléchi qu'à son âge, cette voyageuse avait certainement acquis assez d'expérience sous des climats divers pour ne faire aucune méprise de ce genre, même sur un point de détail.

Mais elle se méprenait sur la conclusion qu'elle en tirait... Car le détail dont il est question n'est pas particulier aux Israélites ; on le peut constater également sur les Arabes qui ressortissant à la même race sémitique et, soumis à la même chirurgie rituelle, présentent la même lacune spéciale en leur anatomie.

Or, bien que la confession ne soit pas un sacrement de la religion musulmane, à l'heure même où le commissaire du bord recevait la déposition de la victime, le coupable faisait des aveux à Benjamin Lévy.

Cette confession était adroite... Benjamin qui occupait la couchette située au-dessous de celle de Mohamed, savait fort bien que son camarade s'était absenté au cours de la nuit ; en lui faisant une confidence volontaire en apparence, l'Arabe mettait obstacle à ce témoignage dangereux... Par surcroît, tout en reconnaissant les faits, il plaquait non coupable.

— Nous autres, Musulmans, ne pouvons nous passer de femmes même sur un bateau. Le Prophète savait que nous pouvons combler plusieurs épouses, puisqu'il nous a permis d'en posséder un nombre illimité. Cette Anglaise, que j'ai connue la nuit dernière, n'est pas plus vieille ni plus laide que les deux épouses que j'ai laissées à Jérusalem... Ce qui lui est arrivé était écrit. Si je n'avais pas convoité la femme du rabbin Mardochee, si je n'avais pas été obligé de quitter précipitamment la Palestine, cette voyageuse usagée neût jamais plus

connu les joies de l'amour...

Ainsi Mohamed ben Mohamed tenait un raisonnement semblable à ceux qui faisaient jadis la force morale du philosophe Pangloss, bien qu'il appartînt à une religion différente.

Cependant, Benjamin Lévy, qui était un jeune homme droit et vertueux, crut devoir lui faire des reproches.

Mohamed ben Mohamed, voici que deux fois depuis que nous avons quitté notre pays, vous avez contrevenu à la loi sacrée. Vous avez mangé du cochon, qui est un animal impur... et cet animal vous a possédé, si bien que vous avez connu une femme qui n'est pas de votre race... C'est ce qui advint à mon ancêtre Juda, qui se commit avec une Cananéenne, malgré la défense du Seigneur. De cette union naquit Onan, qui inventa un genre d'iniquités particulièrement détestable. Vous n'avez pas à craindre que votre aventure sur cette vieille Anglaise ait de semblables conséquences, dont son âge la préserve... Mais voici que sur ce bateau, on accuse les Juifs de ce crime dont vous êtes coupable et dont ils sont innocents. C'est le destin de notre race, d'être toujours chargée de méfaits dont l'auteur reste inconnu... On cherche le Juif, on le trouve. Mohamed ben Mohamed, vous avez attiré sur ce navire la malédiction du ciel, et il va nous arriver des désagréments.

Benjamin Lévy était de la race des prophètes. A peine avait-il prononcé ces paroles qu'un coup sourd et puissant fit trembler le bateau.

Et à peine le commandant avait-il ordonné : « Tout le monde sur le pont ! Les canots à la mer »... que le *Duke of Windsor* s'abîma sous les flots.

*

* *

Benjamin Lévy ne savait pas nager. Très peu d'Israélites d'origine directe pratiquent la natation, car en Palestine les lacs et cours d'eau où ils pourraient apprendre cet art sont d'une rareté exceptionnelle. Certes, il y a la Mer Morte qui semble offrir une surface liquide ; mais ce liquide est d'une densité qui évoque celle de la poix ou de la glu, par suite d'une concentration séculaire et d'une intensive marinade de matières végétales ou minérales ; l'idée de s'y tremper n'y viendrait à aucune personne renseignée quant aux curieuses propriétés purgatives de ce brouet qui agit par voie d'endosmose sur le baigneur imprudent.

Quant au Jourdain, on sait qu'il est maintenant capté dès sa source par les Moines du Saint-Sépulcre qui le mettent en bouteilles, puis vendent les bouteilles remplies aux pèlerins chrétiens, à des prix très supérieurs à celui du bon vin, mais avec certificat d'origine et cachet de garantie.

Benjamin Lévy, qui avait senti se décoller sous ses pieds le pont du *Duke of Windsor*, était donc en train de se noyer. Déjà, ayant imploré la miséricorde de son Dieu, et voué à sa fiancée Rebecca une dernière pensée, il allait couler à pic lorsqu'une pièce détachée du navire, une pièce qui était en bois, surgit des flots sous ses yeux.

Il l'empoigna, et bénissait déjà le ciel, lorsqu'une voix ordonna :

— Lâche ça !

Il reconnut la voix de Mohamed ben Mohamed qui estimait sans doute que l'épave était d'un volume insuffisant pour supporter à la fois un Israélite et un Arabe et préférait que l'Arabe en eût le bénéfice.

Benjamin Lévy, que les procédés de Mohamed commençaient à dégoûter ne put, malgré sa patience et la douceur de ses mœurs, s'empêcher de dire ce qu'il pensait

— Vous n'avez pas besoin de vous agiter ainsi, Mohamed ben Mohamed... Ce qui doit arriver arrivera, et toutes vos manières de pirate ne changeront rien à ce qui est écrit... Vous avez pu constater que je suis bon prophète et que j'ai prédit que nous aurions des ennuis par votre faute. Je prédis maintenant que ce qui vous arrivera, c'est mon pied sur votre figure, si vous vous approchez de mon support...

Mais sa bonté naturelle prenant le dessus, il ajouta :

— Regardez plutôt derrière vous...

Derrière Mohamed flottait une autre pièce détachée, qui était un fragment du canot de sauvetage... Il était écrit que Mohamed ne périrait pas dans les flots, il était également écrit que Benjamin Lévy ne se débarrasserait pas de Mohamed avant d'avoir reçu d'autres témoignages nombreux et probants de la méchanceté humaine.

Il advint que des vents favorables, ou des courants salutaires, ou d'autres éléments de la navigation maritime qui ont coutume de porter les naufragés vers des rives où les attendent d'autres aventures, dirigèrent les deux survivants du *Duke of Windsor* vers l'île Barabagh, assez proche en vérité du lieu du naufrage pour que l'aventure soit vraisemblable.

Il apparut à leurs yeux, dès l'abord, que l'île Barabagh n'était pas déserte, ce qui n'eût pas manqué de les étonner s'ils avaient eu connaissance des cartes modernes où cette île est portée comme un roc parfaitement inhospitalier.

Sur la rive se pressait une foule d'hommes, de femmes et d'enfants, qui accueillirent les deux malheureux avec les marques d'une compassion sincère.

Benjamin Lévy reconnut qu'ils étaient tous de sa race, surtout lorsque l'un d'entre eux, un patriarche classique à barbe blanche, lui eut dit en yiddish :

— O infortunés, le commandant de votre navire ne savait-il point que l'île Barabagh, qui est notre prison, a été entourée par les Barbares d'une ceinture de mines flottantes ?

Tout à la joie de se retrouver parmi ses frères, Benjamin Lévy ne prêta point à ce discours inquiétant l'attention nécessaire. En son optimisme et en sa candeur il s'écria

— Béni soit le ciel puisque je me retrouve sur une nouvelle Terre Promise où je ne vois par bonheur ni Anglais, ni Arabes !

Il lança un regard de défi à Mohamed ben Mohamed, sûr de ne rien avoir à redouter de lui puisque les représentants du peuple élu se trouvaient sur cette terre en immense majorité. Et Mohamed ne se vanta pas d'être un hérétique qui confessait bien haut jadis, du haut d'un minaret, qu'il avait déformé la loi de Moïse.

Ce fut seulement lorsque, revêtu d'habits secs, ainsi que son compagnon, par les bons Israélites, et réconforté par un singulier ragoût dont il ne se permit pas de suspecter l'origine, assuré que si c'était de la viande ce ne pouvait être que de la viande Kasher, Benjamin Lévy se souvint des paroles prononcées par le patriarche à barbe blanche.

— Vous avez dit, mon père, que vous étiez prisonniers sur cette île... N'avez-vous pas été conduits ici pour quelque promesse du Très-Haut, qui conduisit nos ancêtres à travers la Mer Rouge et fit pleuvoir sur eux la manne dans le désert ?

Le patriarche eut un petit rire amer. Il était blasé sur les mauvaises plaisanteries que ne cesse de faire le Très-Haut à son peuple élu depuis le temps d'Abraham et de Jacob et qui le conduisit toujours à des lieux où il ne récolte que torgnoles et humiliations en supplément

aux pogroms.

Il tendit d'un geste où il y avait toute la noblesse de sa race antique ses bras vers le septentrion.

— Vois-tu là-bas, mon enfant, cette côte sinueuse qui se dessine à travers la brume ? C'est la Bobarie, repaire d'un peuple de balkaniques qui, dans notre souvenir plus proche, reste maudit comme furent jadis les Philistins et les Amalécites.

Nous résumons l'histoire que, pendant deux fois trois heures, conta à Benjamin Lévy le vénérable patriarche.

CHAPITRE III

COMMENT BENJAMIN LÉVY, APRÈS AVOIR JUGÉ LA CRUAUTÉ DES BOBARES ET LEURS PERSÉCUTIONS CONTRE LE PEUPLE ÉLU, PUT S'EMBARQUER POUR SON GOUVERNEMENT DE TOURDUSKOPOL

Au commencement du XVIII^e siècle, le territoire balkanique était divisé entre les Abares et les Bulgares, peuples guerriers qui acquirent beaucoup de gloire en se massacrant entre eux, et surtout en incendiant les villes et les villages des pays voisins.

C'est ainsi que, jusqu'en Westphalie, ils mirent à mort le baron de Thunder-den-Tronck, brûlèrent son château, éventrèrent sa fille, la belle Cunégonde, et usèrent à leur mode, qui est celle des Boulgres, du fils du baron, lequel fut plus tard jésuite au Paraguay et plus tard encore rameur sur une galère turque.

Depuis, la Balkanie vit éclore un grand nombre de nationalités interchangeables, qui compliquèrent la géographie au point que les libraires pédagogiques de l'Europe occidentale firent de merveilleuses affaires en vendant des atlas que les écoliers devaient remplacer chaque trimestre, car ils étaient devenus désuets et anachroniques.

Outre les Abares et Bulgares, autochtones primitifs, il y avait, le jour où Candide fit naufrage, les Wisibares, les Ostrogares, et les Bobares qui étaient un peu en avance ou fort en retard sur la civilisation, car ils pratiquaient l'antisémitisme, et l'antisémitisme est une forme de l'anthropophagie.

Les historiens ont marqué comment le prince Chabrol, héritier du trône Bobare, acquit une grande popularité.

Il commença par coucher avec une dame Tripescu. Pour ne pas désobliger celui de ses sujets dont la dame Tripescu était l'épouse légitime, il eut le courage de s'expatrier. Le fait pour un prince héritier d'afficher dans son propre pays une favorite officielle et publiquement adultère est de fort mauvais goût... Louis XVI n'eût peut-être pas perdu son trône, si son père et prédécesseur avait montré autant de discrétion envers les familles Bécu et Poisson qui donnèrent naissance à la comtesse du Barry et à la marquise de Pompadour (l'estimable auteur du *Dictionnaire Larousse* a calculé qu'à elle seule M^{me} Poisson avait

coûté à la France 40 millions de francs, somme importante pour l'époque).

Le prince Chabrol montra un sens politique plus avisé encore en n'épousant pas M^{me} Tripescu divorcée, alors qu'ils visitaient les châteaux de la Loire et séjournaient dans les palaces de la Côte d'Azur...

Ce que les sujets pardonnent le moins facilement à leur souverain, c'est d'épouser une personne d'extraction inférieure. Ils tiennent par dessus tout à la pureté de la race royale, cette pureté étant considérée, non du point de vue ethnique, mais du point de vue dynastique.

C'est pourquoi le prince Chabrol fut accueilli avec enthousiasme lorsque, devenu roi Chabrol, il revint en Bobarie. Il semblait que son règne dût être exempt de soucis, car il employait son temps à se faire cinématographier par les écrans des cinémas mondiaux, tantôt passant des troupes en revue, tantôt chassant le daim en compagnie de son jeune fils, tantôt jetant dans une fontaine sacrée, à l'occasion de la nouvelle année, une bague que des diacres, en vêtements sacerdotaux, allaient repêcher avec la plus louable émulation.

Mais il arriva qu'à un moment tout alla mal en Bobarie. Tout n'alla pas plus mal, réellement, qu'au temps où tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes. Mais en Bobarie, comme dans le reste de l'Univers, tout le monde se mit à se plaindre ; les fonctionnaires, les commerçants, les militaires, et ceux qui payaient trop d'impôts, et ceux qui trouvaient que les autres n'en payaient pas assez, et même ceux qui, souffrant de la faim, n'avaient rien à manger.

De sorte qu'à l'écran du cinéma on voyait une expression soucieuse sur le visage du roi Chabrol, malgré son évidente satisfaction d'être un aussi bel homme, suivant l'esthétique des Balkans.

Il se trouva alors en Bobarie un ministre qui était un profond politique et qui s'appelait Gayoga.

— Sire, dit-il au roi Chabrol, il faut dire au peuple que tous ses maux sont causés par les Juifs. Et pour plus de conviction, nous devons commencer par le croire nous-mêmes.

Pour l'exposé des motifs, le ministre Gavoga adapta en prose bobare le discours que tint jadis le ministre Aman, en vers persans, au roi Assuérus :

Il est question des Israélites :

« ...Je les peignis puissants, riches, séditieux ;
« Leur Dieu même ennemi de tous les autres dieux.
« Jusqu'à quand voudrez-vous que ce peuple respire,
« Et d'un culte profane infecte votre empire.
« Étrangers dans la Perse, à nos lois opposés,
« Du reste des humains ils semblent divisés
« N'aspirant qu'à troubler le repos où nous sommes
« Et détestés partout, ils détestent les hommes.
« Prévenez, punissez leurs insolents efforts,
« De leur dépouille enfin, grossissez vos trésors... »

Ce dernier conseil surtout semble intéressant aux conducteurs du peuple.

On voit par là que ce n'est pas M. Gavoga qui a inventé l'antisémitisme. Aman pas davantage.

Du jour où il y eut des juifs sur la terre, commença à sévir cette religion taquine, et d'abord

parmi les voisins du peuple élu. Ni Samson avec sa mâchoire, ni les frères Macchabée ne surent imposer une paix durable aux persécuteurs, dont les lus tenaces furent les Égyptiens et qui ont presque tous disparu de la surface de la Terre, alors qu'Israël manifestait une exceptionnelle endurance.

Mais dès l'origine les Hébreux purent constater qu'ils étaient visés.

Le début de l'ère chrétienne offrit un prétexte aux persécuteurs : les Juifs étaient maintenant les bourreaux du Messie, donc on avait très bien fait de leur rendre la vie intenable. On peut remarquer cependant que si le peuple élu avait été anéanti prématurément comme furent anéantis ceux qui eurent l'imprudence de se frotter à lui, Jésus-Christ, assurément, ne serait jamais mort sur la croix, mais il ne serait jamais né.

Ce qui est tout à fait remarquable c'est que la première persécution romaine s'exerça contre les Juifs, parce qu'ils étaient chrétiens.

Au cours des quelques siècles qui suivirent, on les persécuta comme ennemis des chrétiens.

Maintenant que l'antisémitisme revient à la mode dans le monde entier, on persécute les Juifs parce qu'ils sont Juifs ; les explications tautologiques sont les meilleures des explications.

Ayant donné ces renseignements à Benjamin Lévy, sur une situation qui depuis si longtemps maintient une humidité rituelle tout le long du mur des lamentations, le patriarche de l'Île de Barabagh conclut ainsi :

— Je ne sais si le roi Chabrol écouta d'une oreille attentive le réquisitoire du ministre Gayoga. Mais il signa, entre deux prises de vue où il tient le premier plan, un décret semblable à celui que le cruel Aman eût obtenu du grand roi Assuérus, si le sex-appeal d'Esther n'eût été irrésistible... Ce décret n'ordonnait pas que tous les Hébreux de son royaume fussent passés au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe. Il était plus perfide en sa cruauté... Nous avons tous été transportés dans cette île où, suivant l'intention du feu ministre Gavoga, nous devons très rapidement mourir de faim. Et un cordon de mines flottantes a été déposé tout autour de notre prison, afin de couler tous les bateaux qui tenteraient de venir à notre secours... Mais le Seigneur a eu pitié de nous. Par suite du naufrage des bateaux imprudents qui s'étaient hasardés dans ces parages, nous avons disposé de matériaux de construction qui nous ont permis d'élever des abris contre le froid et les intempéries.

— Et qu'est-ce que vous mangez ? Demanda Benjamin.

Il pensait à la fricassée qui l'avait réconforté, ainsi que son compagnon, lors de son arrivée sur l'île de Barabagh. Mais comme il était maintenant incommode par le travail de la digestion, il conjecturait que cette nourriture n'avait pas une origine surnaturelle comme la manne du désert et les petits pains que de noirs messagers célestes apportèrent à Daniel, dans la fosse aux lions.

— Cette île, expliqua le patriarche, est le rendez-vous de toutes les pieuvres de la Mer Noire. Ces poulpes sont supérieurs en abondance et en qualité à ceux de l'Adriatique, qui alimentent les friteries de Venise... Ainsi, matin et soir, en bénissant le Seigneur, nous nous nourrissons de pieuvres cuites au feu de bois ; et grâce aux torpilles dormantes qui font une ceinture à notre refuge, nous ne manquons jamais de feu de bois. Ainsi la persécution tourne à la confusion des persécuteurs... Mais il nous faut enterrer les victimes que nous apportent les flots ; heureusement nous reconnaissons aisément ceux des nôtres à qui

il faut donner une sépulture conforme à nos rites, et dont l'âme va dormir dans le sein d'Abraham.

La pensée qu'il avait mangé de la pieuvre n'apaisa pas la révolte de l'estomac de Benjamin... et moins encore l'évocation des friandises dues à l'action des torpilles et qui attireraient assurément dans les parages de l'île Barabagh tous les tentaculaires de la Mer Noire. Il pensa aussi que, demain sans doute, il devrait manger d'une pieuvre qui aurait goûté à la vieille Anglaise ou au commandant du *Duke of Windsor*. Mais comme il était fort poli, il complimenta le patriarche sur sa cuisine.

— C'était vraiment excellent, déclara-t-il.

— C'est un peu monotone à la longue, fit remarquer le patriarche d'un air rêveur... Mais nos aïeux devaient aussi se fatiguer de la manne providentielle dans le désert. A ce que prétendent Diodore de Sicile et lord Bollinbroke, qui, à vrai dire, était un incrédule, cette manne leur donnait, sur la fin du voyage, d'insupportables douleurs d'entrailles.

A ce moment, une rumeur s'éleva, venant d'une autre partie de l'île. Une troupe d'hommes s'avancait, escortant avec des cris de joie de nouveaux naufragés... Ces bons Israélites, dont la vie était précaire et misérable, se réjouissaient de ce que la mort avait été épargnée à deux de leurs semblables.

Benjamin Lévy, du premier coup d'œil, reconnut en ces êtres ruisselants Sir Whright Blumenstein et son valet de chambre Jim.

Et il s'aperçut avec affliction que, dans l'attitude du sujet anglo-israélite qui venait d'échapper miraculeusement au trépas, la morgue britannique et le goût obstiné du confort malgré tout l'emportaient ridiculement sur la sagesse orientale qu'il eût dû tenir de son autre origine.

Sir Whright Blumenstein s'imaginait sans doute être sur quelque colonie anglaise, où les indigènes devaient lui montrer un respect obséquieux et une soumission de tous les instants.

Un Anglais mouillé qui arrive quelque part ne manque jamais d'exiger d'abord un whisky pour se réchauffer. Le naufragé de luxe n'y manqua pas, et spécifia qu'il désirait de préférence un verre de *White-Horse*.

Les bons Israélites qu'il eût dû considérer comme ses demi-frères (son père banquier au pays de Galles avait épousé la fille d'un prêteur sur gages de la Cité) se regardèrent avec consternation.

Personne ne tenait de whisky sur l'île Barabagh.

— Alors ! Mon thé ! Commanda Sir Whright Blumenstein, à qui l'idée qu'il pût exister dans l'univers un endroit où il était impossible à un gentleman de prendre son thé semblait non seulement invraisemblable, mais indécente au point d'offenser le sentiment de respectabilité la plus élémentaire.

Il n'y avait pas non plus de thé. L'irritation de Sir Whright Blumenstein se tourna vers son valet de chambre.

— Je vois, Jim, que vous avez encore oublié de prendre ma valise, avec des vêtements secs, et le smoking pour le dîner. En vérité, je ne suis pas satisfait.

Jim resta parfaitement insensible au mécontentement de son maître, mais lui donna un bon conseil.

— Vous pouvez aller vous-même chercher votre valise à l'endroit où elle se trouve. Je ne

crois pas que les vêtements soient restés parfaitement secs dans la valise ; mais assurément il n'y a pas de poussière dessus.

— Bien... Je vais alors prendre un tub, déclara Sir Whright Blumenstein dont la dignité se réfugiait dans le dernier rite mondain qu'il lui fût possible d'accomplir.

Il y avait assez d'eau autour de lui, assurément, pour qu'il pût prendre son tub, bien que le besoin, pour l'instant, ne s'en fît pas sentir...

Benjamin resta quatre jours dans l'île Barabagh.

Mais après avoir médité sur les exhortations du patriarche de la tribu, il était résigné à y demeurer toute sa vie, pleurant seulement l'espoir de jamais revoir la belle Rébecca.

— Nous devons faire crédit au Très-Haut, avait déclaré le Guide des Hébreux...

— Nous devons avoir confiance, car le ciel a déjà ruiné la faveur dont l'impie Gavoga jouissait auprès du roi Chabrol, comme il avait ruiné la faveur de l'infâme Aman auprès du roi Assuérus... Certes, nous avons tout de même été déportés dans cette île par les vœux unanimes des Bobares qui nous considéraient injustement comme une calamité biblique. Mais ici, nous sommes à l'abri du feu du ciel qui va fondre sur le vieux monde comme il fondit autrefois sur Sodome, Gomorrhe et Babylone... Je parle par images, mon enfant. Il est certain que ces peuples maudits vont tous s'exterminer soigneusement entre eux, dans les Balkans d'abord, puis dans toute l'Europe, et les Jaunes d'Asie leur donneront volontiers un coup de main quand leur heure sera venue... Lorsque la Terre sera purifiée des Aryens, ce sera véritablement pour nous la Terre Promise, et nous sortirons de notre île pour y faire régner la paix et la justice selon les promesses des prophètes.

Cependant, sir Whright Blumenstein se livrait à des spéculations moins élevées et tout aussi chimériques.

Il faisait des calculs sur un petit carnet, avec un crayon qu'il avait également sauvé des eaux. Il méditait l'installation sur l'île Barabagh, dès qu'un navire anglais serait venu pour le rapatrier, d'une vaste usine de conserves : des milliers de boîtes de pieuvre qu'il vendrait en qualité de homard... Déjà il exportait en Amérique des tonnes de caviar russe fait avec des graines de tournesol incorporées à du cirage et arrosées d'huile de foie de morue afin de leur donner ce goût de poisson pourri qui séduit les vrais amateurs.

Sir Whright Blumenstein était un de ces demi Anglais, de ces demi-Juifs, qui ne font aucun honneur à la pure race israélite ni à la pure race anglaise, dont ils ont pris les défauts sans en prendre les qualités... Il ne pensait qu'à gagner de l'argent, ce qui n'a jamais été une ambition honorable.

*

* *

Le quatrième jour de la captivité de Benjamin Lévy, parut à l'horizon un bateau qui se dirigeait vers l'île Barabagh. Les insulaires étaient impuissants à lui faire des signaux intelligibles afin de l'avertir du péril et se résignaient à le voir sombrer comme avaient sombré ses prédécesseurs. A leur grande surprise, il franchit sans encombre le passage dangereux.

Ce privilège s'expliquait naturellement du fait qu'il était passé exactement à l'endroit où le *Duke of Windsor* avait rencontré l'obstacle fatal... or, l'obstacle fatal était constitué par une torpille qui, ayant déjà fait explosion, ne pouvait éclater une deuxième fois.

— C'est le bâtiment britannique qui vient me chercher, fit avec assurance sir Whright

Blumenstein... Enfin, je vais pouvoir prendre mon thé.

— Il faut donc croire, compléta son valet de chambre du ton le plus suave, que Sa Majesté George VI a modifié ses armes, car nous pouvons voir maintenant la faucille et le marteau.

Jim avait une vue perçante. Et lorsque l'avis fut plus proche, on put constater qu'il ne s'était pas trompé : le pavillon du bâtiment portait en effet un marteau et une faucille entrelacés.

Debout à la proue, une sorte d'amiral, beaucoup plus galonné d'or que ne le sont les amiraux des marines capitalistes, fit un discours pour annoncer qu'il venait planter un pavillon tout pareil sur l'île Barabagh, et que c'était un grand honneur pour les habitants, car ces signes leur apportaient le bonheur social, qui est le travail obligatoire dans la plus fraternelle des libertés.

Benjamin Lévy entendait la langue russe, comme il entendait l'allemande et la française.

En effet, lors des pogroms qui marquèrent en Russie le règne de Raspoutine, de nombreux émigrés s'établirent en Palestine ; et, plus récemment, de plus nombreux émigrés allemands, par la grâce du régime hitlérien. Quant à la langue française, d'innombrables congrégations ont perpétué la tradition des Croisades... C'était par principe, et pour ainsi dire en conséquence d'un vœu, que Benjamin n'avait jamais consenti à apprendre l'anglais, car les Anglais, comme leurs prédécesseurs les Romains, mettent de l'indiscrétion dans leurs méthodes de colonisation. Il traduisait les paroles de l'amiral soviétique au vénérable chef de la communauté israélite, qui répondit ceci, en substance, sur le ton le plus courtois :

« Les Israélites avaient vécu, depuis le commencement de leurs malheurs, sous tant de drapeaux divers, qu'ils n'étaient aucunement incommodés par un nouveau pavillon portant la faucille et le marteau... Cependant, ces outils qui, dans une société laborieuse, symbolisent le travail, leur semblaient sinon déplacés, du moins inutiles sur une île déserte. Car ils n'avaient rien à récolter ; et de même que le labourage et le pâturage, le ressemelage était une industrie peu florissante sur le roc de Barabagh. »

Le pavillon fut cependant accepté avec politesse et planté dans une situation flatteuse.

C'est alors que Benjamin Lévy, malgré sa timidité, osa demander quelque chose au commandant de l'avis soviétique :

— Monsieur, voulez-vous m'emmener en Russie ?

— On ne dit pas « Monsieur », on dit « camarade supérieur ». On ne dit pas Russie ; on dit U. R. S. S.

— Camarade supérieur, voulez-vous m'emmener en U. R. S. S.

— Pourquoi faire ?

Benjamin bluffa, anticipant un peu sur les événements qu'il espérait

— Parce qu'on m'y attend pour être gouverneur de province.

Le camarade amiral conféra avec quelques personnages de son état-major.

La délibération peut être ainsi résumée :

L'U. R. S. S. manque de commissaires de province, car il s'en fait une consommation intensive par voie d'épuration. Après quelques mois ou quelques semaines d'usage, on découvre que le camarade gouverneur est une vipère lubrique, et en conséquence de cette

découverte, il n'est plus bon qu'à être enterré ignominieusement.

Aussi, personne en U. R. S. S. ne veut-il plus être commissaire du peuple ; si cette situation permet au titulaire de manger à sa faim, il ne lui est pas permis de manger longtemps.

Puisque ce tout jeune homme, découvert sur une île mal approvisionnée en nouvelles, était volontaire pour cette mission dangereuse, pourquoi ne pas profiter de sa bonne volonté ?

— Nous t'émmenons, camarade.

Un canot se détacha de l'avis.

Pendant que les camarades rameurs le conduisaient vers le rivage, Mohamed ben Mohamed s'approcha de Benjamin Lévy.

— Et moi ? Dit-il.

Benjamin Lévy considéra son compagnon avec un certain dégoût ; puis il lui parla avec sincérité.

— Mohamed ben Mohamed, sans parler de ce qui s'est passé avant notre naufrage, vous vous êtes conduit comme le dernier des dégoûtants depuis que nous sommes sur cette île. Abusant de la patience de mes frères et de leur hospitalité VOUS proclamez cinq fois par jour, à haute voix, qu'Allah est Allah.

— C'est la vérité.

— C'est une provocation, car Jéhovah est Jéhovah, et il a eu des multitudes de prophètes, tandis que votre Allah n'a pu s'en offrir qu'un seul... D'ailleurs, j'ai remarqué votre conduite, qui est remarquablement indécente. Vous tournez autour des épouses et des filles de nos frères, en vous comportant à la manière des singes, qui ont moins de réserve encore que les cochons.

— J'accomplis les ablutions rituelles : à l'heure , des prières, le Croyant doit laver en public, et avec . , du sable s'il n'a pas d'eau, toutes ses extrémités.

— C'est de l'exhibitionnisme... Si je vous emmène en Russie, Mohamed ben Mohamed, ce n'est pas pour avoir le plaisir de votre compagnie, c'est pour débarrasser de votre présence mes frères, qui gardant dans l'infortune leur tenue et leur dignité, se montrent toujours corrects et bien élevés... Je craindrais par surcroît, si vous restiez parmi eux, que vous ne compromettiez la pureté de leur race, car je me rappelle l'activité inquiétante dont vous faites preuve à l'endroit de la vieille Anglaise du *Duke of Windsor*...

Le camarade amiral consentit à embarquer aussi l'Arabe, à condition qu'il aidât à la manœuvre. Mais il marqua que c'était une grande faveur, car pour des étrangers, il est aussi difficile de pénétrer en Russie, qu'il est malaisé pour des Russes d'en sortir.

Les Hébreux de l'île Barabagh firent à Benjamin de touchants adieux, et le patriarche, le tirant à part, lui mit dans les mains un sac assez lourd.

— Nous avons pu, en partageant notre or avec les soudards bobares qui nous ont déportés sur ce rocher, sauver la moitié de ce que nous avons pu apporter... Acceptez ce prêt qui pourra vous être utile en Russie.

— Je ne voudrais pas vous en priver.

— Hélas, les richesses ici sont inutiles, car rien n'est à vendre ni à acheter, et le Seigneur nous dispense directement ce qui est nécessaire à notre existence.

— Il en est de même assurément dans le pays où je vais, répondit Benjamin avec une

fierté naïve... La Russie, suivant la promesse des prophètes Juifs qui l'ont transformée en la touchant de la baguette de Moïse, est devenue la Terre Promise. Tous les biens sont communs aux heureux mortels qui l'habitent. Tout se partage fraternellement. Il n'y a pas de pauvres ni de riches. Et on ne sait plus là-bas ce que c'est que l'argent.

— Qui vous l'a dit, mon enfant ?

— Mon cousin Abramovitch l'a écrit à mon père, il y a quinze ans, lorsque Davidovitch l'a nommé gouverneur de la province de Tourduskopol.

— Davidovitch Brandstein, qu'on appelait Trotsky ?

— C'était un des prophètes de notre race.

— Laissez-moi vous donner un conseil, mon enfant. Lorsque vous arriverez en Russie, ne vous recommandez pas de Trotsky.

Benjamin allait demander pourquoi, lorsque le camarade navigateur qui dirigeait le canot du *Tovaritch* manifesta son impatience par deux brefs coups de sifflet...

Une heure plus tard, le *Tovaritch* disparaissait dans les brumes de l'Est.

Le patriarche, alors enleva de la fente du rocher où elle était fixée la hampe du pavillon portant le marteau et la faucille.

— Ce drapeau, dit-il à son peuple, pourrait nous attirer de nouveaux ennuis. C'est la coutume des drapeaux... Nous ne devons pas en avoir. Prenons patience encore quelques jours, quelques années, quelques siècles... Nous sommes toujours les Témoins.

CHAPITRE IV

COMMENT BENJAMIN LÉVY, VENU EN RUSSIE POUR TROUVER TOURDUSKOPOL, DÉCOUVRIIT UNE MINE DE SEL

Benjamin Lévy, lorsqu'il débarqua à Sébastopol en compagnie de Mohamed ben Mohamed, reconnut qu'on lui avait dit vrai en affirmant que ce pays était le plus heureux du monde.

— Voyez, Mohamed, dit-il... Mon père avait raison... Tous ces gens chantent et dansent...

S'il avait été un peu plus observateur, Benjamin aurait reconnu que ces danseurs avaient sur leurs visages l'air de gravité un peu anxieuse qu'on peut observer dans l'œil d'un ours savant exécutant un numéro de chorégraphie ; car l'ours danse parce qu'il est installé sur une plaque de tôle chauffée au rouge sombre.

Il s'adressa à l'un d'eux, du ton cordial qu'il devait prendre naturellement dans un pays où tous les hommes sont frères.

— Tu es heureux, camarade ? Demanda-t-il.

Le camarade n'interrompit pas ses exercices qui étaient assurément méritoires, car de ses mains il pinçait la balalaïka et restait assis sur ses talons en envoyant alternativement et latéralement ses pieds à la hauteur de son front ; tel est, depuis le premier Alexandre, le principe gymnastique de la chorégraphie populaire russe.

Mais il lança à Benjamin un regard méfiant, qui se rasséréna lorsqu'il crut avoir compris. Or, il n'avait rien compris du tout.

— Très heureux ! Répondit-il.

Et il reprit d'un ton farouche, en observant celui qu'il prenait pour un observateur officiel :

— Que quelqu'un, camarade, se permette de dire que je ne suis pas très heureux !

— Tu habites un beau pays, compléta Benjamin Lévy avec une sincérité qui fut aussitôt méconnue.

Car le camarade moujik pensa que le camarade observateur de la Guépéou faisait de l'ironie, ce qui n'est pas une spécialité professionnelle.

— Très beau pays, camarade... que quelqu'un se permette de dire que ce n'est pas un très beau pays !

Or, Benjamin Lévy promenait un regard ravi sur ces collines dénudées de Crimée, où ne poussent que des cailloux. Mais c'était pour lui le plus beau paysage du monde, car il ressemblait aux paysages de Palestine.

— Ainsi, reprit Benjamin au grand ennui de Mohamed ben Mohamed qui avait grand-faim et qu'ennuyait fort cette conversation mondaine, chaque jour que Dieu fait, vous chantez et vous dansez ?

Le camarade moujik, d'un bond, se redressa sur ses pieds, interrompant danse et musique.

— Quel Dieu ? Demanda-t-il.

Il était surpris qu'un délégué de la Guépéou, chargé d'une propagande antireligieuse qui s'élevait aussi bien contre les papes autochtones que contre les curés chrétiens, mahométans ou bouddhistes de tout poil et de toute carrosserie, pût ainsi affirmer l'existence d'un Dieu capable de faire le jour et la nuit.

Mais il songea aussitôt que le policier présumé avait sans doute évoqué perfidement la divinité pour observer sa propre réaction et affirma

— Il n'y a pas de Dieu pour faire les jours. Ils sont réglés par une machine d'un genre spécial, et quand notre outillage, prévu par le plan bidécennal sera complété, nous fabriquerons des jours de cinquante heures, ce qui nous permettra de travailler deux cents heures par semaine ; car en U. R. S. S., le travail c'est la liberté... Mais pour ce qui est de danser et de chanter tous les jours, nous n'en faisons rien heureusement, car aucun travail n'est plus fatigant... Si tu nous vois danser et chanter aujourd'hui, petit camarade, c'est parce qu'on vient de pendre le général gouverneur de Crimée.

— Quel crime avait donc commis le gouverneur militaire de la Crimée ? Demanda Benjamin Lévy, plein d'horreur.

— Tu en sais là-dessus plus que nous, petit camarade. D'ailleurs nous n'en savons rien... Nous ne connaissons pas le camarade général, qui vient d'être pendu.

— Alors pourquoi dansez-vous et chantez-vous en l'honneur de sa pendaison ?

— Parce que si nous ne chantions pas et nous ne dansions pas, nous serions battus par les camarades chargés d'administrer le knout... Nitchevo

Mohamed ben Mohamed qui n'entendait rien à la conversation, mais que ce dernier mot avait frappé parce que sur le *Tovaritch* il semblait être le fond du langage russe, intervint pour demander à Benjamin ce que « Nitchevo » voulait dire.

Benjamin lui répondit :

— Ça veut dire à la fois « Inch'Allah » et « Mektoub » Par ce mot, les Russes déclinent toute responsabilité quant à ce qui vient de se passer, et quant à ce qui pourra se passer dans l'avenir. Ils expriment ainsi leur résignation devant la Fatalité ou -leur soumission devant la volonté du Tout-Puissant... Mais les Arabes et les Russes ne sont pas les seuls humains qui se montrent fatalistes... J'ai remarqué que les Français avaient l'équivalent de « Mektoub » et de « Nitchevo »... Ils disent : « Je m'en fous » lorsqu'ils sont frappés par la fortune adverse... Les moins résignés d'entre eux murmurent : « Ça m'embête, mais je m'en fous ! » Mais il y a ce qu'il y a et rien ne peut être changé à rien...

Toujours soucieux de perfectionner son instruction, Benjamin revint vers le danseur

qui avait recommencé à danser, accroupi sur ses talons et se réjouissant avec abnégation... Benjamin avait l'intention de lui demander la route de Tourduskopol, mais le camarade moujik prévint toute question en lui indiquant du doigt une affiche fraîchement apposée sur un mur, et où il pourrait trouver tous les renseignements supplémentaires sur les raisons de la perte cruelle faite par la Crimée en la personne du général gouverneur.

Benjamin lut l'affiche ; après quoi, il ne fut pas renseigné d'une façon beaucoup plus précise.

Il était écrit que notre bien-aimé Staline, le Père, avait une fois de plus déjoué les manœuvres d'une vipère lubrique qui, conspirant contre le régime national en sabotant le règlement militaire de Crimée, se faisait saluer par ses soldats à la mode des armées capitalistes, en ce sens que le camarade inférieur portait sa main droite ouverte à la hauteur de son front, alors qu'en Urssie, il doit brandir son poing gauche fermé, dans la direction du camarade supérieur, comme pour dire « Avec quelle joie je te casserais la gueule, si je pouvais. » Ayant ainsi contrevenu au rituel de l'armée rouge, le général gouverneur était condamné à mort, et le prophète était invité à se réjouir ostensiblement pour célébrer cet heureux jour.

— C'est la terre de la justice, pensa Benjamin Lévy, après avoir cherché l'interprétation la plus favorable de ce texte. Un prompt châtiment s'abat sur les traîtres qui menacent le bonheur du peuple... Il est fort heureux que le petit père Staline, dont il est dit tant de bien sur cette affiche, ait succédé au petit père Raspoutine, dont mon cousin Abramovitch écrivait tant de mal il y a vingt ans, et qui était le plus débauché des oppresseurs... Mais il faut que je trouve au plus vite le chemin de Tourduskopol, où j'obtiendrai un honorable emploi, et où je pourrai faire venir la belle Rébecca, afin qu'elle partage ma félicité.

*

* *

— J'ai faim, fit Mohamed ben Mohamed, d'une voix pleine d'exigences, qui rappela Benjamin Lévy à un souci d'ordre plus immédiat.

— Tiens, moi aussi ! Se dit Benjamin.

Il avisa une femme qui, assise au long de la mer, grignotait un navet avec un appétit communicatif.

— Où pouvons-nous trouver à manger ? Demanda-t-il.

La femme parut surprise.

— Vous pouvez manger, bien entendu, au Réfectoire Fraternel si vous avez travaillé pendant 10 heures aujourd'hui dans les champs communaux ou dans les ateliers nationaux. Car dans notre pays, personne ne mange sans travailler bien que quelques personnes travaillent sans manger. Mais si vous êtes étrangers, vous trouverez sur le port un restaurant où on vous servira de la nourriture contre de l'argent.

— Et comment s'appelle ce restaurant ?

— L'Hostellerie de la Faucille et du Marteau, répondit la femme grandement surprise d'une telle question.

Cependant, Mohamed ben Mohamed, qui avait considéré avec intérêt cette dame russe, un peu maigre pour les goûts d'un disciple de Mahomet, mais à qui il trouvait des charmes incontestables du fait d'une trop longue abstinence, sentit soudain naître en lui un appétit plus impérieux encore que la faim.

Il s'assit à côté de la femme, et se mit à flirter à l'Arabe ; c'est un genre de marivaudage où une mimique expressive supplée aux douceurs du langage articulé.

La femme russe eut une réaction exactement semblable à celle que manifestent, en pareil cas, les coquettes de l'Occident.

— Laisse-moi tranquille, camarade, ou j'appelle mon époux à grande barbe qui danse là-bas en faisant tourner sa trique.

— Qu'est-ce qu'elle dit ? Demanda Mohamed, légèrement décontenancé par le ton de la phrase.

Benjamin Lévy traduisit et c'est à lui qu'en sa déception s'en prit Mohamed ben Mohamed.

— Chien de Juif ! S'écria-t-il... N'est-ce pas toi qui m'a raconté que, dans ce pays, tout était commun entre les hommes... Tout, c'est-à-dire aussi les femmes... Et voici que celle-ci a un époux qui est aussi jaloux qu'un Arabe... Dans quel guetapens m'as-tu mené, alors qu'à cette heure, je pourrais vendre des tapis sur les boulevards de Paris, où se trouvent beaucoup de femmes communes à tous, d'après ce que m'a dit mon cousin Achmed ?

Benjamin Lévy fit une réponse très raisonnable.

— D'abord Mohamed, ce n'est pas moi qui vous ai amené sur cette Terre Promise dont vous ne savez pas reconnaître l'hospitalité. C'est vous qui vous êtes invité avec une insistance qui touchait à l'indiscrétion. Je ne vois aucun inconvénient à ce que vous partiez tout de suite pour Paris... Quant à l'exception faite pour les femmes à la règle de la propriété commune, je la trouve très honorable... Car la belle Rébecca va venir me rejoindre dès que j'aurai été nommé gouverneur d'une province. Et il ne me plairait aucunement que mon épouse fût mise en commun parmi des millions de Russes, ce qui me laisserait un bien faible pourcentage dans mon espoir de paternité individuelle au cas où, comme je l'espère, elle donnerait le jour à un fils. Ce gouvernement est assurément le plus sage des gouvernements.

Benjamin avait parlé très haut ; et ceux qui l'entendirent purent être confirmés dans cette idée qu'il était sans doute un missionnaire de la Guépéou.

Benjamin Lévy et Mohamed ben Mohamed trouvèrent sans difficulté l'Hostellerie de la Faucille et du Marteau, qui portait sur sa façade, non seulement ces ustensiles rituels à une échelle démesurée, mais un écusson de l'Académie des Gastronomes Moscovites, fondée par l'Administration de la propagande soviétique pour combattre dans le monde une ridicule légende de famine endémique.

En fait, les deux étrangers demeurèrent éblouis, dès qu'ils eurent pris place à une table, dans une salle qui embaumait le chou exaspéré parla cuisson, devant une carte qui leur offrait toutes les spécialités gastronomiques de l'Europe civilisée.

Un choix si abondant était alléchant pour des gens qui, pendant de trop longs jours, s'étaient nourris uniquement de pieuvre fricassée ; mais difficile en raison même de son abondance.

Benjamin Lévy crut devoir se renseigner sur la signification culinaire de ces mets inconnus... Car il craignait pour sa conscience et pour celle de Mohamed ben Mohamed, dont la religion sur ce point s'accordait avec la sienne, que quelque cochon, victime de mort violente, se déguisât sous quelque une de ces appellations.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Demanda-t-il au restaurateur qui, debout devant la table

où se trouvaient ces deux consommateurs inconnus, les regardait avec perplexité.

Et il posait son doigt sur un article du programme ainsi conçu : *Bordj à la Curnonsky*.

— C'est du chou rouge bouilli avec de la betterave, répondit l'hôtelier avec condescendance.

— Et ça ? : *Bougaroff à la Chaliapine*.

— C'est de la betterave bouillie avec du chou rouge, fit l'hôte avec une nuance d'impatience.

— Je veux de ça ! S'écria alors Mohamed ben Mohamed, qui avait découvert sur la carte un Méchoui-Maison... irrésistible pour un enfant du désert.

— Avez-vous de l'argent au moins ? Demanda alors l'hôtelier.

Benjamin Lévy, en son incorrigible candeur, commit l'imprudence de tirer de son giron la bourse que lui avait donnée le bon patriarche de l'île de Barabagh ; et il l'entrouvrit de telle façon que le restaurateur de la Faucille et du Marteau put voir le contenu.

L'homme n'avait pas vu de pièces d'or depuis plus de vingt ans ; de même que la plupart de ses compatriotes, et également de ses contemporains habitant les autres pays d'Europe.

Cette vision anachronique lui arracha une exclamation également démodée au point d'être séditieuse.

— Par Saint-Grégoire le Grand ! S'écria-t-il... Je vais, camarades grands-ducs, vous apporter votre méchoui.

Un quart d'heure plus tard, le temps d'informer le Comité des Vigilances de Sébastopol, il venait poser un grand plat couvert sur la table des voyageurs affamés.

Mohamed ben Mohamed, après avoir attiré, par une courte prière, la bénédiction d'Allah sur la nourriture de choix qu'il allait prendre, souleva le couvercle.

— Mais ce n'est pas le méchoui ! S'écria-t-il avec horreur... Le méchoui se fait avec du mouton, par Mahomet ! Et ce que je vois là est un horrible mélange de choux rouges bouillis avec des betteraves

— Camarade hôtelier, demanda poliment Benjamin Lévy, est-ce que ces innombrables plats qui figurent sous des noms divers sur la carte de votre établissement sont composés de betteraves bouillies avec des choux rouges ?

Le ton de l'hôtelier, dans un pays capitaliste, aurait paru impertinent.

— Les betteraves rouges, cuites avec des choux rouges, forment en Urssie rouge un plat de couleur nationale et les bons citoyens doivent s'en contenter en y ajoutant comme dessert, les jours de fête, un hareng saur venu de la Baltique... Je puis vous montrer, sur mon Livre d'Or, les attestations flatteuses des membres de l'Académie des Gastronomes Moscovites...

— Fort bien, dit Benjamin d'un ton conciliant. Mais pourquoi faire de tels frais d'imagination pour arriver à présenter à vos clients quarante plats différents qui sont un seul et même plat ?

— Pour la propagande soviétique vis-à-vis des marins étrangers qui descendent à Sébastopol, et qui ensuite doivent dire dans leurs pays que les Russes se nourrissent avec autant d'abondance que de variété, à des prix défiant toute concurrence. Voyez, tous les plats sont marqués 3 kopecks...

Ce repas devait cependant coûter beaucoup plus cher à Benjamin Lévy qu'aucun souper

somptueux ne coûta jamais à un fastueux seigneur tsariste dans le plus luxueux restaurant de l'ancien Saint-Petersbourg.

Benjamin et Mohamed s'étaient résignés au fallacieux méchoui végétal... et Mohamed avait prononcé le fatidique « Mektoub » du ton le plus parfaitement dégoûté.

Benjamin avait même suggéré, à l'intention du patriarche, gouverneur de l'île de Barabagh, une application du dogme *Ego te baptizo carpam* dont l'inventeur fut dom Gorenflot et dont actuellement il faisait l'expérience :

— Pourquoi le patriarche n'établirait-il pas dans son île un menu abondant et varié, comprenant cinq services, et dont la pieuvre fricassée serait l'unique élément ? Assurément, il pourrait de cette façon attirer les touristes...

Cette idée, proposée à Sir Whright Blumenstein, eût été, certes, accueillie avec faveur...

Mais l'hôtelier, surgissant avec une énorme bouteille pleine d'un liquide incolore, fit cette proposition à ses clients.

— Vous allez bien boire un verre à la santé de notre génial Staline ?

Sans attendre la réponse, il remplit deux verres.

Benjamin par politesse excessive, Mohamed ben Mohamed parce que c'était écrit, avalèrent en même temps une gorgée du liquide.

Dans l'ordre des eaux-de-vie de grains, la vodka est une pure dégustation dont l'horreur, pour un palais averti comme pour un buveur novice, surclasse celle du gin et du whisky.

Ce fut également d'un même mouvement que Mohamed ben Mohamed et Benjamin Lévy recrachèrent cette infâme vésicatoire, qui menaçait de cautériser leur œsophage, de décaper leur estomac et de vitrioler leurs intestins, jusqu'ici préservés de l'alcool par la loi de Moïse et celle d, Mahomet.

Et les larmes aux yeux, crachant, suffoquant invoquant leurs deux bons Dieux, ils ne revinrent au sentiment de la réalité que lorsqu'ils eurent été étroitement ficelés. Et encore ne revinrent-ils que très imparfaitement au sentiment de la réalité. Car Benjamin comprenait très mal ce qui leur arrivait et Mohamed pas du tout.

L'hôtelier avait aposté quelques citoyens robustes et vigilants en les engageant à sauter sur les deux suspects lorsqu'un prétexte favorable se présenterait, et le prétexte s'était présenté.

— Ils ont craché la vodka soviétique par dérision, pour montrer aux autres étrangers en quel mépris ils nous tiennent, nous et notre boisson nationale.

— Et, avant de manger, le grand diable a jeté des sorts sur l'hôtellerie en prononçant des formules maléfiques contre la faucille et le marteau.

Mohamed avait, en effet, prononcé avant le repas une sorte de bénédiction arabe, sans songer que dans la Russie affranchie la superstition croissante était venue remplacer les religions abolies.

— Ils sont assurément payés par l'or étranger, suggéra un des justiciers.

— Non, non, se hâta de dire l'hôtelier, qui pourtant avait connaissance de la bourse imprudemment exhibée par Benjamin... Ils n'ont pas d'or sur eux.

C'était la pure vérité... La bourse de Benjamin était l'objectif de l'offensive déclenchée par l'excellent patriote ; mais dès la première minute de la bagarre, il l'avait adroitement fait passer dans sa propre poche, ne tenant aucunement à ce que cet or devînt propriété commune.

Les deux captifs furent menés devant le tribunal qui, chaque jour, siège en permanence pour juger les ennemis du peuple.

Benjamin qui comprenait de moins en moins, tenta de dissiper ce qu'il prenait pour un malentendu. Il expliqua qu'il venait en Russie pour rejoindre son cousin Abramovitch, gouverneur de Tourduskopol, car lui-même appartenait à cette race élue qui libéra le pays de l'oppression, et dont le plus glorieux représentant était Davidovitch Branstein, que les Russes, par un diminutif affectueux, appelaient familièrement Trotsky.

Les juges se regardèrent, horrifiés, et le président demanda à Benjamin Lévy si, en quelque sorte, il se foutait de la justice du peuple. .

Puis le tribunal délibéra.

— Qu'est-ce qu'ils disent ? Demanda Mohamed.

— Ils disent que nous sommes convaincus du sacrilège et que, par surcroît, dans une intention de sabotage du régime soviétique, nous avons fait dérailler des trains... Ils ont des renseignements sur nous par le capitaine du *Tovaritch* qui nous a amenés de l'île Barrabagh où il nous avait trouvés, suivant l'expression de ces messieurs, parmi « un ramassis de Juifs »...

— Ils croient que nous avons fait dérailler des trains dans l'île de Barrabagh ! fit Mohamed au comment il faut s'y prendre pour faire dérailler un train...

On ordonna aux accusés de se taire pour entendre le prononcé du jugement.

— Nous allons encore voyager, dit Benjamin pendant qu'on les dirigeait vers la sortie. Nous allons en Sibérie pour visiter une mine de sel appartenant au gouvernement. Il paraît que c'est une mine modèle qui pourrait être proposée en exemple aux exploitations capitalistes, car elle donne d'excellents résultats financiers par suite des bas prix de la main d'œuvre.

— Inch'Allah ! Murmura Mohamed.

Il montra moins de résignation pendant le voyage en chemin de fer.

Ce voyage fut long, d'abord parce que la Sibérie est séparée de la Crimée par un grand nombre de verstes ; ensuite parce que le matériel ferroviaire usité pour le transfert des camarades-bagnards est encore plus usagé que celui mis à la disposition des camarades-cochons-de-payants, ce qui n'est pas une recommandation pour les amateurs de transports rapides. Enfin, parce que le train déraillait à chaque instant. Le surveillant du convoi expliqua à Benjamin que ces fréquents déraillements étaient dus à des complots contre-révolutionnaires. Cette explication avait l'avantage d'intensifier le trafic vers la Sibérie en dirigeant sur les mines de sel une foule de dérailleurs présumés, à la grande joie du peuple émerveillé d'une telle activité de répression contre les auteurs d'un genre de crime particulièrement impopulaire.

— Ah bon, fit Benjamin, je comprends pourquoi, n'occasion de chaque arrêt ou de chaque déraillement, les moujiks viennent nous cracher à la figure... C'est une distraction appréciable dans ce pays où il ne semble pas y en avoir beaucoup.

Si le trajet fut long, il faut dire qu'il manqua de confort, même pour des voyageurs venus de Palestine... Il y avait un monde fou dans le wagon sans banquettes où se tenaient Benjamin Lévy et Mohamed ben Mohamed. Benjamin remarqua que beaucoup avaient un type israélite qu'accentuait encore certaine façon résignée de lever les bras d'un geste implorateur comme pour demander au ciel la raison de ce qui leur arrivait ; et le ciel ne

répondait pas, car il n'a jamais répondu.

Mohamed trouvait que ça manquait de femmes et de tapis.

Et pour passer le temps, on se grattait énormément. Pour se rassurer contre une vérité trop évidente, Benjamin disait : « C'est la nourriture qui nous donne ces démangeaisons. » Il était de fait que la nourriture du wagon-restaurant faisait pleurer Benjamin de regret au souvenir des fricassées de pieuvres de l'île Barabagh, comme les anciens Hébreux pleuraient jadis de regret au souvenir des oignons d'Égypte ; mais les oignons font toujours pleurer.

Il fut heureux d'arriver enfin à Spotomalensk. Les hommes sont toujours heureux d'arriver à la fin d'un long voyage, parce qu'ils ne savent pas ce qui les attend. C'est par une curieuse inconséquence de leur part qu'ils redoutent la fin du long voyage qu'est la vie ; car enfin, quelle que soit la destination, ils ne peuvent être plus malheureux, autre part ou nulle part, qu'ils ne l'ont été en subissant cette mauvaise plaisanterie qu'on appelle l'existence terrestre.

CHAPITRE V

COMMENT BENJAMIN LÉVY, AU FOND D'UNE MINE DE SEL, RETROUVA SON COUSIN ABRAMOVITCH MOÏSOWSKI, ET DANS QUEL ÉTAT !

Le camarade directeur des mines de sel de Spotomalensk estima qu'après le long engourdissement du voyage, ses hôtes avaient besoin de prendre un peu d'exercice.

Benjamin Lévy et Mohamed ben Mohamed reçurent chacun un uniforme, composé d'un manteau de fourrure sans poils que le porteur fixait par une ceinture au milieu de son corps et d'une paire de bottes trouées par le bas, afin d'activer l'aération.

— Donnez une pioche à celui qui paraît le moins bête, ordonna le directeur lorsqu'ils furent habillés à son goût : L'autre sera attaché aux wagonnets.

Benjamin Lévy fut très flatté de recevoir la pioche. Ainsi, il avait fait bonne impression sur le directeur. Il voulut profiter de cet avantage pour lui conter son histoire, en commençant par Jérimadeth ; mais le directeur le traita d'imbécile, lui prouvant ainsi que sa supériorité sur Mohamed n'était que relative... Et il ajouta qu'il se chargerait de le dresser. Ainsi parlent les adjudants de tous les pays du monde. Mais jamais encore Benjamin n'avait rencontré d'adjudant.

Les nouvelles recrues descendirent à la raine. Mohamed fut attelé par une bricole à un wagonnet plein de sel, ce qui sembla humiliant à un commentateur du Coran spécialisé dans les travaux d'ordre métaphysique. Il rua dans les brancards au premier coup de fouet, et ce fut seulement au second qu'il déclara que c'était écrit.

Quant à Benjamin, lorsqu'il se trouva en face d'un mur de sel gemme que d'autres camarades entamaient à grands coups de pioche, il comprit ce qu'on attendait de lui et justifia l'opinion que le camarade-directeur avait exprimée au sujet de son intelligence.

Il réalisa très vite qu'en décrochant ce sel qui jaillissait sur lui, il devait fermer la bouche, à cause du goût désagréable et de la soif rapide qui en résulte ; et aussi les yeux à cause d'une inévitable irritation lacrymogène qui se produit du fait de la salaison des conjonctives. Mais aux ampoules des mains, le jeune homme, mal habitué aux travaux manuels, ne pouvait opposer que la résignation.

Une voix menaçante retentit derrière lui.

— Attends un peu, Abramovitch Moïsovski ! Il va te tomber quelque chose sur les

épaules, sale Juif, si tu crois que tu es ici pour attendre l'arrivée du Messie !

Benjamin avait d'abord été rassuré du fait que la menace ne s'adressait pas à lui. Mais ce nom d'Abramovitch Moïowski lui fit reporter toute son émotion sur son voisin.

L'homme qui piochait à côté de lui avait une barbe grise et un dos résigné qui se courbait sous le poids d'une longue malédiction.

Benjamin attendit que le surveillant se fût éloigné pour adresser à son compagnon d'infortune ces paroles en langue yiddish.

— Comment se fait-il que je te retrouve ici, Abramovitch Moïowski ? N'es-tu donc plus dans ton gouvernement de Tourduskopol ?

Abramovitch tourna vers Benjamin un visage méfiant.

— Qui es-tu, jeune homme ?

— Je suis ton cousin Benjamin Lévy, de Jérimadeth... je suis venu ici à travers mille dangers, comme vers une nouvelle terre promise, quittant la belle Rébecca qui était la joie de mes yeux et l'espoir de mon âme... et je ne comprends plus. Il fait ici bien froid ; le chou rouge et la betterave remplacent le miel et le lait ; et le cœur des hommes me semble étrangement malveillant à l'égard des enfants d'Israël... N'est-ce pas le peuple élu qui a libéré la Russie du joug du faux prophète Raspoutine et qui l'a fait heureux et libre ?... Et cependant toi et moi, nous grattons le sel au fond d'une mine sous la menace de traitements inhumains.

Abramovitch dit d'abord :

— Continue, comme je fais, à donner de temps en temps un coup de pioche à ce mur qui ne nous livrera jamais un passage vers la Jérusalem Céleste. Sans quoi le surveillant, étonné de ne plus entendre aucun choc, viendra par ici avec son fouet...

Puis il conta son histoire :

— Tu as entendu parler des persécutions dont notre peuple était ici la victime, au temps où l'impie Raspoutine commandait au Tsar et à toute la Russie. Les Juifs étaient rendus responsables des malheurs les plus naturels : les épidémies, les inondations, les mauvaises récoltes. On racontait aux moujiks qu'ils volaient les petits enfants pour boire leur sang au cours de cérémonies rituelles ; c'est une calomnie qui avait déjà cours au temps de Néron... Ainsi les pogroms étaient méthodiquement organisés pour conjurer les mauvais sorts jetés sur le peuple russe par les bourreaux du Christ ; mais un jour vint où Israël prit sa revanche en rendant le bien pour le mal à ses ignorants persécuteurs. Des Juifs instruits, éclairés, qui rapportaient de Montparnasse un nouvel Évangile suivant notre grand Karl Marx...

Benjamin interrompit Abramovitch par un renseignement :

— Montparnasse est donc pour nous un pèlerinage, comme la Mecque pour les Mahométans ?

— Avec des rites moins étroits... Je disais que des prophètes venant de Montparnasse éclairèrent la conscience du peuple russe dont les yeux s'ouvrirent à la faveur du grand massacre européen.

Ce fut la fin des grands ducs que suivit trop tôt, hélas ! la fin des haricots... Dans l'intervalle, notre grand Trotsky, notre grand Kamieneff, notre grand Zinovieff, avaient fait régner sur cette terre la bonté, la justice, l'abondance et la prospérité et ils m'avaient nommé gouverneur du Tourduskopol.

Abramovitch soupira ; puis il cracha dans ses mains avant de donner un coup de pioche dans la muraille de sel pour conjurer le mauvais sort. Benjamin Lévy qui, malgré son inexpérience de la chose politique ou peut-être à cause de cette inexpérience, était une fois encore le moins bête des deux, devina que le cousin Abramovitch exagérait légèrement les mérites et les effets de ce régime intérimaire entre la tyrannie de Raspoutine et celle de Staline... Abramovitch devait être disposé à voir en beau le passé, car dans le passé il était gouverneur de Tourduskopol.

— Les choses allaient admirablement tant que je fus gouverneur, malgré toutes les calomnies que répandait la presse de l'Europe occidentale... Mais un jour le soupçonneux Staline prit le pouvoir ; naturellement il avait en haine tous ses prédécesseurs, qu'il considérait comme des ci-devant et qui furent bientôt des proscrits... Les Israélites redevinrent responsables de tout ce qui n'allait pas très bien ; Staline était inspiré d'une mystique raciste, qui mettait en dehors de l'humanité tout ce qui n'était pas de pur-sang mongol ou caucasien... J'aurais échappé pendant un certain temps à l'épuration menaçante, si je m'étais contenté de me tenir tranquille et de me laisser oublier... Malheureusement par excès de soumission envers la puissance nouvelle, je voulus faire du zèle, et je fus puni par le Très-Haut.

— Par Staline ?

— Ce n'est pas de cela que je voulais parler. Je voyais encore plus haut, bien que Staline soit déjà un demi-Dieu, comme sont Hitler et Mussolini.

Ces deux noms que Benjamin Lévy devait entendre souvent par la suite ne firent aucune impression sur lui, car il les entendait pour la première fois.

— Mais c'est par l'intermédiaire de Staline que le Très-Haut châtia mon apparence de servilité envers les persécuteurs de nos frères... Au temps où Trotsky était le Moïse du peuple russe, j'avais voulu montrer ma ferveur et mon enthousiasme par des marques extérieures et indélébiles, qui sont bien dans la tradition biblique. J'avais fait tatouer sur tout mon corps l'emblème de la faucille et du marteau et, sur ma fesse gauche, l'image de Trotsky que l'artiste avait réalisée de façon à lui donner une ressemblance frappante, vivante, miraculeuse.

— Pourquoi sur la fesse ? Demanda Benjamin, étonné.

— Parce que c'est la partie du corps qui offre le mieux par son contour l'aspect d'un visage humain.

Benjamin hocha la tête en un signe d'approbation. Malgré son jeune âge, il avait vu assez souvent des visages qui ressemblaient à des fesses, pour admettre qu'une fesse, avec les artifices de l'art, put prendre l'apparence d'un visage.

— Lorsque Staline vint au pouvoir et que Trotsky dut commencer à travers le monde ce voyage qui n'aura d'autre fin que la fin de Trotsky, je songai tout de suite à faire effacer cette image intime qui pourrait devenir compromettante en affirmant une trop longue fidélité... Ni les onguents, ni les cautères violents, ni les patients grattages n'eurent d'effet sur une ressemblance obstinée...

Je crus avoir une idée merveilleuse. Je fis venir à nouveau l'artiste en tatouage et je lui dis : « Sur l'autre fesse faites-moi grandeur nature, le portrait de Staline... » Ainsi s'équilibraient, à mon avis, ces deux tableaux qui se faisaient pendant, et qui eussent pu constituer le commencement d'une galerie consacrée à une dynastie communiste ou dictatoriale.

— Et Staline n'a pas apprécié cet hommage ?

— Quelque Dalila m'a sans doute trahi... Des dames venaient parfois dans mon palais de gouverneur pour admirer ma galerie de tableaux. Des rapports tendancieux furent envoyés au Maître de la Russie qui, dans un certain esprit d'équité que je dois reconnaître, demanda à ses informateurs « Abramovitch Moïsovski s'asseyait-il *tout de même* sur son derrière ? » La réponse fut affirmative, et c'est ainsi que par voie d'affiches, je fus classé parmi les vipères lubriques... L'artiste tatoueur fut pendu, mais pour que l'exemple de mon châtiment fût plus durable, je fus envoyé aux mines de Sibérie... Ici, dans ce paysage éternellement blanc, où le sel alterne avec la neige, je n'ai d'autre satisfaction que de montrer mon derrière à mes compagnons d'infortune, dont la vue, habituée à un spectacle toujours monotone, est bien rarement réjouie par de telles œuvres d'art.

Malgré ses propres malheurs, Benjamin Lévy compatit à une aussi rare infortune.

— Mais je n'en offre le régal, ajouta Abramovitch, qu'à ceux des camarades qui sont déjà assagis par quelques jours de détention de cet affreux séjour... Car les nouveaux venus sont animés par une rage active. Et plusieurs, que j'ai voulu distraire de leur souffrance par cette évocation artistique et historique, s'écrièrent aussitôt : « Pourceau infâme ! Vomi de chien ! » et envoyèrent rigoureusement leur botte dans la physionomie de Staline... Ce n'est pas à moi qu'ils en voulaient, mais à leur persécuteur, dont ils avaient ainsi l'illusion d'abîmer le portrait... Allons, pioche, petit cousin !

Le gardien se rapprochait, agitant avec nonchalance les lanières de son knout. Par principe, il envoya quelques coups sur le dos d'Abramovitch Moïsovski... Benjamin remarqua qu'il s'abstenait de frapper plus bas, par crainte de commettre un sacrilège.

Lorsqu'il se fut une fois de plus éloigné, Abramovitch dit à son jeune cousin, sur un ton encore plus confidentiel :

Benjamin, veux-tu sortir d'ici ?

— Voilà une singulière question ! Répondit Benjamin indigné.

— Tu peux le faire. D'autres l'ont fait. Demande à parler au camarade-directeur pour lui dénoncer un complot contre la vie du général Staline.

— Mais je ne connais pas de complot.

— Les autres non plus... Tu viens de traverser toute la Russie après avoir traversé toute la Mer Noire. Il serait bien étonnant que dans tous les endroits où tu es passé, il ne se trouvât personne ayant le désir de voir la fin du bien-aimé Staline. Tu n'auras qu'à imaginer un paysage, des personnages. Les révélations des complots, sous un tel gouvernement, sont toujours bien accueillies, et on te saura gré de ta bonne volonté... On te transférera à Moscou, jusqu'à la fin de l'enquête ; et d'ici la fin de l'enquête il peut se passer bien des choses.

— Mais les autres ? Fit en hésitant Benjamin Lévy.

— Quels autres ?

— Ceux qui ont déjà dénoncé des complots. Que sont-ils devenus ?

Le cousin Abramovitch prit un ton moins optimiste.

— A vrai dire, petit cousin, personne ici n'a jamais plus entendu parler d'eux... Ont-ils été mis en liberté avec une récompense ? Ont-ils été épurés d'un coup de revolver à la nuque suivant la procédure de la prison Loubianka ?... En tous cas, tu ne risques rien à essayer. En sortant d'ici tu cours ta chance... En restant ici, tu finis par mourir dans le sel

après avoir souffert longtemps dans le sel.

— Mais toi-même, cousin Abramovitch, comment n'as-tu pas pensé à dénoncer un complot ?

Abramovitch tourna vers le nouveau venu un visage ravagé par des années de souffrance et des yeux où ne luisait aucun espoir.

— Il y a trop longtemps que je suis ici, dit-il avec un sourire amer, pour pouvoir connaître les complots de l'extérieur... Et, en tous cas, je ne puis sortir d'ici sans emmener mon derrière. Crois-tu qu'on me laisserait promener par le monde le portrait de leur Staline faisant pendant à celui de notre Trotsky ?

Comme le gardien au knout revenait pour la troisième fois, Abramovitch prit une initiative à laquelle Benjamin ne se serait peut-être jamais décidé.

— Camarade-surveillant, ce jeune homme qu'on a mis près de moi a des révélations à faire sur un complot qu'il a surpris. Ce complot menace la vie de notre maître Staline.

Fort heureusement pour Benjamin, le gardien ne lui demanda pas : « C'est vrai ce que cet homme raconte ? » Il lui dit : « Laisse ta pioche et viens ! »

Et il l'emmena chez le camarade-directeur.

Pendant le trajet, Benjamin sentit la nécessité d'inventer une histoire. Car s'il ne l'inventait pas, son cousin Abramovitch, qui s'était dévoué pour le sortir de la mine de sel, serait cruellement puni.

— Qu'as-tu à révéler, sale petit Juif ? Demanda-t-il en portant à ses lèvres un grand verre plein d'un liquide sans couleur, que Benjamin prit pour de l'eau, mais que, d'après la couleur du nez du camarade-directeur et à la qualité de son élocution, il reconnut plus tard comme étant de la vodka nationale.

— J'ai à révéler ce qui m'est arrivé, il y a quinze jours, dans la banlieue de Sébastopol... Au nord de Sébastopol il y a une colline sur laquelle se trouve une maison.

— Je sais, dit avec assurance le camarade-directeur, à la grande surprise de Benjamin, qui avait repéré lors de son court passage à Sébastopol une série de collines dénudées qui ne servaient de support à aucune propriété bâtie... Et précisément, c'est là qu'il voulait situer le repaire des conspirateurs, afin de ne faire de tort à personne.

— C'est là, continua le dénonciateur, qu'ils m'ont emmené.

— Qui eux ?

— Des gens qui m'ont abordé dans la rue, en me demandant si je voulais gagner 10.000 kopeks.

— 10.000 kopeks ! tu veux dire 10.000 roubles.

Benjamin Lévy n'était pas très renseigné sur la monnaie du pays... Mais puisque le camarade-directeur était assez gentil pour rectifier de lui-même au lieu de le laisser s'enfoncer, il profita de l'aubaine.

— Ils m'ont offert 10.000 roubles pour aller jeter une bombe sur le passage du maître Lénine, à Moscou, lorsque le maître Lénine sortirait en ville pour aller promener son chien...

— Et alors ?

— Alors, j'ai répondu que les Israélites ont horreur de verser le sang. Et ils ont dit : « C'est bien senti même à renseigner les voyageurs sur leur destination précise.

— Nous n'allons pas à la prison Loubianka, camarades... C'est à la Guépéou que nous allons.

Et il eut un clignement d'yeux réconfortant, d'où Benjamin conclut qu'il valait mieux aller à la Guépéou qu'à la Loubianka.

Malgré leur attitude bienveillante, les deux fonctionnaires n'autorisèrent pas Mohamed à descendre sur une place immense, peuplée de statues, qui semblait au Musulman un excellent endroit pour faire ses dévotions.

Ils parvinrent bientôt au vaste édifice qu'est le monument essentiel de l'U. R. S. S.... et sans quoi rien ne tiendrait plus de ce qui fait aujourd'hui la Russie... La Guépéou a une supériorité écrasante sur la Scotland Yard dont les Anglais sont ridiculement fiers. La Yard enquête sur des crimes commis en territoire britannique, et parfois sans succès. La Guépéou organise, par le monde entier, des crimes qui sont toujours réussis.

— Asseyez-vous, camarades, fit avec un bon sourire le haut fonctionnaire qui reçut dans son bureau Mohamed et Benjamin. Vous boirez bien à la santé de Lénine ?

Les deux voyageurs se gardèrent bien de refuser. Et cette fois ils ne se contentèrent pas de déguster la vodka. Ils l'avalèrent et, malgré la brûlure intense qui parcourait leur œsophage, réussirent à donner à leur visage une apparence de parfaite satisfaction.

Benjamin qui surveillait Mohamed de l'œil avec quelque appréhension, constata qu'il faisait des progrès... Le Maure est moins souple que l'Israélite, moins prompt à s'adapter. En outre, la loi de Mahomet est beaucoup plus sévère que celle de Moïse quant aux boissons fermentées ; et Mohamed faisait mieux que de suivre la loi, il l'enseignait. Mais il convient de remarquer qu'une bricole, fixée à ce chariot plein de sel, en apprend beaucoup plus à un homme quant aux choses nécessaires à la conservation de l'existence que de longues années de professorat, même sanctifiées par de nombreux pèlerinages à la Mecque.

Il était écrit que Mohamed ben Mohamed, après avoir été lapidé par un petit Juif de Jérimadeth, après avoir violé une vieille Anglaise sur un paquebot, après avoir été attelé kif kif bourricot à un transport de sel, boirait avec le sourire, le plus diabolique des alcools dans le bureau d'un haut fonctionnaire de la police russe.

— Mes compliments ! Fit alors celui-ci... Vous avez fait du très bon travail.

Aux premiers mots de cette phrase, Benjamin crut comprendre que les félicitations se rapportaient à l'acte héroïque dont témoignaient les deux verres vides, et qu'il allait sans doute falloir renouveler, car leur hôte s'empressait de les remplir à nouveau.

Mais la fin de la phrase l'induisit en une erreur nouvelle.

— Oh ! Fit-il, c'est tout au plus si, pendant notre très court séjour à Spotomlenski, qui est un endroit bien agréable, j'ai abattu trente kilogs de port du sel sur voie étroite, il ne comprend ordinairement rien à rien. Mais il me suivra et m'obéira, bien qu'il ait vingt ans de plus que moi.

— Bien, fit le chef policier. Vous irez donc à la légation russe dans la ville de Pologne que je vais vous indiquer et vous vous y ferez engager comme serviteurs, ce qui vous procurera un excellent poste d'observation... D'après les rapports que vous nous adresserez, je vous enverrai des ordres qui tendront peut-être à la suppression discrète de notre représentant. La Guépéou assurera, bien entendu, les frais des obsèques.

Benjamin Lévy se disait avec amertume :

« Et si la chose est révélée plus tard aux historiens on dira : C'est encore un Juif qui a

trahi pour trente deniers. C'est ce qu'on dit toujours depuis la mort de Judas Iscariote... Ainsi, je causerai à mes frères un tort considérable en acceptant cette mission. »

Mais il n'y avait pas moyen de faire autrement. D'ailleurs dès le moment où il accepta la responsabilité de cette mission, Benjamin pensa à modifier dans un sens plus satisfaisant le programme imposé par le haut policier.

Il avança la main pour recevoir une liasse de roubles que lui tendait le haut fonctionnaire.

De l'autre main, il prit le verre qui, pour la troisième fois, venait d'être empli de vodka, et le vida avec courage. Il remarqua que cette troisième tournée semblait procurer à Mohamed ben Mohamed une satisfaction qui n'était pas simulée, mais seulement pimentée par un léger remords.

Mohamed prenait goût au péché... Et ce goût nouveau allait attirer par la suite quelques désagréments à Benjamin.

— J'ai fait établir des passeports portant vos noms véritables, dit le haut policier avec un étrange sourire... Les Israélites sont très populaires en Pologne et certains d'être partout bien accueillis. On va vous conduire jusqu'à la frontière pour que vous n'ayez pas de nouvelles difficultés dans notre pays.

— Nitchevo ! Soupira-t-il lorsque ses visiteurs se furent éloignés, après lui avoir prodigué ces marques de respect qui ne seront jamais abolies par aucun régime communiste.

— Inch'Allah ! Murmurait Mohamed dans le même temps.

— Pourvu que ça dure ! Se disait Benjamin Lévy.

CHAPITRE VI

APERÇU BREF MAIS PEUT-ÊTRE ENNUYEUX SUR L'HISTOIRE SOCIALE DE LA POLOGNE. SUIVI D'UN RÉCIT DE LA RÉCEPTION ENTHOUSIASTE QUI FUT FAITE A BENJAMIN LÉVY PAR LES HABITANTS DE LA VILLE D'EVADONGROVO

Les historiens qui apportent à l'étude des événements du temps passé un peu de curiosité, c'est-à-dire un peu de philosophie, sont étonnés de la violence avec laquelle sévit sur la Pologne la crise d'antisémitisme qui passa sur l'Europe vers le milieu du XX^e siècle.

Comment un peuple martyr, traditionnellement, officiellement martyr, peut-il persécuter avec autant d'ardeur que de constance un autre peuple légendairement martyr ?

Car les Polonais furent opprimés comme les Israélites. Et ils crièrent plus fort : d'abord ils avaient moins de patience ; ensuite les Juifs, dispersés par le monde, ne pouvaient faire entendre que des plaintes isolées ; tandis que les Polonais, réunis sur leur territoire, périodiquement faisaient entendre un chœur bruyant de lamentations, qui avaient leur écho parmi les peuples sensibles de l'Europe.

Démembrée, écartelée, tirée à trois nations par la Prusse, la Russie et l'Autriche, l'infortunée Pologne criait au secours sans arrêt, et ses cris émouvaient particulièrement la France généreuse... généreuse jusqu'aux limites extrêmes de la jobardise.

On sait qu'un homme politique assez connu alla crier sous le nez d'un tsar en visite à Paris : « Vive la Pologne, Monsieur ! » ce qui n'était peut-être pas très poli à l'égard d'un hôte auguste, mais ce qui dénotait chez le manifestant d'excellentes intentions.

On sait également que chaque famille parisienne se faisait un devoir et un plaisir, à la même époque, d'hospitaliser un Polonais réfugié. Une dame Bonbeck, de la haute bourgeoisie, ne sortait jamais en ville sans être flanquée d'un Boginski et d'un Cozgrolbowski, moulés dans ces dolmans à brandebourgs pour lesquels les Polonais de cette époque avaient un inconcevable attachement. Tel est du moins le fait que nous affirme en ses écrits la comtesse de Ségur, née Rostopchine.

Une telle ferveur d'hospitalité avait ses mérites, si l'on considère certaine locution injurieuse répandue par les persécuteurs et qui s'énonçait ainsi : « Ivre comme un Polonais. » Cette expression dérivait d'un autre slogan historique et ironique en son intention : « Quand Auguste avait bu, la Pologne était ivre », d'où il résultait qu'il avait suffi qu'un

roi de Pologne s'enivrât une fois pour que les Polonais ne désaoûlassent point jusqu'à la consommation des siècles.

Le peuple martyr montra une extrême courtoisie envers le France en n'incriminant point les mœurs de tous les Français par un exemple pris de l'un de leurs rois ; dont on fit une chanson qui débutait ainsi : « Il était un roi en Thulé... » Ils connaissaient pourtant fort bien ce souverain qui fut roi de Pologne sous le nom de de Valois, avant de devenir Henri III au Louvre.

On peut donner plusieurs explications qui ne se contredisent pas entre elles de la persécution exercée par le peuple martyr polonais contre le peuple martyr juif.

L'une d'elles est tirée de la malice foncière de la nature humaine.

Supposez un petit garçon qui, dans une cour d'école, a été brimé, maltraité pendant une année par ses camarades parce qu'il était le plus faible et le plus doux. Si, l'année suivante, il est devenu grand et fort, ou s'il a pris, pour une raison quelconque, un ascendant sur les autres écoliers, il sera le persécuteur le plus acharné du petit garçon faible et doux qui, nouveau venu dans la cour de l'école, lui donnera le régal de ses larmes.

Ainsi le petit Eliacin qui, dans la tragédie de Racine portant le titre d'*Athalie*, semble si intéressant lorsqu'il est la victime de la persécution, devient plus tard un roi puissant sous le nom de Joas. Et son premier soin fut de faire serrer entre deux planches le prophète qui jadis lui avait enseigné la loi du Seigneur.

L'autre raison est d'ordre proprement économique.

Les Polonais, même ceux du peuple, étaient de grands seigneurs en ce qu'ils dépensaient largement leurs revenus ou leurs salaires. Dépenser largement, c'est aller au delà de ses ressources. Lorsqu'ils étaient gênés dans leur trésorerie, ils s'adressaient aux Juifs qui leur prêtaient avec une extrême complaisance, en prenant pour gages des biens meubles ou immeubles de leurs obligés, les sommes dont ceux-ci pouvaient avoir besoin.

Les Juifs ont un grave défaut. Ils ont une mémoire fort exacte des sommes qui leur sont dues, et dont ils tiennent d'ailleurs par écrit un compte précis avec les intérêts.

Les débiteurs, alors qu'ils avaient dépensé depuis longtemps les sommes empruntées et étaient à cent lieues de supposer qu'elles pussent leur être réclamées, voyaient arriver le Juif hérissé d'exigences de mauvais goût.

Ils s'écriaient alors que le Juif n'est pas un bon chrétien, ce qui n'a pas besoin d'être démontré, mais ce qu'ils démontraient par une citation extraite du *Pater Noster*... admirable prière où se trouve tout ce qui est nécessaire en ce monde et dans l'autre :

Voici la formule latine :

Et dimitte no bis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.

Ce qu'on a coutume de traduire ainsi, par un contre-sens évident :

« Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés... »

Alors que n'importe quel débutant dans l'art de la version latine est obligé de comprendre ceci :

« Remettez-nous nos dettes comme nous en faisons remise à nos propres débiteurs. »

C'est pour avoir méconnu le sens d'une phrase qui n'a plus cours dans leur religion que les Juifs ont été persécutés en Pologne.

L'aristocratie et le peuple polonais ont fait pression sur le gouvernement, et le gouvernement a pris des mesures pour empêcher les Israélites de nuire, c'est-à-dire de s'enrichir aux dépens de ceux qui volontairement se ruinaient.

Il est pourtant, en matière sportive, une excellente maxime : « Que le meilleur gagne ! » Les Polonais ont trouvé que les Juifs gagnaient trop et, au risque d'un malheur qui fut commun aux deux races, les deux races ont divorcé pour incompatibilité d'humeur.

Cette année-là, la crise avait pris en Pologne un aspect extrêmement curieux.

Les ghettos s'étaient dépeuplés, car les Juifs n'avaient aucune raison de rester dans un pays où non seulement ils étaient traités avec les marques extérieures du plus injuste mépris, mais où il leur était interdit de faire fortune suivant leurs traditions. Les tribunaux polonais, en effet, montraient la plus sereine partialité dans les questions d'argent, se gardant bien de faire justice à la revendication d'un créancier israélite contre un débiteur polonais.

C'est ainsi qu'avait eu lieu l'exode des Hébreux vers l'Ouest.

Ils étaient arrivés dans un village appelé Saint-Ouen et situé non loin de Paris. Ils s'étaient spécialisés dans le négoce des peaux de lapin, d'où l'on tire les fourrures les plus rares. Beaucoup d'entre eux, deux ans après leur arrivée en France où ils n'apportaient pas un sou, roulaient dans de somptueuses automobiles en compagnie de leurs épouses couvertes de véritables diamants.

Beaucoup de Polonais, déconcertés et privés de ressources à la suite du départ de leurs prêteurs habituels, avaient suivi le même chemin, mais pour devenir en France manœuvres et ouvriers agricoles.

Ce qui prouve qu'à départ égal, un Aryen est toujours handicapé vis-à-vis d'un Sémite...

Lorsque Benjamin Lévy et Mohamed ben Mohamed arrivèrent à Evadongrovo, les autochtones demeurés dans cette ville claquaient du bec et pleuraient l'exode du peuple élu.

Deux raisons avaient déterminé Benjamin à s'arrêter à Evadongrovo, au lieu de poursuivre le voyage jusqu'à Varsovie qui était le but de la mission financée par le gouvernement des Soviets. La première est que ce jeune homme ne se sentait aucune aptitude pour l'espionnage, ni pour l'assassinat. Or, d'après les ordres qu'il avait reçus de la Guépéou, il devait commencer par espionner le représentant de l'U. R. S. S., quitte à l'assassiner ensuite en vertu d'ordres ultérieurs.

Certes, il avait reçu, il avait accepté une forte somme en roubles pour accomplir ce travail. Mais, en conscience, il pouvait considérer ces 5.000 roubles comme une indemnité destinée à compenser les souffrances qu'il avait endurées en Russie, le travail qu'il avait fourni dans cette mine de sel et la cruelle déception qu'il avait éprouvée en trouvant son cousin Abramovitch réduit à une affreuse servitude, alors qu'il était venu de Palestine pour recevoir l'hospitalité du gouverneur de Tourduskopol... Et puis, d'après les enseignements mêmes de son maître Mardochée, il vaut mieux garder l'argent qu'on a reçu pour l'accomplissement d'un crime qu'on n'a pas l'intention de commettre, que de commettre le crime pour gagner loyalement son argent. Le cas de conscience ne fait d'ailleurs pas question, dans une religion raisonnable quelle qu'elle soit.

La seconde raison qui détermina Benjamin à descendre précisément à Evadongrovo fut l'attitude de Mohamed ben Mohamed, qui était devenu parfaitement intenable.

Mohamed avait dit à Benjamin, au début de ce nouveau voyage : « Donne-moi un billet de cent roubles. » Benjamin avait demandé « Pourquoi faire ? » Et Mohamed avait répondu : « J'ai soif. » Benjamin avait fait remarquer que l'eau, sauf dans le désert d'Arabie, n'est pas un liquide rare ni coûteux, et que dans les pays slaves, il n'y a qu'à se baisser pour en prendre. Mais Mohamed avait eu le dernier mot lorsqu'il avait dit : « le Monsieur a donné l'argent pour nous deux. »

Benjamin avait donc lâché le billet de cent roubles, et Mohamed était descendu au premier arrêt du train, qui s'arrêtait toutes les quinze minutes. Lorsqu'il était remonté dans le train, le wagon avait été parfumé à la vodka... Car la densité des débits de boisson sur une voie ferrée russe, dans un paysage où les habitations sont extrêmement éloignées les unes des autres, est un phénomène tout à fait remarquable aux yeux de l'étranger.

Après le quatrième arrêt, Benjamin ne put feindre de ne pas remarquer l'animation extraordinaire de son compagnon de route. Il lui dit, d'un ton où il y avait plus de tristesse que de réprobation :

— Que dirait Mahomet s'il te voyait dans cet état ?

Fort heureusement pour le prestige de la foi musulmane, les autres voyageurs du compartiment ne purent comprendre ce que Mohamed répondait en langue arabe à l'observation faite par Benjamin en yiddish... Car c'était sous cette forme bilingue qu'ils conversaient habituellement.

Mohamed répondit qu'il se foutait de Mahomet, qui d'ailleurs était mort pour avoir bu de l'eau toute sa vie... Lui, Mohamed, déclinait toute responsabilité dans ce qui lui arrivait... Car il était écrit qu'il devait venir en Russie pour être attelé par une bricole à un chariot chargé de sel, et pour connaître le goût de la vodka ; ceci compensant cela, suivant la sagesse d'Allah qui avait créé la vodka pour que les hommes pussent s'en réjouir.

Il était visible que Mohamed apportait une singulière ardeur, commune à tous les néophytes, dans la pratique de cette nouvelle religion ou plutôt de cette hérésie par quoi l'éthylisme venait tempérer l'austérité du culte musulman.

Au troisième jour de ce voyage sur le territoire polonais, les choses s'aggravèrent par un nouveau genre de manifestations. Mohamed voyait, dans toutes les femmes qui prenaient le train, des houris offertes à lui par sa Providence en manière d'anticipation sur les joies du Paradis de Mahomet.

Faute de pouvoir les séduire par son éloquence, il procédait par gestes qui ne pouvaient laisser aucun doute sur ses intentions. Il bénéficia assurément de l'indulgence que, dans tous les pays du monde, on a pour les ivrognes. Mais Benjamin attribua à un miracle le fait d'avoir pu atteindre Evadongrovo sans autre dommage que quelques contusions dont Mohamed avait été victime par suite d'un drame ferroviaire de l'alcoolisme et de la jalousie.

Il suivit donc l'Arabe lorsque celui-ci descendit comme il avait l'habitude de le faire à chaque station, et il lui dit d'une voix ferme :

— Nous restons ici.

Mohamed ne put lui offrir aucune résistance lorsqu'ils fut entraîné hors de la gare. Mais il adressa la parole au premier passant qu'il rencontra.

— Où peut-on boire de la vodka, dans cette ville ?

Benjamin se hâta d'intervenir, pour traduire à sa façon la requête de son compagnon.

— Nous sommes étrangers. Il est tard. Mon ami est fatigué et il demande où nous pourrions aller dormir.

Le passant réfléchit un instant. Puis il répondit :

— Puisque vous êtes étrangers et que votre train, comme je vois, vient de Russie, vous devez commencer par aller faire viser vos passeports.

Il lui indiqua le commissariat de la ville où deux policiers accueillirent les voyageurs, d'abord avec une certaine réserve, qui fit place à une extrême amabilité lorsqu'ils eurent lu sur un des passeports le nom de Benjamin Lévy.

— Ah ! monsieur Lévy, comme nous sommes heureux de vous recevoir. Voilà bien dix-huit mois que nous n'avons vu à Evadongrovo personne de votre famille...

D'un même mouvement, chacun des deux fonctionnaires tira de sa poche une montre en argent, et les deux montres furent présentées à Benjamin Lévy un peu étonné.

— Oui, je vois, dit-il... Je m'excuse de venir un peu tard, mais le train vient d'arriver... Je crois d'ailleurs que cette montre avance d'un quart d'heure, l'autre doit marquer à peu de chose près l'heure exacte.

— Prenez, prenez ! Dirent alors les policiers.

Benjamin, un peu confus, dut accepter cette offre faite sur un ton de générosité un peu impérieuse.

— Décidément, pensa-t-il, les fonctionnaires de la police polonaise sont encore plus aimables que ceux de la police russe à Moscou. On m'a donné des roubles à la Guépéou. Mais ici, ces Messieurs tiennent absolument à me faire cadeau de leurs montres.

— Vingt szlotys ! Fit alors le premier des policiers.

— Quinze, dit l'autre.

— Dix ! Répondit le premier, croyant que Benjamin feignait d'hésiter par un souci de marchandage coutumier chez ceux de sa race... Mais Benjamin hésitait réellement à répondre parce qu'il ne comprenait pas.

Le malentendu se dissipa tout naturellement lorsque, du côté de l'offre, on comprit que cet Israélite, évidemment venu de Russie pour affaires, n'avait probablement sur lui que des espèces sous forme de roubles.

Il fut heureux de verser quelques roubles, et de libeller des reconnaissances permettant aux propriétaires des objets engagés de les retirer dans un délai d'un an contre un remboursement aggravé d'un intérêt de 15 %.

Ce fut réellement malgré lui, et presque inconsciemment, que Benjamin Lévy débuta ainsi dans la carrière d'usurier. S'il s'y était refusé, son identité eût été mise en doute et son passeport eût paru suspect.

Et les deux fonctionnaires de la police étaient si visiblement heureux de cette négociation, depuis dix-huit mois qu'ils n'avaient pas eu l'occasion de mettre leur montre au clou, que le bon Benjamin en eut le cœur tout réjoui.

— Tu n'as pas besoin de quatre montres pour toi tout seul. Donne-m'en deux ! fit l'intolérable Mohamed, alors que les deux voyageurs se dirigeaient vers l'hôtel qui leur avait été obligeamment indiqué.

Mais dans l'état où il se trouvait, Mohamed eût été fort capable de confesser sa foi en un Allah en deux personnes, représenté sur terre par un double Mahomet. Ce qui prouve que,

quand on est dans la voie de l'hérésie, on ne sait jamais où vous mènera l'erreur initiale.

Dans une modeste petite chambre du misérable hôtel que Benjamin, après les nuits qu'il avait passées depuis son départ de Jérimadeth, considéra comme le plus merveilleux des palaces, les deux voyageurs, après un repas réconfortant, s'endormirent d'un lourd sommeil.

Ils furent réveillés par un tumulte considérable au dehors. Benjamin mit le nez à la fenêtre, et c'est à ce nez assez caractéristique, il faut l'avouer, que s'adressa une longue acclamation.

— Bénis soient mes aïeux ! Pensa-t-il... Le Monsieur de Moscou ne se trompait pas lorsqu'il disait que tout représentant de la race élue était assuré de recevoir en ce pays un accueil enthousiaste.

Il fit soudain une remarque qui s'imposait.

Chacune des personnes qui composaient la foule portait un objet que Benjamin pouvait considérer comme un présent. Les uns tendaient vers lui de petits objets dont il ne pouvait apprécier la valeur. D'autres portaient de larges tableaux ou des meubles pesants. Un Polonais avait sur son dos un matelas, un autre un tapis, sous forme de rouleau pesant. Une curieuse statue de bois dominait les têtes, mais Benjamin Lévy n'identifia pas le personnage que cette statue représentait, car c'était un saint de l'Église catholique.

Ce fut bientôt une ruée dans l'escalier de l'hôtel. Benjamin, en constatant que tous ces gens s'exprimaient en szlotys, comprit que les deux policiers avaient bavardé...

Il était l'usurier juif impatientement attendu par ces bons Polonais qui, depuis des mois, étaient privés d'usuriers juifs et, par conséquent, embarrassés d'effets mobiliers destinés par tradition nationale à être mis en gage.

Et par une force irrésistible et légendaire il était contraint à exercer le métier de prêteur sur gages pour lequel il n'avait aucune vocation.

Au bout d'une demi-heure, il se trouvait en possession d'un grand nombre de bijoux dont quelques-uns n'étaient pas en cuivre doré ou en verroterie, de deux bicyclettes, de trois phonographes, d'une douzaine de montres, et de cette statue de bois qu'il n'avait pas osé refuser parce que le porteur lui avait dit d'un ton menaçant : « Vous n'allez tout de même pas faire cet affront à saint Bogislas !... » Il avait même acquis une option, d'un seigneur polonais, propriétaire terrien par surcroît, sur un bois de bouleaux qui se trouvait quelque part, non loin d'une voie ferrée, et dont l'exploitation était par conséquent avantageuse et facile.

Du point de vue bric-à-brac, la chambre de Benjamin présentait maintenant un aspect varié autant que pittoresque. Mais il n'avait plus un rouble dans sa poche, et il dut en faire l'aveu à un grand diable de Polonais, d'allure militaire, qui venait lui offrir pour une somme dérisoire la relique la plus précieuse et la plus sacrée : le sabre que le héros national Kosciuzko brandissait à la bataille de Raclawize... La seule considération qui eût pu déprécier cette relique aux yeux d'un prêteur sur gages ayant quelque expérience dans son commerce était que les sabres de Kosciuzko sont aussi innombrables en Pologne que le sont en France les petits chapeaux du grand Napoléon.

Benjamin Lévy n'était pas un prêteur sur gages expérimenté. Et d'ailleurs, la question ne se posait pas, puisqu'il n'avait plus un sou à prêter.

Il crut un moment, lorsqu'il l'avoua à son visiteur, que celui-ci allait lui passer le sabre

de Kosciuzko à travers le corps... Mas après avoir fait subir à Benjamin la fouille la plus humiliante, allant même jusqu'à le faire déchausser pour s'assurer qu'il ne dissimulait pas de roubles dans ses bottes, le Polonais lui accorda un sursis.

— Je reviendrai demain, dit-il. Je compte que demain tu auras fait venir d'autres roubles. Car on sait que les Juifs sont comme ça ; l'argent est une marchandise dont ils disposent abondamment au gré du client. Quand ils n'en ont plus, momentanément, ils en font venir.

Une longue rumeur, faite de désappointement et de menace, parvint à Benjamin du dehors : la foule avait été mise au courant et consentait pour l'instant à se disperser...

L'hôtelier survint alors.

— Il faut vous en aller, dit-il à Benjamin et à Mohamed, qui donnait les signes extérieurs de l'abrutissement le plus fataliste.

— Pourquoi ? Demanda Benjamin avec candeur.

— Parce qu'ils reviendront demain et vous pendront si vous ne reprenez pas vos négociations avec eux... Ce n'est encore rien. Mais ils mettront le feu à mon hôtel, ce qui serait fâcheux à tout point de vue. En temps ordinaire, les emprunteurs ne se mettent en colère contre le Juif que le jour où le Juif réclame le remboursement de la dette... Mais votre cas est plus grave ; après avoir donné cet espoir à mes compatriotes, voilà que vous faites faillite...

— Comment, je fais faillite ?

— Je veux dire qu'ils ne peuvent plus s'endetter vis-à-vis de vous comme ils espéraient le faire, parce que vous n'avez plus d'argent à leur prêter ; et comme vous êtes le seul usurier du pays, ils n'ont d'autre ressource que de vous pendre... Allez vous-en !

— Mais où irai-je ?

— Vous pouvez aller en Hitlérie, qui est un pays bien agréable.

— Nos passeports ne sont pas bons pour l'Hitlérie.

L'hôtelier dit avec fierté.

— La Pologne est un centre très actif pour le trafic des passeports, et je vous procurerai tous les visas nécessaires...

— Vous savez que je n'ai plus d'argent.

— Vous avez ici, fit l'hôtelier, en jetant un regard autour de lui, un fond de commerce sur lequel je puis vous avancer quelques centaines de szlotys, monnaie accréditée en Hitlérie, où la possession des roubles russes n'aurait pas manqué de vous occasionner des ennuis... Je m'arrangerai au mieux avec ceux qui ont laissé ces objets en gage... Mais je garderai définitivement cette statue de saint Bogislas, pour qui je ferai construire une niche sur la façade de mon hôtel, et dont la protection ne manquera pas de m'amener des clients enfin honorables.

Ainsi, en échange de milliers de roubles, Benjamin se trouva en possession de quelques centaines de szlotys, ce qui, du point de vue financier, ne constituait pas une opération très avantageuse. Il pensa que le prêt sur gages, qui avait enrichi beaucoup des siens, n'était pas une carrière où il pût espérer un succès rapide.

Avant de partir pour l'Hitlérie, il eut quelques difficultés imprévues avec Mohamed ben Mohamed, qui tenait absolument à emporter toutes ses bouteilles.

Mohamed, en effet, s'était monté une cave à peu de frais.

Au moment où Benjamin, comme usurier intérimaire, avait un succès excessif, Mohamed ben Mohamed s'était découvert des aptitudes comme huissier-introducteur. Il s'était installé dans l'escalier et distribuait des tours de faveur aux solliciteurs, moyennant des pots-de-vin qui étaient exactement des bouteilles d'alcool. Estimant que c'était là un bénéfice légitime, il ne consentit pas à en faire sans discussion l'abandon, même partiel.

Il fallut transiger. L'hôtelier, au prix des bouteilles que Mohamed laissait chez lui, consentit à lui céder une vieille houppelande, comportant un nombre incroyable de poches vastes et profondes... L'Arabe revêtit cette houppelande, qui lui donna l'aspect exact du Juif Polonais classique, et où il fourra les six flacons qu'il emporta.

Les flacons devaient, au cours du voyage, procurer les joies les plus pures et les moins orthodoxes au fidèle d'une foi coranique adaptée par Mohamed à ses goûts les plus récents.

Mais la houppelande ne devait pas lui valoir, en Hitlérie, les marques extérieures d'une bienveillance sans réserve.

En quittant la Pologne, Benjamin Lévy était affligé par la pensée qu'au cours de sa marche vers l'Ouest il s'éloignait encore davantage de sa belle Rébecca. Il le croyait du moins : mais les voies du Très-Haut sont insondables.

Mohamed, au contraire, se réjouissait confusément de ce qu'il se rapprochait des boulevards parisiens, où il avait situé son commerce de tapis d'Orient... Mais ce qui est écrit est écrit...

CHAPITRE VII

OU BENJAMIN LÉVY APPREND A CONNAÎTRE LES MŒURS ET COUTUMES DE LA RACE ARYENNE

Si étonnante que la chose puisse paraître, Benjamin Lévy ne se doutait aucunement de ce qui l'attendait en Allemagne.

En Palestine, il avait assisté à quelques arrivages d'Israélites chassés du Reich, mais les migrations sont dans la norme d'Israël. Les Juifs partent d'un pays, en formations serrées, pour arriver dans un autre pays, suivant une cadence si régulière, avec une sérénité si traditionnelle qu'on ne pose même plus de questions à ceux qui arrivent ; d'autant plus que la discrétion est une des vertus principales de la race élue.

Acceptant le sort de ceux qui arrivaient, Benjamin ne s'était pas renseigné près d'eux sur le traitement réservé à ceux qui demeuraient encore en Hitlérie... Ceux-ci, pourtant, restaient nombreux.

Car un régime tyrannique a besoin d'Ilotes, pour exercer sur eux son oppression : on ne montre une supériorité manifeste que sur une infériorité apparente... Les racistes allemands avaient donc conservé un certain nombre de Juifs, afin de s'amuser un peu.

Benjamin Lévy avait franchi sans encombre la frontière de l'Est, grâce à un relâchement momentané dans une persécution qui procédait par crises... Par le même train, arrivait un chargement de Juifs russes, destinés à servir de témoins au régime hitlérien contre les horreurs du régime bolchevique car le sort des Juifs est de servir toujours de témoins ; et on avait recommandé aux fonctionnaires chargés d'examiner les passeports la plus extrême bienveillance.

D'ailleurs le passeport que Benjamin Lévy présenta, et qui avait été légèrement retouché par un spécialiste polonais, portait le nom de Benjamin Lessing... Quant à Mohamed ben Mohamed, il offrait à ce moment les signes d'un si merveilleux abrutissement et d'une incompréhension si totale aux questions qui lui furent posées, qu'il passa avec la foule.

A la gare de Berlin, Benjamin se renseigna sur la direction qu'il devait prendre pour parvenir au Welding... Un réfugié de Jérimadeth lui avait parlé d'un hôtel que son frère tenait dans ce quartier populaire. Ce frère s'appelait Mosès Stein. L'hôtel s'était appelé *Hôtel Mendelssohn* ; mais depuis que l'Allemagne avait répudié ses gloires nationales par l'application de la méthode raciste, il était à l'enseigne du *Grand Félix*... Mendelssohn était incontestablement le fils d'un banquier juif ; il y a des tas d'Aryens, dont certains sont de

haute taille, qui portent le nom de Félix.

Benjamin s'étant informé, alla, tout droit vers le Welding. Derrière lui, Mohamed allait moins droit en vertu de la théorie des vases communicants ; car il se remplissait à mesure que se vidaient les flacons importés de Pologne.

— Attention ! Fit soudain Benjamin... Rappelez-vous ce qu'on nous a dit dans le train.

Dans le train, en effet, quelqu'un qui semblait avoir une grande habitude des voyages, avait déclaré qu'en Allemagne il faut faire comme tout le monde sous peine des pires ennuis, tout geste individuel étant sévèrement réprimé... mais personne ne faisait attention à vous si vous répétiez les gestes de tout le monde.

Or, sur la chaussée, un magnifique régiment défilait au pas de l'oie, escorté de l'admiration respectueuse des passants, et suivant les principes les plus stricts de l'automatisme dans l'accomplissement de la plus rigide acrobatie.

— Il faut marcher comme eux, commanda Benjamin Lévy... Un, deux, un, deux.

Et voilà Benjamin et Mohamed qui, au lieu de se ranger respectueusement contre les murs des maisons riveraines, lancent leurs jambes en avant suivant les principes immortels de l'école prussienne, en faisant les plus louables efforts pour que l'extrémité de la chaussure momentanément projetée dans l'espace arrivât à la hauteur de l'œil correspondant.

Un entraînement de plusieurs années est nécessaire à la perfection de cet exercice... Les rires des passants assemblés pour assister au défilé martial auraient pu constituer la seule sanction du ridicule spectacle présenté par des débutants pleins d'inexpérience et de bonne volonté.

Mais une réaction plus brutale se produisit.

Benjamin et Mohamed, simultanément, se rendirent compte qu'ils recevaient de puissants coups de pied au derrière à une cadence fort régulière.

Benjamin pensa d'abord que son compagnon et lui s'étaient attardés à proximité trop dangereuse du rang des soldats qui marchaient derrière eux ; et qu'ils subissaient ainsi un effet purement mécanique de l'institution du pas de parade... Car le pied d'un soldat ne s'arrête que quand un supérieur a commandé « halte » et non pas quand il rencontre un obstacle, cet obstacle serait-il le postérieur d'un autre piéton.

Mais, remarquant le regard furieux d'un sous-officier dont le visage congestionné était tourné vers eux et qui hurlait de la façon la plus menaçante, Benjamin Lévy se rendit compte que la manœuvre était non seulement intentionnelle, mais commandée.

— Que nous dit-il ? Demanda Mohamed ben Mohamed.

— Il s'étonne, répondit Benjamin d'un ton perplexe, que des cochons de civils se permettent d'emprunter le pas réservé dans les circonstances les plus solennelles à la glorieuse armée du Reich et il encourage ses soldats à nous botter les fesses jusqu'à ce que nous rendions l'âme...

D'un même mouvement, les deux voyageurs se glissèrent hors de l'axe du tir.

— Lorsqu'un projectile est arrivé à la fin de sa trajectoire, fit remarquer Benjamin, qui avait quelques notions de dynamique, il devrait pourtant perdre un peu de sa force. Il est curieux que les pieds de ces soldats, arrivés au point mort, se fassent sentir avec une telle vigueur de pénétration que j'en aie le derrière tout endolori.

— Ce n'est pas le pis, soupira Mohamed. Avec leurs chaussettes à clous, ils ont cassé les

bouteilles qui se trouvaient dans ma belle houpelande...

— Ah ! Tant mieux ! Fit Benjamin pour qui les flacons de Mohamed étaient un constant sujet d'inquiétude.

— Comment vais-je maintenant pouvoir me réconforter contre l'adversité ? Demanda l'Arabe.

— Mektoub ! Conclut l'Israélite.

Ils durent plusieurs fois demander leur chemin pour parvenir à l'*Hôtel du Grand Félix*... Parfois, ceux qu'ils questionnaient ne leur répondaient pas ; parfois la réponse leur était faite sur un ton hargneux. Mais tous les considéraient avec une sorte de réprobation soupçonneuse.

— La population civile ne semble pas beaucoup plus accueillante que l'élément militaire, murmura Benjamin.

Ils arrivèrent à l'*Hôtel du Grand Félix* et remarquèrent que les volets de cet établissement étaient à moitié clos ; un visage craintif se montra par la porte entrebâillée à laquelle Benjamin avait poliment frappé.

— Que voulez-vous ?

— Je viens apporter à M^{me} Mosès Stein des nouvelles de son beau-frère qui est en Palestine et je m'appelle Benjamin Lévy.

La physionomie craintive devint aussitôt souriante.

— Entrez, je vous prie... Je suis M^{me} Stein. Benjamin poursuivit son avantage.

— Et puis pourriez-vous nous loger ?... Nous avons un peu d'argent, et nous ne connaissons personne en Allemagne.

M^{me} Stein fit entrer les deux voyageurs dans un petit bureau. Puis, sans aucune transition, elle s'affala sur une chaise, couvrit sa tête de son tablier et éclata en sanglots.

— Madame, commença Benjamin Lévy, fort embarrassé par cet étrange accueil, nous ne venons pas vous apporter de mauvaises nouvelles du pays. Votre beau-frère se porte bien.

— C'est ici qu'il y a de mauvaises nouvelles, dit M^{me} Stein d'une voix déchirante. Mosès, mon mari, est dans un camp de concentration...

Elle avait laissé glisser son tablier. Son visage était baigné de larmes.

— Mais, dit Benjamin sans cacher sa surprise, il n'y a plus la guerre... Je veux dire qu'il n'y a pas encore la guerre.

— Ici, mon pauvre enfant, il y a toujours la guerre contre les Juifs. C'est comme Juif que mon mari a été enfermé dans un camp de concentration.

— Mais, même à Berlin il doit y avoir des Juifs en liberté ! fit Benjamin avec horreur.

— Oui, à condition qu'on ne fournisse aucun prétexte aux persécuteurs. Nous leur avons donné un prétexte. Nous avons ici une petite servante qui était bossue.

— Il est interdit d'avoir une servante qui est bossue ?

— Pas encore... Ça viendra certainement ; mais déjà il est interdit à un Juif d'avoir une bonne ou une employée aryenne âgée de moins de 45 ans ; et cette petite bonne bossue allemande, que nous avons prise par pitié, n'en avait que 42.

— Mais pourquoi ?... Commença Benjamin.

— Parce qu'ils ne veulent pas que leur race soit souillée... Je suppose que les Aryens ont l'habitude de prendre possession des femmes qui sont à leur service, et ils s'imaginent que les Israélites font de même... Quand la femme a 45 ans, il n'y a plus aucun risque de procréation ; le Reich n'a plus à craindre la naissance d'un petit métis de Juif... Notre servante était trop jeune, bien que bossue. C'est pourquoi elle est morte.

— Morte !

— Oui ! Elle n'a plus trouvé de place nulle part, sortant d'ici. Alors elle s'est noyée... Et mon mari est dans un camp de concentration. J'ai de ses nouvelles. Il a le droit de m'écrire dix lignes tous les huit jours, à condition de me dire que la nourriture est bonne et qu'il se plaît énormément dans son nouveau séjour... Mais je ne sais quand il sera libéré et je suis toute seule pour faire marcher l'hôtel, n'ayant plus de domestique.

— Si nous pouvions vous être utiles fit Benjamin dont la bonté s'était émue devant la douleur d'une femme de sa race.

— En quoi pourriez-vous m'aider ?

Pour exposer ses aptitudes ménagères, Benjamin prit le ton de la jeune débutante qui s'offre dans un bureau de placement.

— Je sais faire un peu de cuisine, frotter les meubles pour les rendre brillants, et au besoin servir les repas... Quant à mon camarade...

Il eut un regard vers Mohamed, et cessa de parler yiddish pour employer la langue allemande, que le camarade ne comprenait pas.

— Il pourrait laver la vaisselle et encore mieux cirer les chaussures... Les Arabes savent admirablement cirer les chaussures. Mais, dans son intérêt, Madame, il vaudra mieux ne pas le laisser à proximité des boissons fermentées qui pourraient se trouver dans votre établissement.

— Je ne tiens plus de boissons fermentées. Ce commerce me coûtait trop cher et aurait fini par me ruiner. Chaque semaine, la police venait confisquer toutes les bouteilles de liqueurs et de vins fins qui se trouvaient chez moi, sous prétexte qu'un ivrogne avait été arrêté dans le quartier. C'était toujours chez moi, d'après ses déclarations, qu'il avait bu par excès... Et pourtant je n'ai guère comme clients que de pauvres Israélites, voués au régime de l'eau, et ne buvant de la bière qu'à l'occasion de grandes fêtes.

— Très bien ! Proclama Benjamin.

Certes, il n'approuvait pas cette forme perfide de la persécution hitlérienne, mais l'application du régime sec à l'*Hôtel du Grand Félix* procurait un apaisement relatif à ses inquiétudes quant à la conduite de Mohamed ben Mohamed.

Il prévint une question que M^{me} Stein allait lui poser... Et parlant de nouveau la langue de sa race.

— Non, Madame... Ne nous parlez pas d'argent. Vous nous logerez et vous nous nourrirez en échange des petits services que nous pourrons vous rendre en attendant le retour de votre mari... Et d'ici là, mon camarade et moi, nous chercherons un emploi en ville.

— Un emploi pour vous, à Berlin ? Murmura M^{me} Stein en hochant la tête de la façon la plus décourageante. Pour vous, des Juifs !

— Je suis Arabe, proclama Mohamed avec une fierté qui pouvait paraître du plus mauvais goût.

— C'est la même chose. Les Arabes sont des Sémites. Ils se reconnaissent au même signe que les Israélites ; ils sont tout aussi dangereux lorsqu'il s'agit de souiller la race aryenne... Mais vous devez avoir faim, venant de si loin... Voulez-vous manger avec moi ? Je prends mes repas avant les clients... Si vous voulez bien, vous m'aidez à les servir ensuite... Mais où avez-vous mis vos valises ?

M^{me} Stein avait coutume de voir arriver chez elle des voyageurs juifs porteurs de très vieilles valises puissamment gonflées et couvertes d'étiquettes qui constituaient un atlas complet du vaste monde.

— Madame, répondit Benjamin en rougissant, nous n'avons pas de valises, bien que nous ayons fait en peu de jours un long voyage circulaire, au départ de l'Asie, à travers l'Europe Orientale. Nous avons sur le dos les seuls vêtements que nous possédions. Mon camarade a eu en Pologne cette houppelande que vous lui voyez ; et je porte le costume qui me revêtait à mon départ de Jérimadeth. Il est fort sali, ayant mariné dans la Mer Noire lors d'un naufrage que nous avons fait en vue de l'Île des Pieuvres, et ayant en outre dû résister à un séjour dans une mine de sel de Sibérie. Il est, par surcroît, assez défraîchi ; mais j'ai dans ma poche quelques centaines de szlotys que j'espère pouvoir convertir en marks et qui nous permettront de nous habiller à la mode de ce pays.

— J'ai un cousin qui exerce, non loin d'ici, l'état de fripier, fit Mine Stein.... Et si depuis mardi dernier il n'a pas été expulsé d'Hitlérie ou mis dans un camp de concentration, il aura grande joie à échanger vos szlotys en marks, et à vous procurer des vêtements qui vous permettront de passer inaperçus... J'ai entendu dire qu'en France on nomme « cache-nez » ce genre d'écharpes de laine, où par les grands froids les hommes ont coutume d'enfourer leur visage... A Berlin, les cache-nez sont véritablement des cache-nez, et les Juifs bénissent le nom du Dieu d'Abraham et de Jacob lorsqu'il leur envoie de grands froids.

Malgré tout l'intérêt qu'avait la conversation de Benjamin et de M^{me} Stein, d'un point de vue instructif et documentaire, Mohamed ben Mohamed ne dissimulait pas la hâte qu'il avait de la voir finir. Mais s'il bâillait sans retenue, c'était assurément de faim plus que d'ennui.

Il usa d'un détour ingénieux pour invoquer ses préoccupations d'ordre alimentaire.

— N'est-ce pas du méchoui que vous avez préparé pour le repas ? Demanda-t-il en reniflant du côté où il supposait que se trouvait la cuisine.

— Ce n'est pas du méchoui.

— Parce que je pourrais vous montrer comment nous, Arabes, nous préparons le méchoui. Il ajouta généreusement :

— Et aussi des couscous à la vodka...

Le couscous à la vodka est un mets fort rare dans la gastronomie purement mahométane. Mais Mohamed s'était instruit au cours de ses voyages, et avait rêvé de cette nouvelle hérésie culinaire si contraire aux règles du Coran.

— Je n'ai préparé ni méchoui, ni couscous, avoua la bonne M^{me} Stein... Mais vous aurez une carpe farcie à la juive.

Elle dressa le couvert avec l'aide de Benjamin, sortit un instant de la petite pièce et revint avec un plat sur lequel reposait un poisson d'aspect fort engageant.

Mais alors, à nouveau, elle fondit en larmes... Benjamin reprit son air de compassion, et Mohamed son habitude de réprobation... Les Arabes n'ont pas d'indulgence pour les

faiblesses des femmes ; et surtout cette manifestation allait probablement retarder le début d'un repas impatientement attendu.

— Mon pauvre Mosès ! Mon pauvre Mosès ! Gémissait M^{me} Stein.

— Il aime beaucoup la carpe à la juive ? Suggéra Benjamin qui croyait comprendre.

— Il aime surtout la pêche à la ligne, rectifia M^{me} Stein... même quand il ne prend rien : et il ne prend jamais rien... Mais lorsqu'il partait pour la pêche, il revenait toujours avec de grosses amendes qu'il devait payer dans les 24 heures sous peine d'emprisonnement.

Benjamin n'était pas au courant des règlements qui, en Europe Centrale, s'appliquent à la pêche à la ligne dans les lacs, rivières et cours d'eau plus ou moins navigables... car en Palestine on pêche fort peu à la ligne. La capture faite par Tobie d'un poisson est le plus récent exemple donné par la Bible quant à la pratique de cet art d'agrément... D'abord, la pêche à la ligne est une opération à si faible rendement qu'elle ne tente pas les Hébreux; ensuite, comme nous l'avons fait remarquer, la rareté des eaux sur la Terre Promise n'est pas un encouragement à la pisciculture.

Benjamin Lévy supposa cependant que M. Mosès Stein attirait sur sa tête ces amendes par des contraventions aux règlements en vigueur... M^{me} Stein, d'elle-même, précisa la nature de la contravention.

— C'est encore parce qu'il était Juif ! Gémit-elle.

— Eh quoi ! Madame ! Demanda Benjamin, voulez-vous prétendre qu'en Hitlérie il est défendu aux Juifs de pêcher à la ligne ?

— Il est défendu d'être Juif... Par conséquent, tout ce que fait un Juif est défendu.

Cependant, l'interdiction que fait le régime nazi aux Israélites de pêcher à la ligne sur le territoire du Reich restera un sujet d'étonnement pour les sociologues et les juristes des siècles futurs.

Les Juifs, partout où ils sont admis, ne tardent guère à prendre les meilleures places. Il en est de même forcément sur les bords d'une rivière plus ou moins poissonneuse.

Par suite d'une adresse supérieure en toutes choses, ils sont capables de tirer du poisson, même d'une place où il n'y en a pas alors qu'un Aryen se montre incapable d'en pêcher en un endroit où il y en a.

L'antisémitisme est une forme de la jalousie raciale ; le seul moyen d'empêcher la supériorité des Juifs de se manifester est d'empêcher la concurrence.

Benjamin, en mangeant cette carpe qu'il trouva excellente, ne discerna pas ces raisons qui lui parurent lumineuses, un peu plus tard, lorsqu'il put apprécier le racisme...

S'étant restauré, il suivit les clients réunis à la table d'hôte pendant que Mohamed ben Mohamed, à la cuisine, faisait la vaisselle en maniant son torchon d'un geste noble et méprisant. Car cette occupation était en vérité indigne d'un savant exégète de la loi coranique ; Benjamin n'avait pu la lui faire accepter qu'en lui faisant remarquer combien elle rehaussait le destin d'un travailleur qui avait été attelé à un chariot par une bricole de cuir, dans une mine de sel.

Benjamin ne professait pas l'optimisme par voie de déduction, comme faisait jadis le docteur Pangloss, mais par voie de comparaison, à la façon du docteur Einstein, qui construisit la théorie de la relativité et fut expulsé d'Allemagne en qualité de philosophe juif.

En servant les convives de la table d'hôte, Benjamin ne fut cependant pas réconforté par leur attitude. Ils mangeaient en silence comme des animaux craintifs... Le seul d'entre eux qui prit la parole au cours du repas semblait manquer totalement d'appétit. Il expliqua qu'il venait encore de perdre la place qu'il occupait dans une pharmacie.

Le mois précédent, bien qu'il fût interdit à un Juif d'exercer la profession de pharmacien, il était encore permis à un pharmacien d'employer des Israélites comme préparateurs ou garçons de laboratoire.

Mais la Providence des Nazis leur avait suggéré un salutaire avertissement : un garçon de laboratoire, tout aussi bien qu'un potard titulaire, est en situation d'empoisonner la clientèle aryenne. C'est pourquoi un Juif n'avait plus accès dans les officines.

Cette mesure était d'ailleurs fort avantageuse pour les Juifs qui semblaient en être victimes... Supposez en effet qu'un malade aryen, ayant absorbé une potion ou une pilule confectionnée par un préparateur juif, voie son état s'empirer ou même ne bénéficie d'aucune amélioration... Le préparateur juif, d'autorité et sans enquête, est convaincu d'avoir incorporé une substance toxique dans la potion ou la pilule ; et il est promptement fait justice du criminel.

Lorsque Benjamin et Mohamed, volontaires de l'industrie hôtelière, eurent terminé leur travail, M^{me} Stein leur dit :

— Je vais maintenant vous conduire chez mon cousin, le fripier Hasenfratz, qui vous procurera des vêtements convenables.

Le cousin Hasenfratz, au cours des négociations qui suivirent, se montra fort honnête. Il ne vola pas plus les voyageurs qu'on ne doit voler des coreligionnaires : c'est-à-dire un peu moins que ne les eût volés un bon commerçant chrétien.

Mohamed tint à conserver sa précieuse houppelande, à laquelle il tenait à cause du nombre et de la profondeur des poches. Mais Benjamin acquit un complet à martingale de nuance grise, la couleur brune étant réservée aux Nazis... Tous deux se trouvaient coiffés de petits feutres verts du plus réjouissant effet, et ils échangèrent leurs bottes fourrées contre des chaussures qui ne prenaient l'eau qu'en cas de pluie abondante.

Le cousin Hasenfratz, les ayant contemplés d'un œil critique, estima qu'il leur manquait encore quelque chose par quoi leur aspect fût pleinement satisfaisant.

Il alla prendre deux flots de rubans jaunes dans une sorte de hotte qui en était remplie. Il en fixa un à la boutonnière de Benjamin, l'autre à la boutonnière de Mohamed.... Il s'agit ici de la boutonnière où, dans les pays civilisés, on met habituellement les signes des distinctions honorifiques.

— Les Juifs, expliqua-t-il, sont tenus de porter en public ces marques extérieures, faute de quoi ils paient l'amende.

— Mais je suis Musulman ! Protesta une fois de plus Mohamed.

— Tout Musulman que vous êtes, répliqua le fripier, si après avoir remarqué que vous n'avez pas de ruban jaune, les policiers racistes constataient qu'il vous manque aussi le signe moins apparent mais essentiel aux yeux des Aryens, vous pourriez passer un mauvais quart d'heure.

Après quoi, il affirma que Benjamin et Mohamed étaient en règle pour visiter Berlin ; et M^{me} Stein ajouta que, jusqu'au soir, elle n'avait pas besoin de leurs services.

Ils n'avaient pas fait cent pas dans la rue que Benjamin s'arrêta devant une affiche dont

un mot en grosses lettres avait accroché son attention au passage.

Et tout à son aise il lut ce texte :

Compatriote allemand, sais-tu que le Juif fait violence à ton enfant, viole ta femme, viole ta sœur, viole ta fiancée, assassine tes parents, vole ton bien, raille ton honneur, se moque de tes mœurs, détruit tes enfants, abîme ta civilisation, infecte ta race, que les médecins juifs t'assassinent lentement...

— Qu'est-ce que c'est qui est écrit là ? Demanda Mohamed.

— Rien du tout, répondit Benjamin qui essayait de prendre une attitude détachée, mais qui était profondément consterné.

Mais Mohamed n'eut pas besoin d'explication lorsqu'ils parvinrent devant un kiosque à journaux où était affiché le *Stürmer*. La couverture illustrée de cette publication représentait un personnage au nez crochu, aux cheveux crépus, aux oreilles décollées qui s'occupait activement à violer une jeune bonne en tablier blanc... probablement femme, sœur, ou fiancée d'Allemand de pure race.

Le chaste Hitler réprouve la pornographie en écrits ou en images à une exception près : afin de montrer le priapisme abject des Juifs et de mettre en garde ceux qui pourraient être leurs victimes, c'est faire œuvre pie que les représenter dans l'exercice de leur hideuse luxure.

C'est ainsi que le *Stürmer*, partout où les journaux sont mis en vente, fait l'éducation prophylactique des petits garçons et des petites filles qui sortent de l'école, par une propagande artistique en couleurs.

— Oh ! Fit Benjamin, révolté.

— Ah ! Ah ! S'écria joyeusement Mohamed excité considérablement par ce tableau qui lui montrait qu'on peut s'amuser à Berlin.

Un peu plus loin, une bande de jeunes gens, portant le brassard à croix gammée, entonnèrent un refrain entraînant à la vue des rubans jaunes qui fleurissaient Mohamed et Benjamin :

*Quand le sang juif jaillit du couteau
Nous n'en allons que mieux camarades
Pendez le juif, collez au mur le circoncis.*

Profondément déprimé, Benjamin proposa à Mohamed de s'asseoir sur un banc de la promenade Unter den Linden où ils venaient d'arriver sans l'avoir fait exprès.

— Mohamed, dit Benjamin dès qu'ils furent assis, ne regardez pas ainsi les femmes qui passent. Vous allez nous faire avoir des ennuis.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils vont dire que vous souillez la race.

— Est-ce qu'ils ne sont pas un peu fous par ici ?

— Non, il faut être juste... La force de chaque peuple se mesure à l'orgueil de sa race... Si vous étiez nègre, Mohamed, ou si vous aviez seulement un peu de sang noir au bout des ongles, et que vous regardiez ainsi une femme blanche sur une promenade de New-York ou de Chicago, vous seriez pendu par les pieds à une branche d'un gros arbre, et les racistes américains allumeraient un grand feu au-dessous de vous.

— Où vas-tu chercher cette histoire ?

— Ce n'est pas une histoire. C'est un vieux nègre réfugié dans notre pays qui m'a rapporté cette coutume américaine : il était à moitié calciné, ayant été arrosé de pétrole enflammé, parce que dans une foule, il avait innocemment caressé le derrière d'une daine puissamment carrossée, afin de lui exprimer discrètement son admiration...

Malheureusement; sa main s'était rencontrée à cet endroit avec celle d'un Américain de pure race qui exprimait son admiration de la même façon... Un Américain de pure race est un descendant des anciens convicts anglais, résultant de croisements avec des femmes déportées au XIII^e siècle par les polices de tous les pays européens. C'est sans aucun jugement qu'on a mis le feu au nègre dont je vous parle et qui fut éteint prématurément... Les mœurs d'Hitlérie ont l'avantage d'une certaine régularité, puisque la persécution y est officielle, administrative et judiciaire.

— Allons-nous en ! Conclut Mohamed.

— Ou irions-nous ? Répondit sagement Benjamin... Il me faudra encore patienter longtemps avant de revoir ma belle fiancée Rébecca... Et nous devons avoir de l'indulgence pour cet orgueil de race qui est le caractère des peuples forts, jeunes ou régénérés. Nous-mêmes à Israël...

Il ne put résister au désir de faire étalage de sa science exégétique devant Mohamed qui continuait à regarder les femmes et qui ne l'écoutait plus... Benjamin avait fidèlement retenu les leçons de son bon maître le rabbin Mardochée, et il cita les Prophètes.

— On lit dans Isaïe : « Réveille-toi, revêts ta force, Sion ! Revêts tes habits de fête, Jérusalem ville sainte ! Car l'incirconcis et l'impur n'entreront plus chez toi désormais. »

Remplacez « Sion » par « Berlin » et « incirconcis » par « circoncis » et vous voyez qu'il n'y a rien de changé sous le soleil, depuis que Josué l'a arrêté.

— Regarde celle-là ! Murmura Mohamed avec concupiscence. Avec une poitrine aussi puissante, avec des fesses aussi sublimes, ne serait-elle pas digne de danser la danse du ventre dans le paradis de Mahomet ?

— Où vous n'irez jamais, Mohamed, si vous persévérez dans vos erreurs... Or, on lit dans Esdras II (XIII, 23) : « En même temps, je vis aussi les Juifs qui avaient établi chez eux des femmes azotiennes, ammonites, moabites... Je leur adressai des reproches, je les maudis, j'en frappai plusieurs, je leur arrachai les cheveux. »

— Je ne sais pas, fit l'Arabe, comment étaient balancées ces femmes azotiennes et moabites dont tu parles. Mais j'en vois ici, des Berlinoises, pour qui je braverai volontiers le courroux de tous les prophètes, et du mien par surcroît ? D'ailleurs, tous nos prophètes sont morts, et si je n'étais pas retenu par la crainte des Berlinoises vivants...

Cependant Benjamin poursuivait ses citations sacrées : Il cita encore Esdras I (IX, XI et la suite),

« Le pays dans lequel vous entrez, dit Yaveh, est un pays d'impuretés souillé par les impuretés des peuples de ces contrées ; ne donnez pas vos filles à leurs fils et ne prenez plus leurs filles pour vos fils N'ayez jamais souci de leur prospérité ni de leur bien-être. Pourrions-nous nous allier avec ces peuples abominables ? »

Et pour montrer avec abondance quel souci avaient les prophètes juifs de la pureté de la race élue, il continua :

« Vous avez péché en établissant chez vous des femmes étrangères. Chassez-les. » Ils obéirent... Tous ces hommes avaient pris des femmes étrangères et plusieurs en avaient eu

des enfants. »

Ainsi dans la bonté de son cœur, Benjamin trouvait des excuses à la persécution raciste allemande en ce qu'elle est une forme de représailles, lorsqu'un poing formidable s'abattit sur son épaule. Il vit devant lui un gigantesque schupo, animé d'une indignation sincère.

— So ? Dit cet agent de police... Ainsi, vous, sales Juifs, vous vous permettez de vous asseoir sur un banc peint en vert et de souiller ainsi la race !... On a eu la bonté, sales Juifs, d'installer exprès pour vous des bancs peints en jaune... Si vous n'allez pas tout de suite vous asseoir sur un banc jaune, je vous mènerai dans un endroit où il n'y a pas du tout de bancs et où on vous accommodera si bien que, pendant plusieurs jours, vous serez incapables de récidiver faute de pouvoir vous asseoir.

Les deux touristes se levèrent précipitamment et Benjamin s'excusa avec beaucoup de politesse.

— Je ne vois pas bien, dit-il d'un air rêveur lorsqu'ils se furent éloignés, en quoi nous souillons la race aryenne en nous asseyant sur un banc vert.

Mais Mohamed qui semblait toujours obsédé par la libido freudienne fournit une explication possible.

— Je suppose qu'un peu plus tard dans la soirée, lorsque la nuit sera tombée, je me trouve sur un banc vert en compagnie d'une jeune Aryenne... Je suis très capable de souiller la race et même d'y trouver un vif plaisir... Avec la réglementation actuelle il suffit aux mères berlinoises d'interdire à leurs filles la fréquentation de bancs jaunes, pour être certaines de n'avoir que des petits-enfants de bonne race.

A ce moment, ils virent venir dans leur direction un personnage qui, comme eux, portait un flot de rubans jaunes.

— Je vais lui demander où se trouve la synagogue, dit Benjamin. J'ai besoin d'un réconfort spirituel ; et, depuis notre départ de Jérimadeth, nous n'avons pas encore vu de temple consacré au vrai Dieu... Mais les Allemands, tels que je commence à les connaître, n'ont-ils pas brûlé tous les temples consacrés au Seigneur ?

Il eut d'autant moins de mal à aborder l'homme aux rubans jaunes que celui-ci désirait évidemment prendre l'initiative d'une conversation.

Benjamin lui adressa la parole en yiddish. Mais l'autre, après un regard effrayé autour de lui, répondit en allemand... Benjamin s'en étonna ; car, ainsi pavoisé, ce passant ne pouvait cacher qu'il était juif.

Il donna les indications nécessaires ; puis sans transition il se lamenta d'un ton très personnel sur le malheur des temps.

— Les nazis ont pris tout ce que j'avais, dit-il. Ma femme et mes trois enfants n'ont pas mangé depuis trois jours... Voulez-vous aider, en lui pour être assurés de nous trouver tous réunis en cas de besoin...

— Quel besoin ?

— De temps en temps, les nazis éprouvent le besoin de donner des coups de bâton aux Juifs. Dans la rue ou au café, ils peuvent commettre des erreurs quant à la distribution. Ici, le bon grain est séparé de l'ivraie. En ces occasions, ils amènent même un aveugle raciste qui tape dans le tas sans crainte de se tromper ; et c'est sa seule joie dans l'existence.

— Allons-nous-en, dit encore Mohamed, à Benjamin.

— Il est trop tard, fit en soupirant le vénérable Israélite.

Une rumeur joyeuse venait de l'extérieur ; la joie de l'Aryen, quand il marche en troupe, est menaçante pour le Juif.

La foule qui s'avancait contre la synagogue sortait d'un cinéma voisin.

Dans les films que représentait cet établissement paraissait un acteur juif à qui le metteur en scène avait donné, bien entendu, le rôle d'un traître abominable. A mesure que l'action se déroulait sur l'écran, les plus nobles passions des spectateurs arrivaient à un tel degré d'exaspération que la trahison demanda une vengeance éclatante avant que parût le mot « Fin ». Et lorsque le mot « Fin » succéda aux images, on commença à tourner les extérieurs sur le domaine des réalités.

Les mouvements de foule furent admirablement réglés d'après un scénario évidemment prémédité. Sans quoi, comment expliquer que ces gens fussent venus au cinéma avec des triques dont ils devaient se servir à la sortie.

— Qu'est-ce qui arrive ? Demanda Mohamed qui comprenait lentement et réalisait mal.

— Ils arrivent pour nous donner des coups de bâton en nous traitant de cochons...

— Ils nous traitent de cochons, ces mangeurs de saucissons répondit Mohamed sincèrement étonné... Mais le cochon me semble être le meilleur ami de l'Allemand, et l'inspirateur des délicatesses dans l'Hitlerie régénérée.

Les justiciers, déjà, envahissaient le temple... L'héroïque aveugle raciste était en tête de la procession et commençait, suivant la prophétie qui venait d'être émise, à rosser les Israélites en les traitant de cochons.

— Venez ! Fit le vieillard qui, dès l'abord, avait semblé éprouver de la sympathie pour Benjamin.

Le vieillard qui avait vu plus d'un pogrom, connaissait les issues secrètes du temple. Suivi de Benjamin et de Mohamed, il descendit quelques marches menant à un sous-sol, longea un couloir et émergea au dehors.

Par cette manœuvre, les fugitifs gagnèrent cinquante mètres d'avance sur une équipe de nazis momentanément dépités.

— Oh ! Fit Benjamin hors d'haleine, voici une église catholique ! C'est un lieu de refuge inviolable... Ils ne viendront pas nous chercher là dedans.

C'était une erreur.

Les fidèles du culte raciste ne connaissent autre autre religion. Aussi bien la religion catholique a été fondée par un dieu juif à l'aide d'apôtres juifs. Et ainsi s'explique cette autre persécution dont se plaint le Souverain Pontife.

Lorsque les nazis envahirent l'église qui, l'instant précédent, était absolument déserte, ils se trouvèrent en face d'un spectacle édifiant.

Benjamin Lévy était agenouillé sur un prie-Dieu dans la chapelle de la Vierge. Le vénérable Israélite qui les avait guidés avait rapidement revêtu la défroque d'un bedeau et brandissait la hallebarde inoffensive du Suisse.

Tous deux furent cependant rossés, en qualité de catholiques.

Mohamed ben Mohamed eut la meilleure par.

Dans tout Arabe il y a un sourcier, sans quoi tous les Arabes seraient morts depuis

longtemps de soif dans l'aridité du désert.

Mohamed avait une soif terrible. Il s'était dirigé du côté de la sacristie où un sûr instinct l'avait amené au placard qui contient le vin de la messe

Les nazis le trouvèrent à cet endroit, buvant pleines burettes.

— Prosit ! Dit Mohamed aux nazis.

« Prosit » était le seul mot d'allemand qu'eût jusqu'ici retenu Mohamed pour l'avoir entendu répéter par les convives de la table d'hôte à l'*Hôtel du Grand Félix*.

Et encore, ce mot allemand était un mot latin.

Les nazis, en présence de cette invitation qui évoquait les beuveries de leur jeunesse, éclatèrent de rire.

Voilà comment Mohamed ben Mohamed rentra parfaitement ivre ce soir-là à l'*Hôtel du Grand Félix*.

Benjamin qui était moulu de coups, expliqua à M^{me} Stein que son camarade était ivre parce qu'il était Arabe ; en d'autres termes, parce que c'était écrit.

CHAPITRE VIII

COMMENT BENJAMIN, POUR SON MALHEUR, RETROUVA LA BELLE RÉBECCA ET ENTENDIT LE RÉCIT DE SES AVENTURES

Benjamin, malgré ses déceptions répétées, n'abandonnait pas l'espoir de trouver une situation sociale à Berlin.

Chaque jour, lorsqu'il avait accompli son service à l'*Hôtel du Grand Félix*, il allait en ville se faire injurier par les employeurs, qui trouvaient colossale l'audace d'un Juif désireux de gagner sa vie par son travail.

Mais lorsqu'il sortait, il ne se paraît plus de rubans jaunes. Car il s'était dit avec raison, étant instruit par l'expérience :

— Si je ne mets pas de rubans jaunes, je risque d'être puni pour n'en avoir pas mis. Mais si j'en mets, je suis absolument certain d'être rossé. Je préfère le bénéfice de l'incertitude.

Cette fois, il avait quelque espoir d'aboutir, à la suite de la démarche qu'il entreprenait. Une adresse lui avait été indiquée par un habitué de la table d'hôte, avec cette précision singulière mais réconfortante : « On demande un Israélite pour tenir la comptabilité d'une entreprise industrielle. »

Benjamin Lévy avait à peine eu besoin d'apprendre la comptabilité au cours de ses études en Palestine ; il avait pour cette science exacte, comme tous ceux de son peuple, une aptitude congénitale.

Il lui fallut emmener Mohamed ben Mohamed qui le suivait partout comme son ombre, ayant acquis cette conviction qu'il suivait ainsi son destin.

Mais lorsqu'il fut parvenu à destination, il pria l'Arabe de l'attendre devant la porte. Sur cette porte, il y avait une plaque en cuivre portant cette indication : « Société Immobilière des Pêcheries de la Mer Noire. » C'était bien cette firme singulière (car on peut se demander comment des pêcheries peuvent être immeubles par nature ou par destination) qui demandait un comptable.

Benjamin sonna.

— Tiens vous êtes à Berlin ? Lui demanda tranquillement le personnage qui lui ouvrit la porte et qui portait au cou une chaîne d'acier comme un huissier de ministère.

— Tiens ! Vous êtes aussi à Berlin ? Répéta Benjamin avec une stupéfaction manifeste. D'une part comme de l'autre, la question était ridicule en ce sens qu'une évidence s'imposait à l'un et à l'autre.

Le personnage à chaîne d'acier était Jim, le valet de cet important homme d'affaires mâtiné juif anglais, avec qui Benjamin avait voyagé sur le *Duke of Windsor* et naufragé sur l'île des Pieuvres.

— Vous avez fait bon voyage ? Dit alors Jim avec une cordialité britannique.

— Euh ! Comme ça ! Répondit Benjamin... Nous avons fait un petit détour pour arriver ici... Et vous avez quitté le service de Sir Whright Blumenstein ?

— Pardon ! Sir Whright... Plus question de Blumenstein, surtout depuis qu'un chirurgien esthétique a fait de mon maître un pur Aryen.

Ces paroles semblèrent mystérieuses à Benjamin, qui en tira cependant cette déduction que le financier n'était pas resté dans la Mer Noire. La déduction fut confirmée par Jim :

— Mettez mon maître dans un tonneau de vidangeur, de telle façon qu'il en ait par dessus la tête ; il sortira de là-dedans avec une tartine de confitures... C'est Sir Whright qui est maintenant président du Conseil d'Administration de la « Société Immobilière des Pêcheries de la Mer Noire... »

— Justement, fit Benjamin, joyeux de trouver un appui dans la place. On m'a proposé dans cette société un emploi de comptable.

Jim réfléchit un instant, puis se gratta le nez d'un air perplexe.

— Je n'aime pas beaucoup ça, fit-il.

Vous croyez que je ne donnerai pas satisfaction ?

— Ah ! Non... C'est pour vous que je n'aime pas ça du tout. Ah ! bon, voilà le singe qui sonne... Je vais tout de même lui dire que M. Benjamin Lévy veut le voir.

La mémoire de Jim était excellente.

Au bout de quelques instants il reparaisait et disait cérémonieusement avec un clignement d'œil qui démentait toute la gravité de son attitude.

— Si Monsieur veut me suivre...

M. Whright Blumenstein, lui aussi, avait de la mémoire. Du premier coup d'œil il reconnut Benjamin :

— Asseyez-vous, jeune homme, dit-il d'un ton cordial qui contrastait fort avec l'attitude de morgue antipathique dont Benjamin avait conservé le souvenir à la suite de la traversée du *Duke of Windsor*... Il me semble que nous avons excursionné ensemble sur l'île Barabagh... Vous avez donc pu visiter nos pêcheries, nos usines, nos vastes installations qui ont ranimé tout le commerce de la Mer Noire... Nous produisons actuellement par jours trois milliers de boîtes de conserves de homards. Nous pouvons donc, pour une période de dix ans, préserver l'Allemagne d'une nouvelle famine au cas d'une nouvelle guerre bloquant l'Europe centrale.

Il s'était exprimé en langue allemande avec un accent fort patriotique.

Benjamin contemplait avec ahurissement le financier.

Il n'y avait pas trois mois qu'il avait quitté l'île Barabagh où il ne se trouvait alors ni pêcheries, ni usines, ni homards, mais seulement une tribu de pauvres Juifs implorant sur un roc désert la miséricorde du Très-Haut.

— Il faut bien que cette entreprise existe, fit M. Whright Blumenstein avec un gros rire déplaisant, puisque nos actions vont être introduites en Bourse... Oh ! je sais que vous êtes un malin. Vous m'avez retrouvé ici, à Berlin, et vous vous êtes dit que vous pourriez servir de témoin, attester l'existence de nos pêcheries et de nos usines de conserves. Voilà pourquoi vous êtes venu me demander... me demander quoi, au fond ? Qu'est-ce que vous diriez d'une situation de fondé de pouvoir, de directeur de la comptabilité, avec 3.000 marks d'appointements par mois ?... Si vous acceptez, vous prenez votre service lundi.

Benjamin était ébloui. Il ne soupçonnait même pas que Sir Whright Blumenstein supposait une intention de chantage, voulait acheter son silence... et même que les intentions de Sir Whright, apparemment si bienveillantes à son égard, allaient encore beaucoup plus loin.

Il se disait simplement.

« Quel étonnant homme d'affaires ! En dix semaines et même moins, il a réalisé ce miracle sur un roc désert. »

Mais en présence de l'avenir doré que lui assurait un tel retour des choses, il n'oublia pas son camarade d'infortune Mohamed qui l'attendait devant la porte d'entrée.

Pourrais-je, Monsieur, mettre une chaîne d'acier autour d'un de mes compagnons, celui justement que vous avez vu sur le *Duke of Windsor* ? Il introduira près de moi les visiteurs. Et c'est moi-même qui rétribuerai ses services sur mon propre salaire.

Sir Whright y consentit avec infiniment de bonne grâce. Benjamin prit congé de son protecteur en lui témoignant sa reconnaissance dans la forme la plus fervente et la plus délicate.

Il retrouva à la porte Mohamed qui se plaignit d'abord d'avoir soif, puis accueillit la bonne nouvelle sans montrer la joie démonstrative dont Benjamin attendait l'expression.

— Pourquoi, demanda-t-il, ne t'a-t-on pas donné à toi la chaîne d'acier et à moi le fauteuil du fondé de pouvoirs ?

Benjamin fournit la seule explication qui fût sans réplique possible de la part de l'Arabe.

— C'était écrit, répondit-il.

Mais tous deux n'avaient pas fait cent mètres dans la rue qu'ils entendirent courir derrière eux. Instinctivement mus par l'impression que, dans cette ville, ils étaient toujours menacés par quelqu'un ou par quelque chose, ils se retournèrent. Il vaut mieux faire face au danger que d'être frappés dans le dos ; d'ailleurs une sorte de cliquetis métallique aggravait la menace.

C'était seulement Jim, le valet de chambre de Sir Wright Blumenstein, qui cherchait à les rejoindre, et dont la chaîne faisait le bruit qui annonce dans les vieux châteaux, sur le coup de minuit, l'arrivée des fantômes.

— Eh jeune homme, fit-il familièrement en cette langue qu'on peut transposer du slang londonien en argot des faubourgs de Paris, il faudrait voir à ne plus montrer votre nez par ici... Ce que je vous dis, c'est dans votre intérêt.

— Mais votre patron m'a offert une place magnifique.

— Le patron est un as, affirma Jim d'un ton où il y avait un curieux mélange de fierté et de dégoût. Je vous l'ai dit tout à l'heure : il sortirait avec une tartine de confitures d'un tonneau de m...

— C'est assez de l'avoir dit, fit Benjamin avec une nuance de réprobation. Il n'est pas nécessaire de le répéter et je ne vois pas en quoi cette aptitude à un exercice peu commun dans la vie courante pourrait m'empêcher de travailler sous ses ordres.

— Bien, je ne dis plus rien. Mais voilà ce qui va arriver : Le patron vous fera établir la comptabilité d'une affaire qui n'existe pas, d'après des chiffres qu'il vous donnera. Vous signerez : fondé de pouvoirs »... C'est lui qui encaissera l'argent quand les actions seront lancées en Bourse. Et puis il ira faire une croisière du côté du Cap Horn et des Îles Marquises. De telle sorte que c'est vous qui serez chargé de donner des explications aux actionnaires sur les s Pêcheries de la Mer Noire » le jour où un navigateur bien renseigné viendra prétendre qu'il n'y a pas d'usines pour les conserves de homards dans l'île des Pieuvres...

Mais quand Sir Whright reviendra, dit naïvement Benjamin, il attestera ma bonne foi. — S'il revient, ou si on le ramène, ou si on l'empêche de partir, il montrera une grande indignation. Il dira : C'est ce sale petit Juif qui m'a mis dedans... Je suis la première victime. Ce Benjamin Lévy est arrivé de l'île Barabagh, qui est occupée uniquement par les Hébreux, et il m'a raconté les fables que vous pourrez lire sur les prospectus d'émission avec sa signature... J'ai mis toute ma fortune là-dedans ; je suis ruiné. » Avec la bonne presse que les Juifs ont à Berlin, si vous n'êtes pas mis en morceaux, je veux bien avaler ma chaîne sans boire... Je vous préviens, parce que vous êtes vraiment trop gourde, et que j'aime bien ce qui est sportif, et que ça n'est pas sportif de la part du patron de faire une chose pareille à un pauvre idiot sans défense. A présent je m'en vais lui servir son thé et me taper un whisky-and-soda. Au revoir et bonne chance !

Benjamin le retint un instant pour lui poser une dernière question.

— Mais comment avez-vous pu connaître les intentions de M. Whright Blumenstein à notre égard. Il ne vous a sûrement rien dit.

— Je n'ai rien dit, mais quand vous nous avez rencontrés sur le *Duke of Windsor*, il venait de faire le même coup en Angleterre à un autre imbécile qui purge actuellement cinq ans de hard labour.

Il rectifia d'un air rêveur :

— Pour être juste, pas exactement le même coup : il s'agissait de mines de guano dans les Montagnes Rocheuses.

Puis il tourna les talons et s'éloigna dans la direction de son whisky-and-soda.

Mohamed se fit expliquer la situation par Benjamin; puis il montra une fois de plus la bonté de son âme.

— Comme ça, dit-il, je n'aurai pas une belle chaîne en acier ; mais tu n'auras pas ton beau fauteuil pour recevoir les gens à qui j'aurais ouvert la porte.

Ce qui du point de vue de Mohamed faisait en quelque sorte compensation.

— Nous continuerons donc à servir la table et à laver la vaisselle chez la mère Stein, murmura Benjamin... Ce n'est pas encore demain que je peux aspirer faire fortune et rejoindre ma chère Rébecca... Croiriez-vous, Mohamed, que je crois la voir partout... A chaque instant, voyant une femme dans la rue, je me dis : C'est elle !... Tenez, cette dame élégante qui marche devant nous au bras d'un officier allemand, bien qu'à la détailler je reconnaisse qu'elle ne ressemble pas du tout à Rébecca...

— C'est elle ! Fit tranquillement Mohamed... Elle est un peu améliorée, mais c'est elle.

Mohamed, comme la plupart des Orientaux, trouvait les femmes d'autant plus belles qu'elles étaient plus grasses. De ce point de vue, Rébecca, si c'était elle, était améliorée de plusieurs kilos en un temps extrêmement court. Et c'était surtout du bas qu'elle s'était améliorée ; ses mollets exactement cylindriques ne répondaient peut-être pas aux canons d'une esthétique conventionnelle admise chez les couturiers parisiens pour le choix de leurs mannequins... Mais le balancement de sa croupe était assez agréable, et un critique sévère pouvait seulement souhaiter qu'il ne s'accroûtât pas jusqu'à l'exagération.

Benjamin, plein d'espérance et aussi d'angoisse, car la présence si proche de l'officier lui inspirait un sentiment assez pénible, entraîna son compagnon en une course plus rapide. Il dépassa le couple ; il se retourna. Le doute n'était plus possible. C'était Rébecca.

Le guerrier allemand qui accompagnait la jeune fille était de cette espèce qu'avant la grande guerre on appelait Junker et qui n'a aucunement disparu depuis la disparition de Guillaume II. C'est une variété insolite et monoclée qu'on retrouve dans toutes les armées du monde et même sans doute dans les formations guerrières des Soviétiques. Pour ces êtres, il n'y a que deux espèces d'hommes les militaires et les civils ; les militaires étant les maîtres et les civils des esclaves.

Il surprit le regard extasié dont Benjamin embrassait de loin sa divinité. Et si jamais Benjamin fut en instance d'une volée de coups de cravache, ce fut en cet instant.

Rébecca arrêta le héros dans son élan... Mais Benjamin lui fut moins reconnaissant de son intercession que d'un clignement d'œil où il vit d'enivrantes promesses.

— Ralentissons et suivons-les, dit-il à Mohamed.

L'officier allemand, qui continuait à observer Benjamin d'un œil furieux derrière son monocle, sembla apaisé par une soumission apparente lorsque les deux camarades se tinrent à distance respectueuse.

Mais les adieux qu'il fit à Rébecca au coin d'une petite rue discrète exaspérèrent le jeune amoureux par leur excessive familiarité. D'autant plus que Mohamed, voulant retourner le poignard dans le cœur de son compagnon et montrer ses qualités d'observation, émit tout haut sa déduction :

— Assurément ces deux-là couchent ensemble.

Lorsque l'officier, enfin, se fut éloigné, Benjamin se précipita vers sa divinité, qui, dans la petite rue déserte, l'attendait avec une expression de joie assez relative.

— Rébecca ! Mon amour ! Comment est-ce que je te retrouve ici ?

— Bonjour, mon petit Benjamin ! Bonjour, monsieur Mohamed ! fit Rébecca sur un ton d'amabilité mondaine... Je serais contente de bavarder un moment avec vous. Mais il ne faut pas rester ici. Ça ferait bavarder les gens... Venez avec moi.

Elle les entraîna vers une petite boutique de frivolités, dont l'étalage affichait de lamentables élégances. Elle y entra comme chez elle.

— Ne vous dérangez pas, madame Jézabel. J'ai à causer avec des amis de Jérimadeth.

M^{me} Jézabel portait bien son nom ; mais son aspect eût découragé l'appétit d'une meute affamée.

C'est une dame bien complaisante, expliqua Rébecca. Les nazis ne lui cherchent pas d'ennuis parce qu'elle rend des services à ces messieurs de l'armée... Avec moi aussi, elle a été très gentille.

Ceci expliquait cela. Mais Benjamin ne réalisa pas, n'ayant pas l'expérience des « relations mondaines » et de leur importance dans une ville vertueuse où la prostitution publique est abolie en principe.

Rébecca fit asseoir Benjamin et Mohamed dans le petit salon réservé aux présentations. Puis elle leur demanda :

— N'avez-vous pas soif ?

— Oh ! Oui, répondit Mohamed.

Benjamin rougit d'une telle marque de mauvaise éducation. Il dévorait des yeux Rébecca, cherchant à comprendre les raisons d'une transformation aussi complète, car il ignorait la merveilleuse faculté d'adaptation des femmes à n'importe quel milieu ; ce mimétisme qui, par exemple, fait instantanément d'une petite ouvrière parisienne une grande mondaine anglaise, avec des allures, des mines et des tics qui ressortissent à une longue hérédité aristocratique ; et à plus forte raison d'une petite Juive, douée de la finesse et de la malléabilité de sa race, une fort présentable demi-mondaine de Berlin.

Lorsqu'on eut apporté trois verres et un carafon de porto, et rempli les trois verres de cette consommation distinguée que Rébecca but en tenant le petit doigt en l'air, comme si elle n'avait fait que ça toute sa vie, Benjamin répéta sa question :

— Comment se fait-il, Rébecca, que je te trouve ici ?

— C'est à cause de toi, mon petit Benjamin, que je suis partie de Jérimadeth.

— Alors, tu es venue me chercher à Berlin, où je ne savais pas moi-même que je viendrais ! fit le jeune homme, confondu par l'aboutissement mystérieux des voies de la Providence.

— J'avais tellement de chagrin de ton départ...

— Que tu as couché avec le fils du sergent Mac Cormick, interrompit Mohamed, dont l'éducation était déplorable, l'intelligence contestable, mais le don d'observation implacable.

— Le jeune Mac Cormick, expliqua Rébecca, avait l'intention de partir pour Hollywood afin de faire du cinéma... Il m'a proposé de m'emmener avec lui...

— Et comme Hollywood est tout prêt de Jérimadeth...

— C'est Hollywood qui est venu à nous, dit doucement Rébecca, alors que Benjamin regardait Mohamed, du regard dont le taureau, harcelé par les banderilles, considère le lâche et féroce torero. Une troupe de cinéma était venue en Palestine pour tourner *Le Jugement Dernier* dans la vallée de Josaphat... Joë Mac Cormick et moi, nous sommes partis avec la troupe. Mais à Caïffa, au moment d'embarquer, on s'est aperçu que Joë n'avait pas de passeport. On l'a renvoyé à son père.

— Mais on t'a gardée, fit douloureusement Benjamin.

Il y avait un jeune artiste tout à fait gentil, celui qui dans la vallée de Josaphat jouait le rôle de l'ange à la trompette... Il avait un passeport au nom de Joan Clackson... Celui d'une jeune femme qui avait été enlevée par un maharadjah pendant qu'ils tournaient la *Vie de Bouddha*, dans le Thibet. Voilà comment je m'appelle maintenant Joan Clackson. Et n'oubliez pas que je suis pure Aryenne... Il ne faut pas m'appeler Rébecca...

— Mais... tu es à Berlin !

— C'est à Hollywood que j'ai rencontré Otto... Otto est un officier allemand qui se trouvait aux États-Unis, en mission confidentielle.

— Ah ! bien ! C'est le Monsieur à la cravache qui se trouvait tout à l'heure avec toi quand nous t'avons retrouvée.

— Non... Le Monsieur à la cravache s'appelle Eric... C'est aussi un « Von quelque chose ». Il est très, très gentil quand on le connaît bien.

Benjamin se leva tout pâle.

— Adieu, Rébecca !

Rébecca était bonne fille, comme on a pu le voir. Et bien qu'elle fût devenue Joan Clackson, elle avait toujours au fond du cœur une faiblesse pour Benjamin Lévy, le petit amoureux timide de son enfance, qu'elle martyrisait déjà par ses caprices puérils.

Elle lui passa ses bras autour du cou et lui dit :

— Écoute, mon petit Benjamin, je serais si heureuse de pouvoir causer avec toi, avec toi tout seul.

Elle jeta un regard vers Mohamed, dont le regard luisait singulièrement sous ses paupières mi-closes.

— Viens chez moi demain soir, Benjamin. Je serai libre à partir de huit heures. Tu mettras ta tête sur mes genoux et tu pleureras comme tu pleurais là-bas à Jérimadeth, sous le figuier, en regardant les étoiles...

Profondément ému, Benjamin eut un mouvement pour embrasser Rébecca... un mouvement qu'il réprima au souvenir du récent contact, dont il avait été témoin, entre la jeune fille et le « Von » à la cravache...

Il prit congé d'elle de la façon la plus correcte. Mais en s'éloignant avec Mohamed, il lui vint une pensée ordinairement fort rare chez les amoureux.

— Elle nous a raconté tout ce qui lui est arrivé depuis notre séparation... Elle n'a pas eu l'idée de s'informer des malheurs qui m'ont amené ici... Est-ce que réellement elle ne s'intéresserait pas à moi ?

Il ignorait que, comme toutes les bonnes filles, Rébecca ne s'intéressait qu'à elle-même. Et tous les bons garçons sont dans le même cas.

La nuit et la journée du lendemain semblèrent cependant bien longues à Benjamin.

Et il éprouva une vive contrariété, alors qu'après le morne dîner de la table d'hôte du Grand Félix il se préparait à prendre congé de la bonne M^{me} Stein pour rejoindre Rébecca.

M^{me} Stein, d'un air éploré, vint lui dire :

— Benjamin, savez-vous ce qu'est devenu Mohamed ? Il a disparu depuis une heure, laissant toute la vaisselle sale dans la cuisine !

Benjamin pensa :

— Certainement Mohamed est allé boire ailleurs. Il est écrit dans sa destinée que cet homme sera pour moi un fléau.

Mais il dit :

— Je vais vous aider à tout mettre en ordre, madame Stein.

Il ne se tourmentait pas trop, songeant que Rébecca, seule dans sa demeure, l'attendrait aussi longtemps qu'il faudrait, et qu'il aurait toute la nuit pour pleurer, la tête sur les genoux de la femme qu'il aimait et qu'il était résolu à racheter... C'est une erreur, en effet, de croire

que l'idée de rédemption est purement chrétienne, et on en trouve un exemple éclatant dans la carrière du roi David.

La vaisselle fut très longue à mettre au point, car la bonne M^{me} Stein avait toujours des histoires interminables à raconter sur les persécutions qui lui étaient infligées par les nazis. Elle venait justement d'être frappée d'une grosse amende parce que son phonographe avait exécuté la *Marche Nuptiale de Mendelssohn*, air prohibé dans le Reich comme étant d'inspiration israélite.

Lorsqu'il fut enfin libre, il courut vers l'adresse que lui avait donnée Rébecca...

En arrivant tout essoufflé dans la petite rue déserte où il l'avait abordée la veille, il fut surpris par un tumulte considérable et par une foule dont l'importance était surprenante à une heure où les Berlinoises sont ordinairement en train de dîner.

— Que se passe-t-il ? Demanda-t-il à un schupo qui considérait avec bienveillance ces manifestations de désordre.

Comme il n'avait pas de rubans jaunes à sa boutonnière, le schupo condescendit à lui répondre :

— Il se passe qu'un sale Juif a encore souillé notre race. Il a violé la jeune Allemande qui habite là...

Et, d'un geste, il montra un petit pavillon précédé d'une grille verte.

Or, Rébecca avait dit à Benjamin, en sortant de la boutique de frivolités :

— Tu reconnaîtras ma petite maison, là, à droite... celle qui a une grille verte.

Benjamin fut agité de tristes pressentiments, qui ne tardèrent pas à se réaliser.

Par la porte du pavillon jaillit Mohamed, sous l'impulsion irrésistible de vigoureux policiers, qui le rouaient de coups en le traitant de porc circoncis.

Pour sa défense, il présentait en langue arabe une excuse que personne ne pouvait comprendre... et tous les assistants d'ailleurs étaient persuadés qu'il s'exprimait en yiddish.

— Je ne l'ai pas violée, disait Mohamed... Elle était consentante... Elle était même bien contente.

Cette explication sincère eût pu être confirmée par la conversation qui avait lieu au même moment à l'intérieur du pavillon, entre miss Joan Clackson ex-Rébecca et son protecteur, l'officier au monocle et à la cravache.

— Est-ce que je pouvais me douter que tu arriverais comme ça sans crier gare après m'avoir dit que tu ne viendrais pas ? Disait Rébecca avec une candeur désarmante.

— Est-ce que je pouvais me douter que je te trouverais couchée avec ce Juif infect ?

— Il m'a prise de force !

— Lorsque je suis entré, tu étais en train d'exprimer assez bruyamment ta satisfaction pour que tu ne viennes pas me dire maintenant, à moi, que tu as été violée... Mais pour mon amour-propre et ma dignité, il faut que je le dise aux autres.

Devant la porte de la maison du crime, Benjamin s'écriait dans un accès de honte et de désespoir :

— Ce n'est pas un Juif ! Je le connais... C'est un Arabe.

Il ne savait pas au juste ce qui s'était passé.

Mais il savait de quoi Mohamed était capable, d'après ce qui s'était passé sur le *Duke of Windsor*. De même que l'Arabe avait fait violence à cette vieille Anglaise, il pouvait avoir assailli Rébecca... En réalité, c'était la race juive qui avait été souillée. Il était trop injuste qu'on accusât Israël alors qu'Israël était victime.

Mais Benjamin avait grand tort de se faire remarquer ainsi, car l'officier allemand parut sur le seuil de la porte, et son regard furieux derrière le monocle tomba sur Benjamin.

— Empoignez-le aussi ! Cria-t-il aux policiers. C'est un complice...

Il était écrit que Benjamin Lévy retrouverait M. Mosès Stein, patron de l'*Hôtel du Grand Félix* dans un camp de concentration.

CHAPITRE IX

COMMENT BENJAMIN LÉVY, DANS UN CAMP DE CONCENTRATION ALLEMAND, RENCONTRA UN CHIRURGIEN ESTHÉTIQUE QUI AVAIT VOULU EFFACER LES SIGNES EXTÉRIEURS DE L'INÉGALITÉ DES RACES

Ce fut sans jugement et par simple mesure administrative que Benjamin Lévy fut conduit au camp de concentration d'Ochsenthal, car il avait été reconnu complice d'un attentat qui lui faisait énormément de peine.

Par l'imagination, il voyait Rebecca dans les bras de Mohamed et éprouvait autant d'horreur que de dégoût. Ce malheur venait de ce qu'il était arrivé au rendez-vous avec une heure de retard. Il ne songeait pas que, s'il était venu une heure plus tôt, c'est lui-même qui eût été arrêté comme auteur principal de souillure de la race, et qu'il eût subi le sort bien pire réservé à Mohamed.

Il était un peu consolé par la pensée qu'au camp d'Ochsenthal, il allait retrouver Mosès Stein, enfermé là pour avoir employé par charité une petite servante bossue.

Dès qu'il y fut parvenu, un gardien le conduisit dans une baraque en planches où se trouvaient déjà d'autres Israélites émaciés et silencieux.

Aucun d'eux ne fit attention à lui... Le gardien lui désigna un lit de camp. Lorsque l'Allemand se fut éloigné, il s'adressa à celui qui occupait le lit voisin, à droite.

— Vous connaissez M. Mosès Stein ?

— Il est mort mercredi dernier, répondit l'autre.

— Mais ce jour-là, précisément, sa femme a reçu une lettre où il lui disait qu'il se portait très bien.

— Nous nous portons toujours très bien dans les lettres que nous envoyons à nos familles. Sans quoi les lettres ne partiraient pas. Et nous écrivons aussi que nous sommes bien nourris... Nous sommes nourris exclusivement avec des saucisses. Et c'est ainsi que Mosès Stein est mort.

— Je ne comprends pas.

— Tu ne tarderas pas à comprendre. Ceux d'entre nous qui ne veulent pas manger des saucisses à cause de leurs idées religieuses, parce que les saucisses sont faites en principe

avec du cochon, se laissent mourir de faim. Mais Mosès Stein fut de ceux qui mangèrent docilement des saucisses et en moururent parce que les saucisses qu'on donne en pâture aux Juifs sont avariées. Dans sa bonté l'administration autorise par faveur ceux d'entre nous qui sont bien notés à acheter du chocolat au cantinier. Ce n'est pas du chocolat de première qualité, bien qu'il nous soit vendu très cher ; mais il permet à certains d'entre nous de durer jusqu'au moment où on les remet en circulation dans le monde des vivants.

— Est-ce qu'en Égypte au temps de la grande captivité il y avait des camps de concentration ?

— Peut-être, mais nos ancêtres étaient nourris avec des oignons, qui représentent un aliment sain et naturel, au lieu d'être perfidement empoisonnés avec des saucisses avariées.

— Qu'est-ce que vous avez fait pour qu'on vous envoie ici ? Demanda l'autre, avec cette méfiance qui est bien excusable chez les animaux battus et les peuples persécutés.

— Ce que j'ai fait ? Ma fiancée a été violée...

— Très bien, fit l'autre qui parut considérer cette explication comme amplement suffisante... Pour mon compte, j'ai commis le crime de me baigner dans une piscine réservée aux Aryens par un décret qui fut affiché le lendemain de mon immersion... Et un témoin vint affirmer que j'avais appelé « Adolf » dans la rue un chien que tous les habitants du quartier appelaient « Adolf » parce que, à la suite d'un accident, il avait la queue curieusement gammée... Je suis donc ici pour deux mois... Vous aussi, sans doute, car votre lit est déjà promis à un de nos frères que guettent les nazis. Mais votre voisin de gauche est promis au cimetière d'Ochsenthal. Il est classé comme Juif dangereux et ne sortira pas vivant. Si vous voulez entendre une curieuse histoire, demandez-lui de vous conter la sienne.

— Je n'ose pas, il m'intimide. Il a l'air si vénérable.

— C'est un ancien rabbin que vous n'avez pas à respecter car il est coupable d'apostasie et de trahison envers Israël.

L'ancien rabbin raccommodait avec un matériel de fortune un pantalon attendrissant par sa vétusté et qui avait, à le bien examiner, une coupe ecclésiastique... Mais bien qu'il parût absorbé par son travail, il avait parfaitement entendu ce qui se disait à côté de lui.

Il leva la tête et, considérant Benjamin pardessus les lunettes qui chevauchaient son nez de patriarche, il lui dit d'un ton de reproche :

— Jeune homme, n'écoutez pas de vaines paroles... Le Juste consent à se justifier. C'est pour le bien d'Israël que je suis victime de la proscription et que plus tard mes os reposeront sur cette terre impie. J'étais, comme on vient de vous le dire, ministre de notre culte. Je souffrais des persécutions dont souffre notre peuple, lorsque l'idée me vint de les déjouer par un artifice qui assurément eut l'approbation du Seigneur... L'exercice de mon sacerdoce m'avait rendu adroit quant à la pratique de certaines méthodes liturgiques de chirurgie locale...

— Je comprends, fit pudiquement Benjamin.

— C'est ainsi que les Juifs sont dénoncés à leurs pires ennemis. Je reconnus mon erreur et je me dis : « Quel triomphe pour nous, quelle humilité pour nos persécuteurs si, grâce à mon artifice, je parviens à réparer ce que j'ai endommagé, de telle sorte qu'il sera désormais impossible de reconnaître un sale Juif d'un propre Aryen ! »

— Je ne comprends plus, avoua Benjamin.

— Mais si, interrompit le voisin de gauche. Le défroqué signifie qu'il s'est établi chirurgien de beauté. Il a transformé en nez grecs des nez trop significatifs, et surtout il a garni ses clients de prépuces synthétiques.

— Pour les nez, fit Benjamin. je sais que cette transformation est de pratique courante même chez les Aryens purs. Mais pour le reste...

— Pour le reste rien de plus aisé que de greffer des débris anatomiques acquis dans les hôpitaux, ou même cédés par des sujets vivants moyennant une juste et énorme indemnité.

— Certainement, fit l'ancien rabbin avec sévérité... Ainsi, j'ai sauvé souvent la liberté et parfois la vie à certains de mes frères.

— Surtout ceux de tes frères qui étaient très riches, insista le grincheux. Sir Whright Blumenstein t'a payé une fortune pour ton travail cousu-main, mais il s'enorgueillit maintenant d'un prépuce tout neuf auprès des belles dames qui consentent à le distraire dans les palaces européens.

— Hélas ! Fit le philanthrope, j'ai été dénoncé par la suite et je crains bien que mon dénonciateur n'ait été précisément Sir Whright Blumenstein avec qui j'avais eu quelques difficultés pour le règlement de mes honoraires... Comment le gouvernement du Reich n'a-t-il pas compris que je travaillais pour sa gloire en diminuant le nombre des Juifs et en augmentant le nombre des Aryens, puisque c'est précisément le but qu'il se propose?... Malheureusement à la suite de mes interventions les mesures de contrôle ont été renforcées, afin de déjouer toute supercherie. Il ne suffit plus à Berlin, pour se réclamer d'une race pure, de produire un potentiel que n'a pas entamé l'acier sacrificateur, et un état civil dépourvu de consonances suspectes. La commission du contrôle use de certains éléments de vérification éminemment scientifiques, et dont il faut rechercher l'origine jusque dans l'ancienne Chine. C'est le docteur Goering qui, à la suite de patientes études, a découvert ce critérium de la race.

Benjamin demanda des explications, non par curiosité, mais par déférence envers le ministre du culte hébraïque qui, par surcroît, s'était révélé chirurgien éminent.

— Jadis, au temps où il y avait un empereur en Chine, le Fils du Ciel n'accordait la dignité de mandarins qu'aux candidats de pure race, c'est-à-dire à ceux dont les ancêtres étaient originaires des provinces du Nord. Et on disait communément à la cour de Nankin : « Oh ! Celui-là, il sera jugé digne des faveurs impériales, car il a le derrière bordé de soie rose. »

Benjamin se demanda si son compagnon de captivité se moquait de lui. Mais l'ancien rabbin était grave comme le Talmud.

— C'est par une telle particularité, poursuivit-il, que les candidats au mandarinat prouvaient leur aptitude raciale. Or le docteur Goering, ayant longtemps médité sur cette référence extérieure orientale, fit faire par une mission ethnographique des recherches qui aboutirent à cette constatation : les moindres traces de cheveux crépus ou simplement ondulés naturellement dénoncent chez le porteur une origine qui n'est pas purement aryenne. On peut s'en assurer en comparant le système pileux antérieur, supérieur et visible avec le côté inférieur, postérieur et occulte de la question. La comparaison conduit parfois à un sorte de contradiction d'où résulte qu'un fils de Cham ou de Sem est intervenu, au cours des siècles, dans le pedigree du sujet frisé...

— Il n'est pas question, demanda Benjamin, de faire passer aux Allemands de tout âge et de tout sexe un conseil de révision afin d'épurer plus largement la race des fils de Wotan.

— Il en est fort question, au contraire, depuis qu'il est démontré que les véritables caractéristiques de la race ne sont pas toujours aussi apparentes que le nez au milieu du visage, et qu'un derrière bordé de soie rose est le critérium essentiel du pur aryen. De telle sorte qu'à l'heure actuelle, et cette pensée me cause une joie très pure, 60 millions d'Allemands regardent avec inquiétude leur derrière dans leur armoire à glace, en se demandant s'ils ne sont pas mâtinés à leur insu et exposés à être refoulés au delà de la frontière. Pourquoi riez-vous ?

— Je pense que le chancelier Hitler lui-même est exposé, au cours de cette inspection préliminaire, à faire une fâcheuse découverte... Que ferait-il en pareil cas ?

— Il emploierait certainement un autre procédé en usage dans l'Extrême-Orient : il ferait hara-kiri.

— Inch'Allah ! Murmura Benjamin, trouvant là une heureuse application d'un des maîtres-mots de Mohamed ben Mohamed.

— Quand je sortirai d'ici, murmura l'ancien rabbin, j'élargirai ma clientèle en tirant parti d'une invention que je fis autrefois. Alors que j'exerçais mon sacerdoce dans nos colonies d'Afrique, j'avais composé une pommade à défriser les nègres...

Mais Benjamin ayant quitté le camp de concentration avant le chirurgien de beauté ne sut jamais ce qu'il advint de ce projet.

Benjamin ne sut jamais à quelle intervention. il dut sa prompte libération après quinze jours seulement de camping obligatoire.

Sir Whright avait utilisé de toute son influence pour le faire sortir de là... Non point par bonté de cœur, mais parce que cet excellent homme d'affaires craignait qu'il ne bavardât au sujet de l'île des Pieuvres, dont les actions connaissaient en Bourse une prospérité factice mais explosive... Benjamin Lévy, pour obtenir des faveurs de l'administration pénitentiaire, ne révélerait-il pas la vérité sur les Pêcheries de la Mer Noire ? Décidément, il valait mieux qu'il ne restât pas en Allemagne... C'est pourquoi le jeune Israélite, en même temps que l'avis de sa libération, reçut signification de l'arrêté qui l'obligeait à quitter dans la semaine le territoire du Reich.

Il avait le temps de passer par Berlin et d'apporter à la bonne M^{me} Stein ses condoléances pour la mort de son mari. Peut-être ne connaissait-elle pas encore la triste nouvelle et aurait-il la douloureuse mission de la lui annoncer...

M^{me} Stein avait déjà été délicatement prévenue par l'administration pénitentiaire, qui lui avait fait présenter une facture considérable pour les frais d'obsèques et de désinfection, car le procès-verbal d'autopsie affirmait que l'infortuné Mosès avait apporté au camp de concentration une maladie contagieuse.

Mais la malheureuse hôtelière avait reçu depuis de nouveaux coups. Et elle conta ses malheurs à Benjamin en sanglotant.

— Je suis ruinée, dit-elle... Votre ami Mohamed est revenu il y a huit jours.

Benjamin, à l'évocation du traître, fit une douloureuse grimace. C'était par trop injuste !... Pendant qu'il était prisonnier dans ce camp de concentration, l'abominable Mohamed, qui avait commis le crime, se trouvait en liberté. Il joignit ses larmes à celles de M^{me} Stein ; puis il lui demanda comment le retour de l'Arabe avait pu causer sa ruine. Il apprit alors

toute l'histoire.

— Il y a huit jours, Mohamed est revenu, à peine reconnaissable, marchant avec peine et montrant sur sa physionomie ordinairement peu expressive une expression de rage, de douleur et d'humiliation.

— Ça me fait plaisir, murmura Benjamin... Continuez, Madame.

— En entrant dans le petit bureau de l'hôtel, il se mit à beugler : « Ils me les ont coupées, madame Stein, ils me les ont coupées. » Cependant il avait encore ses deux jambes et ses deux oreilles. Mais je compris, lorsqu'il ajouta : « Les fils de cochons m'ont ensuite mis dans la rue en me disant en yiddish que, comme ça, je ne souillerais plus jamais la race aryenne... » Pourquoi riez-vous, monsieur Benjamin ?

Une hilarité vengeresse secouait en effet Benjamin. Il n'était plus en colère contre Mohamed qui, maintenant, lui paraissait un personnage prodigieusement comique.

Quatre espèces de malheureux excitent la gaieté dans tous les peuples : les sourds, les cocus, les bossus et les eunuques.

Dans le pays le plus spirituel du monde, à ce qu'il prétend du moins, on ne peut prononcer sans rire le nom d'un docteur qui enseignait en Sorbonne les mystères de la foi chrétienne de même que le docteur Mohamed enseignait la loi d'Allah aux jeunes Musulmans de Jérimadeth...

La même mésaventure lui était arrivée, il y a bien longtemps.

Mais Benjamin avait des raisons personnelles pour s'amuser de la privation infligée à Mohamed.

— Je ne vois là rien de drôle, dit sincèrement M^{me} Stein. J'ai compati au malheur de M. Mohamed, qui m'a demandé des boissons spiritueuses pour se réconforter, et qui, depuis, enfermé dans sa chambre, ne cesse de s'enivrer... Chaque fois qu'on lui monte une bouteille d'alcool, la police intervient pour me faire payer une forte amende. Et on m'a prévenue que ma maison allait être fermée à cause du scandale quotidien qu'il provoque dans le quartier...

— Mais vous venez de me dire qu'il ne sort pas de sa chambre !

— Vous l'entendez déjà... Sortez un instant dans la rue avec moi. Vous allez le voir.

Ils sortirent et se trouvèrent parmi un considérable attroupement. Les passants, le nez en l'air, semblaient fort égayés... Mohamed, dressé dans l'encadrement d'une fenêtre de l'hôtel, leur donnait la comédie.

Vêtu d'une chemise blanche très sale, et manifestement ivre, il avait l'attitude de l'iman qui, du haut d'un minaret, appelle les fidèles à la prière.

Mais, au lieu d'affirmer qu'Allah est Allah, il proférait de telles vérités en langue arabe que les auditeurs, s'ils avaient compris, n'eussent assurément pas osé rire.

— Les Allemands sont des cochons, hurlait Mohamed, et leur Führer est le plus immonde parmi les fils de cochons. Ils me les ont coupée, je le répète à la face de l'Univers. Et parce qu'ils me les ont coupée, je n'entrerais pas dans le Paradis du Prophète ; car je suis désormais inapte à combler les houris à la virginité toujours renaissante qui font les délices des élus... Qu'on me donne seulement une paire de ciseaux : j'irai couper celles de leur Führer, et je les lui ferai manger, et il périra misérablement parce qu'il sera empoisonné... Inch'Allah !

Benjamin était seul à comprendre cette invocation. Il ne voyait aucun inconvénient à ce

que le Führer du Reich fût soumis à un traitement analogue à celui qu'avait subi Mohamed. Mais il pensait que si, par malheur, un nazi connaissant la langue arabe venait à passer dans la rue, ce serait une catastrophe pour la malheureuse M^{me} Stein déjà si éprouvée.

Il monta dans la chambre qu'il occupait avec Mohamed avant l'affaire Rébecca. Il tira par un pan de sa chemise l'Arabe qui se retourna avec réprobation.

— Benjamin, fit Mohamed, pourquoi me troubles-tu quand je fais mes dévotions ? Tu t'es très mal conduit avec moi, Benjamin, et c'est par ta faute que cette Rébecca m'a attiré dans ce guet-apens où j'ai perdu ce que j'avais de plus précieux... Jamais plus je ne ferai l'amour avec une Juive.

Il réfléchit un instant et constata, avec un sanglot :

— Ni avec aucune autre femme.

— Il vous reste des boissons agréables pour vous consoler, riposta Benjamin qui continuait, par principe, à ne pas tutoyer son ancien camarade, malgré ses déchéances... Et puisque vous êtes affranchi de la sécheresse mahométane...

— Il ne manquerait plus qu'une chose, c'est que je boive de l'eau pour faire plaisir à Allah. D'abord Allah n'a pas été assez gentil pour moi, pour que je cherche à lui être agréable. Ensuite ce qui arrive est écrit, et ce qui est écrit a été écrit par Allah.

— Très bien, Mohamed. Je venais vous dire que M^{me} Stein, notre hôtesse, a reçu en grande confiance un arrivage de vodka de Russie et de whisky d'Angleterre.

— Qu'on monte ici douze bouteilles de whisky et douze fois douze bouteilles de vodka.

— Non, Mohamed, la maison est surveillée par les policiers nazis qui interdisent à tout hôtel hébergeant des Israélites le débit des boissons fermentées.

— Je ne suis pas Israélite. Je suis Arabe... Et je puis vous faire à vous cette confiance, que je n'ai encore faite à personne, c'est que les nazis sont des triples fils de cochons.

— Oui, Mohamed, mais ce sont eux qui tiennent les ciseaux par le bon bout.

— Ils ne peuvent plus rien me couper.

— Ils peuvent vous causer des ennuis d'un autre genre. C'est pourquoi je vous conseille d'imiter votre prophète. La montagne ne vint pas vers Mahomet ; ce fut Mahomet qui alla vers la montagne... La vodka et le whisky ne monteront pas vers vous. Vous descendrez vers le whisky et la vodka, en vertu d'un illustre précédent.

— Où descendrai-je ?

— Dans la cave. C'est un endroit excellent pour se désaltérer. Vous serez là à la source même des voluptés qui vous sont encore permises.

Nous devons pardonner cette petite trahison à Benjamin Lévy, en considération de tout ce qu'il a souffert du fait de Mohamed, et surtout de l'excellente intention qu'il avait vis-à-vis de la bonne M^{me} Stein, innocente victime des haines de races.

Benjamin fit descendre Mohamed à la cave en le soutenant un peu. Ayant fait fonction de sommelier à l'*Hôtel du Grand Félix*, il connaissait un caveau rempli de bouteilles vides et dont le verrou extérieur était facile à manœuvrer. Il l'ouvrit, y poussa Mohamed, verrouilla la porte et s'en alla tranquillement, poursuivi par les malédictions arabes et un fracas considérable de verre brisé.

— Qu'avez-vous fait ? Lui demanda M^{me} Stein lorsqu'il reparut à la lumière du jour.

— J'ai été heureux, Madame, de vous rendre, avant de partir, un petit service en échange

de toutes vos bontés. Vous n'avez plus qu'à prévenir la police de l'accès de folie furieuse qui vous a obligée à enfermer un de vos locataires. Les schupos viendront en prendre livraison. Il se livrera sans doute, à des violences qui aggraveront son cas. Quant à vous, on vous mettra à l'amende, sans doute par habitude, mais vous serez délivrée de ce fléau.

De ce discours M^{me} Stein ne retint que les premiers mots, il faut le dire à sa louange.

— Eh quoi, Benjamin, vous allez partir ?

— Il le faut ; j'ai reçu un arrêté d'expulsion.

— Où allez-vous ?

— Forcément vers l'ouest, car j'arrive de l'est et je n'éprouve pas le besoin d'y retourner. M^{me} Stein réfléchit un instant.

— J'ai un pensionnaire qui se trouve dans le même cas que vous. Il s'appelle Isaac Wolf, ce qui me dispense de vous donner les raisons de son départ. Il va à Paris, où il a de la famille... Il consentira certainement à ce que vous l'accompagniez. Mais il prend le train ce soir ; c'est bien tôt pour vous.

— Pourquoi ? Je ne quitterai jamais Berlin assez tôt. Il me faut peu de temps pour faire un paquet de mes petites affaires que j'ai laissées dans la chambre, là-haut.

— Avez-vous un peu d'argent, au moins ?

— Un peu.

— Je vous comprends... Je vais vous donner une lettre qui vous accrédiitera pour un millier de francs à Paris si vous la présentez au frère de mon pauvre mari, bijoutier dans le quartier des Écoles. Je vous donnerais bien de l'argent liquide, mais il est interdit d'en sortir d'Allemagne.

Benjamin remercia affectueusement M^{me} Stein et la pressa de venir les rejoindre à Paris, lorsqu'elle serait débarrassée de ses ennuis présents.

— Je ne peux pas, dit-elle, mon hôtel serait confisqué comme bien d'émigrés.

Au cours du dîner, Benjamin fut présenté à Isaac Wolf, petit Juif prodigieusement loquace, qui semblait ivre de joie à l'idée d'aller refaire fortune à Paris.

À 10 h. 7, comme le train s'ébranlait, ils jetaient par la portière les rubans jaunes qu'ils avaient dû porter jusqu'au dernier instant de leur séjour à Berlin... à la grande indignation d'un nazi qui se trouvait dans leur compartiment et qui, heureusement, ne pensa pas à tirer la sonnette d'alarme.

Sans quoi, la police de la gare les aurait assurément fait voyager dans une autre direction.

CHAPITRE X

COMMENT BENJAMIN LÉVY, APRÈS UNE CONVERSATION INSTRUCTIVE SUR LE CHEMIN DE FER, ARRIVA A PARIS

Sans se soucier des regards furieux que lui lançait le voyageur nazi installé dans leur compartiment, et qui ne se consolait pas de ne point entendre le yiddish, Isaac Wolf dit à Benjamin Lévy, avec un air de béatitude supérieure.

— Cette fois, Benjamin, tu vas vers la véritable terre promise à ceux de notre race.

Benjamin et Isaac déjà se tutoyaient car Benjamin avait trouvé dans son pedigree un grand nombre de Wolf ; et dans le sien, Isaac comptait un nombre égal de Lévy. Ils étaient donc cousins à la mode de Jérimadeth.

— Tu as déjà été à Paris, Isaac ? Demanda Benjamin.

— J'y vais pour la première fois, avoua Isaac. Mais j'ai lu beaucoup de choses et j'ai reçu beaucoup de renseignements par lettres de la famille que demain je te ferai connaître.

— Il n'y a pas d'Arabes ni d'Anglais à Paris ? demanda naïvement Benjamin.

— Heu ! il peut s'en trouver quelques-uns.

— Ni de Russes ni de Polonais, ni d'Allemands ?

— Ce ne sont pas eux qui, officiellement du moins, font la loi en France.

— A Paris on ne se nourrit pas exclusivement de saucissons, ni de fricassées de pieuvres ?

— Ah ! Mais non ! Les Wolf de Paris, chez qui je te conduis, et qui habitent la rue des Rosiers, l'une des rues les plus distinguées de la ville, achètent leur viande dans une boucherie Kashér, où les animaux sont abattus suivant le rite hébraïque. Et les carpes à la juive qu'on sert à leur table sont pêchées dans le bassin du Luxembourg, appartenant aux sages vieillards qui assurent la prospérité de notre peuple.

— Les Juifs ne sont pas persécutés en France, comme ils le sont parmi les peuples de l'ouest ?

— Au contraire, ils représentent en France les aristocraties de toutes les élites : l'élite littéraire, l'élite artistique, l'élite scientifique que méconnaissent ridiculement les Allemands. Car enfin, les nazis ont proscrit la musique de Mendelssohn ; mais ils continuent à utiliser la T. S. F. et ils seraient bien fâchés s'ils devaient se priver de cette invention. Or, la T. S. F.

est l'effet des ondes hertziennes, dont le Juif Hertz fut l'inventeur. Les Allemands sont donc des ingrats.

Benjamin était ravi d'avoir comme compagnon de voyage un cousin aussi érudit. Isaac poursuivit :

— Et l'élite politique ? Voici ce que m'a écrit mon cousin Jacob Wolf, de Paris : « Tu peux aller, depuis le règne de notre Blum, dans n'importe quel ministère de Paris, demander M. Rosenthal, l'huissier, te demandera : « Lequel, Monsieur ? » Car la tribu des Rosenthal a peuplé les bureaux ministériels qui gouvernent la France et restent là pendant que les ministres passent.

A ce moment, le voyageur nazi qui se trouvait dans le compartiment et qu'agaçait fort l'évocation de ces noms à consonance hébraïque, annonça aux deux cousins à la mode de Palestine qu'il allait les balancer par la fenêtre s'ils continuaient à l'empêcher de dormir par leurs bavardages.

Sur quoi Isaac lui répondit tranquillement en langue allemande :

— Il y a des juges à Berlin.

Ce qui a peut-être cessé d'être vrai depuis que l'aphorisme a vieilli... Ce qui eut cependant pour heureux effet de plonger le raciste dans un sommeil dignement simulé.

— Mais alors, continua Isaac qui voulait graduer ses effets, la noblesse de France, la noblesse de race qui s'exprime en titres et en morgue supérieure... Tu comprends ce que je veux dire ?

— Non, répondit sincèrement Benjamin.

— Ce qu'ils appellent les « Lords » en Angleterre et les « Von » en Allemagne... As-tu jamais entendu parler à Berlin d'un « Von » qui soit un Juif ?

— Non...

— En effet, si, par erreur, il s'était glissé un Juif parmi les « Von » d'Allemagne, et on prétend que nous nous glissons partout, on lui aurait fait subir le même traitement que celui dont se plaint si amèrement ton ami Mohamed ; tous les nobles de France, qui étaient jadis si fiers de descendre des Croisés, peuvent se targuer d'une origine beaucoup plus haute et plus ancienne. Ils descendent du Mont Sinaï.

Benjamin, légèrement effaré, écoutait cette manifestation raciale avec la physionomie que peut prendre un Parisien lorsqu'il écoute une histoire marseillaise.

Mais Isaac prit à cœur de montrer à son cousin qu'il n'exagérait rien.

— Nous avons d'abord en France les grands aristocrates juifs qui, d'eux-mêmes, se sont faits comtes ou barons... Je suis étonné en vérité de trouver peu de marquis dans notre armorial... du moins dans la véritable noblesse israélite, car il y en a une fausse qui est faite des débris de la vieille noblesse française.

— Je ne comprends pas, fit Benjamin.

— Tous les ci-devant de France sont Hébreux 50 %, au minimum. Prenez n'importe quel nom aristocratique et reluisant : le duc de Fauchigny Saintonge, le comte de Clermont-Poissy, le comte de Larue-Michel ; tous prestigieux racés, pleins aux as et insolents comme au temps où leur aïeul vidait le vase de nuit de Louis XIV... Le grand-père de chacun de ces messieurs a épousé une demoiselle Bloch richement dotée ; leur père était donc déjà Juif 50 % quand il a épousé les millions d'une demoiselle Cahen. Chacun d'eux Juif 35 %

a épousé ou épousera une demoiselle Dreyfus, dont le papa a eu du moins le mérite de s'enrichir lui-même. Par conséquent, calculons un peu le pourcentage du sang juif que représenteront les enfants de ces sujets d'élite.

— En fait du 150 % israélite ! S'écria Benjamin avec enthousiasme.

— Non, c'est trop, mais il y a tout de même très peu de sang aryen dans les rejetons de ces très vieilles familles. Et nous n'avons pas lieu d'être fiers de ces acquisitions trop coûteuses. Mais à côté de ça, nous avons en France la noblesse juive qui s'est faite elle-même et dont les noms évoquent loyalement nos douze tribus : le comte Schwob d'Anvers, le comte Cahen d'Héricourt, le baron Isaac de l'Échelle-Jacob, le comte de Reinach, le comte Moïse de Camondo, le comte de Monaco-Günzburg, et enfin la race illustre et bénie entre toutes ; les barons Midas de Grünschild, qui, partis de Francfort, surent conquérir le monde.

Benjamin, en entendant ce nom vénéré et presque divin, posa sa main sur sa poitrine en s'inclinant très bas ; ce qui équivalait au signe de croix en usage chez les chrétiens.

Le nazi qui lui faisait face réprima à ce nom de Grünschild une violente envie d'évoquer une fois de plus la race porcine...

Mais le compartiment maintenant était rempli d'Israélites montés dans le train à un arrêt précédent, ou venus de nulle part par le couloir... Ils buvaient les paroles d'Isaac Wolf avec une ardeur qui témoignait de leur foi et de leur espérance, car tous se dirigeaient vers Paris.

— Il n'y a pas d'antisémites en France ? Demanda Benjamin.

— Il y a par-ci par-là un Durand envieux ou un Dupont furieux de ce que les Grünschild ne viennent pas partager ses millions avec lui... Mais la rancune des Dupont et des Durand s'évapore en histoires juives, faites pour démontrer que les Israélites tiennent à l'argent autant que les Normands et les Auvergnats et savent en gagner avec beaucoup plus d'adresse encore... Le Français moyen a pour le grand Juif une admiration profonde. La preuve en est qu'il donne le nom de « macchabées » à tous les héros qui sont entrés dans la glorieuse immortalité.

Une rumeur flatteuse s'éleva. Le nazi, en murmurant que ce compartiment était une infection, se leva pour gagner le couloir et ne manqua pas de descendre à la première station.

Benjamin posa une question imprudente.

— Je suppose que tous les Israélites en France se soutiennent entre eux et s'aiment fraternellement.

— Pour se soutenir, ils se soutiennent contre les Goyms... mais entre eux il s'élève parfois quelque petit dissentiment comme on en trouve un exemple illustre aux temps les plus glorieux de notre histoire biblique. Vous n'avez pas oublié que Moïse monta sur le Mont Sinaï pour chercher la loi du Seigneur ?...

— Aucun de nous n'a oublié.

— Pendant que Moïse était là-haut, les Hébreux, suivant une mode antique qui veut que chaque peuple crée ses dieux suivant son goût, créèrent un divin Veau d'Or très précieux et tout-puissant, un dieu d'une valeur intrinsèque considérable, et qui, en cas de crise budgétaire, pouvait être pour le peuple élu une ressource de réalisation immédiate ; alors que les autres dieux, dans les grandes crises nationales, se révèlent inutiles parce qu'ils sont sourds et impuissants... Cependant Moïse, à la descente, se mit dans une grande fureur et

détruisit le Veau d'Or.

Personne, parmi les auditeurs, n'osa donner son avis sincère sur le geste de Moïse.

— Or, poursuivit Isaac, le Veau d'Or a pris sa revanche à Paris, à la suite d'une affaire qui ne se déroula pas dans le même ordre que celle du Mont Sinaï, mais dont l'action est singulièrement symétrique... Les barons Midas de Grünschild avaient créé un Veau d'Or dont ils étaient eux-mêmes l'incarnation aux yeux des peuples innombrables et prosternés, lorsque le nouveau prophète d'Israël monta sur un nouveau Mont Sinaï, d'où il se croyait en posture de dicter la loi.

— Comment s'appelait ce nouveau prophète ?

— Il s'appelait Léon Blum. Entre Moïse et Léon Blum, il y avait eu un prophète intermédiaire et de pure race, qui s'appelait Karl Marx... Or, du haut du mont de la Loi, Léon Blum maudit le Veau d'Or et jeta l'anathème sur les Riches et sur la Richesse.

— Que dirent alors les Grünschild ?

— Rien du tout. Ils ne disent jamais rien. Mais le Prophète Léon Blum descendit du Mont de la Loi beaucoup plus vite qu'il n'y était monté.

— Ce qui semble prouver, conclut Benjamin, que le Très-Haut donne raison au Veau d'Or contre les Prophètes.

Un murmure de satisfaction accueillit cette conclusion. Ainsi, tous ceux qui se trouvaient dans ce compartiment pouvaient sans scrupules de conscience, se rendre en France pour y faire fortune.

— Quand je serai à Paris, dit Benjamin suivant l'élan de son cœur candide et généreux, j'irai voir les barons Midas de Grünschild pour leur révéler le sort de nos malheureux frères persécutés en Pologne et en Allemagne. Assurément, ils ne sont pas au courant. S'ils étaient au courant, les choses changeraient certes.

— Hum ! Fit Isaac qui ferma les yeux, pris d'une soudaine envie de dormir, et se tassa commodément dans le coin qu'il occupait.

Benjamin le réveilla d'un coup de coude discret, au moment où le train allait franchir la frontière.

— Cousin Isaac, dit-il d'une voix angoissée, j'ai laissé mon passeport à Berlin.... Ils me laisseront sortir, mais me laisseront-ils entrer ?

— As-tu le papier qui te signifie ton arrêté d'expulsion ?

— Bien entendu.

— C'est beaucoup plus utile qu'un passeport pour entrer en France. C'est mieux qu'un signalement. Il suffit d'avoir été expulsé de quelque part pour être accueilli par les Français avec enthousiasme.

— Même si on est expulsé d'Allemagne ?

— D'Allemagne, de Russie, de Pologne, d'Espagne, d'Italie, de Tchéco-Slovaquie, de n'importe où... même si on est expulsé pour d'autres crimes que celui d'être Juif... La France se plaint de n'être pas assez peuplée. Elle demande des expulsés, qui sont des citoyens tout faits, d'âge à manger la pleine ration et d'accroître les effectifs squelettiques des chômeurs...

En effet, à la frontière, Benjamin et Isaac furent fouillés, inspectés, sondés jusqu'aux semelles de leurs chaussures par les douaniers allemands, obsédés par l'idée qu'ils

emportaient quelque chose d'Allemagne.

Les douaniers français, sachant que le travail avait été fait très consciencieusement par leurs collègues du Reich, leur accordèrent un regard distrait.

Quant aux fonctionnaires chargés des passeports et qui se préoccupaient de la quantité plus que de la qualité des nouveaux venus, ils constatèrent avec une satisfaction manifeste que cet arrivage allait sensiblement améliorer les statistiques ravagées par la dépopulation.

CHAPITRE XI

OU BENJAMIN LÉVY, POUR SON PLUS GRAND ÉTONNEMENT FAIT LA CONNAISSANCE DE M. FERDINAND CÉLINE ET DE M. LÉON DAVIDET

Benjamin Lévy, en considérant la petite pièce où il était installé chez les cousins de son cousin Isaac Wolf et qui évoquait l'image d'un débarras de bric-à-brac plutôt que d'une chambre bourgeoisement habitable, fit le bilan de ses premières impressions à Paris.

Le chauffeur qui les avait chargés à la gare de l'Est n'avait pas paru émerveillé le moins du monde lorsqu'Isaac avait dit à très haute voix : Rue des Rosiers. Mais Isaac avait expliqué à Benjamin que tous les chauffeurs des taxis parisiens sont d'anciens princes russes accoutumés au luxe le plus asiatique, disposés par conséquent à regarder avec indifférence des voyageurs qui se rendent vers la rue la plus aristocratique de Paris.

Isaac lui-même, qui venait pour la première fois à Paris et dont l'assurance magnifique ne compensait pas l'ignorance des réalités, n'avait pu cacher sa déception lorsqu'il s'était trouvé devant un mur lépreux, dans une rue sordide, alors qu'il s'attendait à la façade magnifique d'un palais.

Benjamin, avec indulgence, s'était contenté de remarquer que les roses sont rares dans la rue des Rosiers, et que, même en fermant les yeux, il est malaisé d'en évoquer le parfum par la seule force de l'imagination.

D'ailleurs, il était profondément ému en se voyant transporté par magie dans une rue d'un petit village de Palestine... Des petits Juifs aux cheveux crépus jouaient dans l'eau impure du ruisseau ; sur les trottoirs d'énormes matrones, mamelues et ventruës, discutaient en yiddish, pendant que leurs époux, à mi-voix, avec des allures de conspirateurs, inclinant leurs têtes rapprochées, échangeaient innocemment le détail de leurs affaires du jour.

Benjamin se rendit compte immédiatement qu'à Paris tous les Israélites n'étaient pas millionnaires, ducs ou barons. Mais jugeant des autres rues de la ville d'après cette rue des Rosiers, il en tira cette conclusion erronée que Paris était tout de même une colonie d'Israël.

Il en était là de ses réflexions lorsqu'Isaac entra dans la pièce.

— Tout est entendu avec le cousin et la cousine Abraham. dit-il... Ils te prennent en pension à 250 francs par semaine, jusqu'à ce que tu trouves un logement et une situation... Maintenant, viens dîner... Qu'est-ce que tu cherches ?

— Où pourrais-je me laver avant de descendre dîner ?

— Pourquoi faire ? Il n'y a pas de protocole chez le cousin Abraham comme chez le cousin Midas de Grünschild.

Les salles de bain et même les lavabos devaient être assez rares dans la rue des Rosiers, s'il fallait en juger par l'apparence des habitants...

La famille se mit à table. Par politesse, on demanda à Benjamin et à Isaac, qui en avaient beaucoup à raconter, des nouvelles de leurs voyages. Mais par une tradition qui est également chère aux Aryens et aux Juifs, on ne leur laissa pas le loisir de répondre aux questions qui leur étaient courtoisement posées. Tout de suite, on leur fournit d'abondants détails sur les infortunes de la famille Wolf.

Les impôts à Paris étaient écrasants. Le poisson et les légumes augmentaient de prix chaque jour dans la rue des Rosiers ; par compensation les affaires allaient de plus en plus mal... Le père Wolf était spécialisé dans le commerce des vieux habits et des vieux meubles... Or, personne ne voulait plus vendre ses vieux habits, car le prix des vêtements neufs était devenu prohibitif à tel point que le cousin Midas de Grünschild lui-même faisait retourner ses pardessus et reprendre ses caleçons de soie... Quant aux vieux meubles, il fallait que l'huissier vint pour les arracher des intérieurs bourgeois.

— Ah ! Que diriez-vous si vous viviez en Allemagne ! Ne put s'empêcher de dire Benjamin.

— C'est pire en Allemagne ? Demanda naïvement la maman Wolf qui pensait avoir dégusté en France jusqu'à la lie le calice des persécutions sociales.

Pour échapper à une conversation dont le prophète national Jérémie fournissait les éléments avec une abondance excessive, Isaac proposa à Benjamin de sortir en ville après dîner, afin de compléter une documentation qu'ils sentaient insuffisante.

Ils longèrent la rue de Rivoli et arrivèrent sur la place de la Bastille, où un café magnifiquement éclairé exerça sur eux beaucoup plus d'attraits que le génie perché sur sa colonne.

Ils osèrent y pénétrer... Personne ne fit attention à eux. Depuis le commencement de ses voyages, Benjamin avait pour la première fois l'impression d'être comme tout le monde.

Ils s'assirent, burent de la bière, et commencèrent à s'engourdir dans une atmosphère de fumée de tabac, de paresse et de béatitude.

Mais leur attention fut attirée par les discours d'un consommateur qui, à une table voisine, parlait à haute voix sur un ton d'autorité agressive, à la façon dont un prédicateur peut prêcher une croisade ou un pogrom.

— Les Juifs, ils sont nos maîtres ici, disait l'orateur, là-bas en Russie, en Angleterre, en Amérique, partout... Faites le clown, l'insurgé, l'intrépide, l'anti-bourgeois, l'enragé redresseur de torts, le Juif s'en fout !... Mais ne touchez pas à la question juive, ou bien il va vous en cuire... Le Juif est le roi de l'or, de la Banque et de la Justice... Par homme de paille ou carrément. Il possède tout... Presse, Théâtre... Radio... Chambre... Sénat... Police...

— Tu vois ! Dit Isaac à Benjamin non sans fierté.

Benjamin hocha la tête pour convenir que c'était flatteur.

L'orateur continua :

— Ils les connaissent, eux, dans les coins, les secrets de l'opinion publique, les youtres qui dirigent l'univers, ils ont toutes les ficelles en mains. Propagande, or, publicité, radio, presse, « petites enveloppes », cinéma. D'Hollywood la Juive à Moscou la Youtre même boutique, même téléphone, mêmes agences, mêmes youtres aux écoutes, à la caisse, aux affaires, et puis en bas, rampant au sol, la même masse plastique, imbécile, l'aryenne étendue de brutes bornées, crédules, divisées, devant, derrière, autour, partout... L'immensité des viandes saoules, la moquette universelle, râleuse et grouillante, pour pieds juifs.

Isaac et Benjamin échangèrent un regard inquiet. Le monsieur redisait la même chose sous une autre forme mais le mot « youtre » commençait à leur sembler légèrement péjoratif.

Le prédicateur répondait maintenant à une contradiction :

— Intelligents, quoi ? Ils sont racistes, ils ont tout l'or, ils ont saisi tous les leviers, ils se cramponnent à toutes les commandes. C'est ça leur intelligence. Il n'y a pas de quoi reluire ! Ils se filent admirablement le train, ils éliminent, dégoûtent, traquent tout ce qui peut rivaliser, leur porter le plus petit ombrage. C'est leur croisade contre nous, la croisade à mort. Tous les boulots intéressants, ils se les mettent en fouilles... accaparants, ils en expulsent sec ou à petit feu tout ce qui n'est pas proprement juif... enjuivé... pro-youpin... sodomisé de juif... Pour parler du maximum, si Bergson n'était pas coupé, si Proust n'était que Breton, si Freud n'avait pas la marque, on n'en parlerait pas beaucoup, ni des uns ni des autres... ça serait pas du tout de ces génies qui font lever le soleil...

— Dieu d'Abraham et de Jacob ! Murmura Benjamin qui avait envie de se cacher sous la table. L'autre, féroce, poursuivit :

— Sur la vénalité mesquine, absolue, du fond paysan français, les Juifs se régalent, exploitent, agiotent à ravir... Ils tombent au milieu de cette charognerie extravagante comme l'hyène sur la tripe avancée. Le pourri c'est leur fête, leur élément providentiel...

Ils n'avaient encore rien entendu. La conclusion du discours les remplit d'horreur :

— Figurez-vous que je connais le bon moyen pour apaiser, pour clarifier sans délai l'atmosphère internationale. Voici les termes de mon décret en trois simples petits articles :

1° Tous les Juifs sur ce territoire, dès la déclaration de guerre, de 17 à 60 ans, demis, quarts de Juifs, mâtinés, mariés à des Juives, seront affectés uniquement aux unités d'infanterie combattantes et de première ligne...

2° Aucune autre affectation ne pourra être donnée à un Juif, ni médecin, ni brancardier, ni scribe, ni aviateur, ni garde-mites, ni ordonnance, en vertu de ce principe que tout retraits même à vingt mètres de la ligne de feu devient pour le Juif un planque admirable, une occasion immédiate de faire agir ses relations, le premier pas vers les guitounes, la rue de Grenelle, les Loges et le courant d'air.

3° Toute infraction à ces articles sera punie de la peine de mort, sans discussion ni murmure.

Les blessés juifs ne seront jamais évacués de la zone des armées. Ils guériront dans la zone des armées. Ils crèveront, s'il le faut, dans la zone des armées. Ils féconderont la zone des armées. Il faut se méfier toujours des Juifs, même lorsqu'ils sont morts.

— J'aime mieux retourner tout de suite en Hitlérie, déclara Benjamin tout tremblant. En

Hitlérie, les Israélites ne sont pas acceptés comme combattants pendant la guerre, et c'est bien agréable quand on y réfléchit... Mais ici il est question de nous faire tous tuer pour une affaire qui ne nous regarde même pas.

— Je n'ai jamais entendu à Paris des histoires pareilles, répondit le cousin Isaac, sincèrement désolé... Nous sommes tombés un mauvais soir dans ce café.

Il appela le garçon qui les avait servis :

— Dites-moi, quel est ce Monsieur à côté ?

— Vous ne connaissez pas ? répondit le serveur avec une indignation méprisante. C'est Ferdinand Céline, le grand écrivain... Tout ce qu'il vient de dire, vous pouvez le trouver mot par mot dans son dernier livre : *Bagatelles pour un massacre*... Oh, là, là ! Qu'est-ce qu'il leur passe, aux youpins !

Et il s'éloigna en faisant claquer ses doigts en signe d'allégresse.

— Heureusement qu'ici nous n'avons pas de rubans jaunes à notre boutonnière ! fit Benjamin d'un ton rassurant.

Du regard il fit le tour de la salle, cherchant une physionomie sympathique. Il la trouva et fut ravi.

Seul à une table, où il engouffrait des pyramides de sandwiches que venaient d'arroser d'innombrables chopes de bière, un Israélite ventru, blême et gras, ne pouvait manquer d'impressionner l'ethnicien le moins averti, comme spécimen admirablement racé de la variété blême, grasse et ventrue de l'espèce sémitique. Le crâne était d'un galbe classique, l'écartement des oreilles régulier ; la courbe du nez ne pouvait être confondue avec la courbe bourbonienne ou la courbe aquiline et la lippe épaisse était de celles que les caricaturistes prêtent aux usuriers d'Israël... Quant au teint, il s'apparentait exactement à la couleur du ventre d'un poisson de fraîcheur contestable.

— Ah ! Monsieur, fit Benjamin lorsqu'un élan irraisonné l'eut porté vers ce frère de race, avez-vous entendu ces paroles cruelles contre les Juifs partout persécutés ?

Le consommateur se dressa à demi et, comme ses yeux lui sortaient de la tête, il avait l'apparence d'une énorme grenouille.

D'une voix étonnamment flûtée, mais néanmoins furieuse, il cria :

— Les Juifs ! C'est une race, une race !... Suivant ma coutume je veux employer le mot poli... J'y suis ! C'est une race excrémentielle... Sur les listes de souscriptions que j'organise avec mon ami Morbaque et où figurent tous les bons Français, avez-vous jamais vu une seule fois le nom d'un de ces étrons circoncis ?...

Benjamin, anéanti, revint vers son cousin qui voulut se renseigner sur la personne de cet étonnant antisémite.

— C'est M. Léon Daudet, répondit le garçon d'un ton respectueux.

CHAPITRE XII

COMMENT LE PÈRE WOLF INDIQUA A BENJAMIN ET A ISAAC LE MOYEN DE FAIRE RAPIDEMENT FORTUNE

Lorsque les deux jeunes gens revinrent rue des Rosiers, ils trouvèrent Abraham Wolf en train d'aligner des chiffres ; son épouse et ses enfants étaient couchés, et il faisait ses comptes de la journée.

Il se mit à rire lorsqu'Isaac lui conta ce qui leur était arrivé dans un café.

— C'est excellent pour nous, dit-il. L'antisémitisme verbal, sous la forme truculente que lui donne M. Ferdinand Céline, est aussi inoffensif que les histoires juives dont nous-mêmes nous nous amusons ; il donne une tournure comique à ce qui pourrait être une passion dangereuse... Je ne suis même pas certain que M. Daudet ne fasse pas exprès notre jeu, par une sorte de culte envers ses aïeux qui s'appelaient Davidet.

— Si j'avais su que ce gros homme d'aspect si vulgaire descendait du roi David, je n'aurais jamais osé lui parler, fit Benjamin.

— Maintenant, nous devons parler sérieusement. Je suppose que vous êtes venus à Paris pour faire fortune, comme tous ceux de notre peuple. Rien n'est plus facile...

Isaac et Benjamin échangèrent un coup d'œil, que surprit le père Wolf.

— Je sais ce que vous pensez, dit-il en souriant. Vous pensez : s'il trouve la chose si facile, pourquoi ne fait-il pas fortune lui-même !

Benjamin s'excusa.

— Vous nous avez dit, pendant le dîner, que les affaires étaient de plus en plus difficiles et qu'on a de plus en plus de mal à gagner sa vie.

— Il faut toujours dire ça quand on est dans les affaires. La vérité est que je gagne beaucoup d'argent...

Il surprit un nouveau coup d'œil et crut devoir rectifier une nouvelle interprétation.

— Non, je ne suis pas le Juif qui cache sa richesse sous des dehors misérables, et dont la paillasse grouillante de vermine est bourrée de billets de banque. Ce Juif est légendaire au point d'être mythique, il n'a jamais existé. Tous ceux des douze tribus travaillent et font travailler leur argent. L'avarice est une vertu de bourgeois français moyens... Mais nous

autres, nous sommes tous des spéculateurs, souvent aventuriers...

Il baissa la voix et jeta un coup d'œil furtif vers la chambre où reposait sa femme.

— Je suis joueur. La plupart des Israélites sont joueurs. Les habiles jouent avec un succès constant, sur les domaines de spéculation où les dons intellectuels de notre race leur assurent un précieux avantage : à la Bourse du Commerce comme à la Bourse des valeurs, ils font des fortunes parfois considérables. Mais sur le terrain où règne le hasard tout puissant, nous sommes entraînés par le goût du risque, plus puissant encore que l'appât du gain. Parmi les gros joueurs des cercles et des champs de courses, vous trouvez une proportion démesurée de Juifs.

Il soupira et conclut :

— Voilà pourquoi je n'ai pas fait fortune. La roulette, le baccara, le pari-mutuel et la loterie nationale se partagent mes dépouilles... A tel point que moi, prêteur sur gages, je suis parfois réduit à porter à la Caisse du Crédit Municipal quelque pièce essentielle de mon mobilier... N'imites pas mon exemple, jeunes gens, mais suivez plutôt mes conseils... Il faut commencer par le commencement. Je vous mènerai demain à l'école primaire de la fortune, où débutent tous ceux des nôtres qui viennent en France pour faire fortune, avant de passer par l'école secondaire du Carreau du Temple et par l'école normale supérieure de l'Hôtel des Ventes... Maintenant, allez-vous coucher. On se couche de bonne heure rue des Rosiers, où on ne voit jamais de rixes, d'attaques nocturnes, ni même d'ivrognes. Tel est le privilège d'extraterritorialité qui nous sépare de Paris pour nous rattacher à la Palestine...

« Il fait bon marché des Anglais et des Arabes », pensa Benjamin en se glissant dans ses draps... Mais on se fait toujours de drôles d'idées sur les pays tant qu'on n'y a pas été voir.

Il eut de singuliers rêves, au cours desquels il assista au mariage de Rebecca avec un baron de Grünschild qui était prince de Bourbon... et à la sodomisation de Ferdinand Céline par M. Davidet. Au réveil, il en rougit fort mais se rendit compte qu'il n'était pas responsable de ces évocations freudiennes, imposées par les discours que ces deux personnages avaient tenus la veille en sa présence.

— La voiture de ces Messieurs est avancée, dit Abraham Wolf, le lendemain matin, sur un ton de plaisanterie.

Ce n'était pas tout à fait une plaisanterie. Devant la maison qu'habitait la famille Wolf attendait une voiture dont les lignes d'une pureté classique ressortissaient à la carrosserie de la boîte à moules.

Sur chacune des faces de la boîte figurait une sorte d'affiche annonçant que le propriétaire de ce bric-à-brac automobile achetait aux plus hauts prix les mobiliers, vêtements et dentiers, même usagés. C'était dans ce carrosse qu'Abraham Wolf parcourait les rues de la ville, à la recherche des gens gênés dans leur trésorerie... Et Jéhovah qui sait le nombre des cheveux qui sont sur notre tête connaît seul le chiffre des gens qui sont gênés dans leur trésorerie à l'époque actuelle.

Le père Wolf s'installa au volant... En l'absence de mobilier Benjamin et Isaac se trouvèrent à l'aise à l'intérieur de la boîte.

Ils furent bientôt à la porte de Saint-Ouen. Il serait excessif de prétendre que Benjamin et Isaac furent émerveillés dès l'abord par l'aspect du Marché aux Puces.

Mais rien de plus émouvant que le geste avec lequel Abraham Wolf leur présenta cette sorte de Rétrospective.

Un geste comme celui que Napoléon put avoir en montrant à ses guerriers les riches plaines de la Lombardie, à celui que développa vingt fois le chef de l'État Français pour ramasser devant les chefs d'États en visite les splendeurs encore nouvelles d'une Exposition Universelle, à celui qu'eut certainement le Tentateur lorsque du haut de la montagne, il offrit au Messie tant de choses dont il n'avait pas le droit légal de disposer.

— Voyez et essayez de comprendre ! dit Abraham Wolf.

Isaac et Lévy, si peu habitués qu'ils fussent au matériel perfectionné de la civilisation, restaient confondus par l'inutilité puérile de cet étalage qui ressemblait à une mystification.

Ils ne voyaient là que d'absurdes débris.

Des serrures sans clefs, des clefs sans serrures ; des boutons de porte en faïence ; des bidets et des chapeaux hauts de forme qui n'avaient pas de fond ; des exemplaires de Bottin des départements en date de 1912 et à moitié rongés par les rats ; des pneus et des chaînes de bicyclette indignes d'une boîte à ordures ; des globes de verre dépoli par le temps et sur lesquels parfois on devinait d'attendrissantes fleurs d'oranger ; des rôtissoires mangées par la rouille et des broches qui depuis des siècles avaient oublié le goût de la volaille... Et quelle étonnante collection de clystères archaïques, depuis la seringue grand format du temps de Diafoirus, qui tenait trois litres et donnait une riche idée du postérieur de nos ancêtres quant à la capacité intérieure, jusqu'à l'appareil à lavement muni du tuyau et du remontoir qui fut longtemps le dernier mot du progrès moderne.

Il y avait aussi des lampes à huile qui se remontaient d'après le même procédé scientifique qu'on admirait dans les clystères du 'axe siècle, et des œuvres d'art vagabondes qui peut-être se révéleraient comme des chefs-d'œuvre lorsqu'elles seraient délivrées de la crasse et de la poussière qui les masquaient sur cette avenue de Saint-Ouen.

— Allez faire un tour à pied dans cette Exposition, dit Abraham Wolf aux jeunes gens. Je vous attends ici.

Il ajouta avec un sourire.

— Gardez chacun dix francs sur vous... Dix francs seulement. Confiez-moi le reste de votre argent.

— Il y a des voleurs à la Foire aux Puces ? demanda Benjamin.

— Non, il n'y a que des honnêtes Israélites qui débutent dans les affaires à Paris... Mais pour comprendre les affaires, il suffit que vous fassiez un petit tour avec dix francs seulement.

Benjamin et Isaac revinrent au bout de quelques minutes. Benjamin portait une trottinette d'enfant qui n'avait plus de roues, un forceps d'accoucheur et une Vénus de Milo en plâtre à qui manquaient non seulement les bras, mais aussi la tête. Isaac avait un moulin à café dépourvu de sa manivelle, un poinçon à perforer les tickets de métro et un paroissien romain qui possédait encore presque toutes ses pages.

— Ah ! Vous avez fait des acquisitions, constata le père Wolf... Il ne vous reste plus rien de l'argent que vous aviez sur vous... Et je vois que vous avez acheté des choses très utiles.

Les deux jeunes gens se regardaient, très consternés... Ils étaient incapables de dire pourquoi et comment ils s'étaient laissé coller ces choses absurdes en échange de leurs vingt francs.

— Excellente leçon ! fit Abraham en se frottant les mains... Voilà comment il faut faire...

Vous êtes pourtant de la même race que les vendeurs et vous n'avez eu aucune défense... Vendre n'importe quoi n'importe où et n'importe comment, voilà ce qui fait notre puissance, que nous vendions de vieux déchets, des beaux titres tout neufs, des tableaux, du boniment politique ou de la littérature.

Il montra un petit Hébreu misérable dont l'étalage se composait de quinze vieilles clefs rouillées.

— Avant la fin du jour il aura négocié ces clefs qui ne s'ajustent à rien... Considérez ce Goym fastueux qui a aujourd'hui une belle auto, une belle femme couverte de bijoux et de fourrures, et un magnifique hôtel particulier à Auteuil. Dans six mois il sera obligé de vendre son auto, dans deux ans les bijoux et les fourrures de sa femme, qu'il ne gardera pas non plus ; dans trois ans, gémissant sur l'injustice sociale, il se trouvera dans un asile de nuit avec un trousseau de clefs dans sa poche, et les clefs ne correspondront plus à rien, car son hôtel sera passé dans d'autres mains, peut-être dans les mains de ce famélique fils d'Israël que vous voyez là. Il commence par ces clefs, qui ne s'ajustent à rien pour l'instant, mais qui vont lui ouvrir les portes de la fortune... Dans un mois, il vendra des boîtes de sardines avec des sardines dedans... Et puis des peaux de lapins pour faire des fourrures. Et sa femme aura dans deux ans des fourrures qui ne seront pas faites avec des peaux de lapins. Et il roulera dans la belle auto... La parabole du Saint Homme Job est en vérité expliquée de la façon la plus immorale.

— C'est une histoire qui finit très bien, dit Benjamin, respectueux des Écritures concernant l'Ancien Testament.

— Pas du tout. Il est dit que le Saint Homme Job, ayant fait faillite de toutes les façons et perdu tout ce qu'il possédait, s'accroupit sur son tas de fumier et attendit que les choses s'arrangent. Alors Jéhovah lui rendit tout ce qu'il lui avait pris... Or Jéhovah aime au contraire à ce que ses hommes se débrouillent dans la mauvaise fortune, et bien que les représentants du peuple élu montrent toujours une résignation apparente, leur vertu consiste en ce qu'ils se donnent personnellement beaucoup de mal pour faire ou refaire fortune... Voici ce que fit en réalité le Saint Homme Job, qui n'avait plus que son tas de fumier comme richesse mais sut en tirer un parti merveilleux... Il planta sur le tas des pancartes portant ce qu'on appelle maintenant des slogans de publicité : Les engrais de la maison Job sont les meilleurs engrais... Employez le fumier Job et vos moissons vous donneront 100 contre un... Ne fumier que le Job !... Son tas de fumier s'enleva comme des petits pains azymes ; bientôt il se trouva le derrière par terre, son support ayant fondu ; mais il était riche à nouveau... Imiter, mes enfants, l'exemple que vous donne, à 40 siècles de distance, le Saint Homme Job et l'Hébreu aux quinze clefs rouillées... Et remontez dans la voiture ; nous allons maintenant voir les marchands du Temple, qui «occupent une échelle supérieure dans notre hiérarchie.

Comme Abraham avait pour principe de ne pas dépenser d'essence inutilement, il s'arrêta à plusieurs reprises sur le trajet, devant des immeubles dont l'adresse était consignée sur un petit calepin qu'il tirait à chaque instant de sa poche. De telle sorte qu'en arrivant au carreau du Temple, Benjamin et Isaac étaient tassés parmi les pièces de mobilier de tout âge, depuis l'époque mérovingienne jusqu'au style Albert Lebrun. Mais par compensation, ils étaient installés sur des couches de tapis formant, malgré l'usure, un support assez moelleux.

Par malice, le père Wolf, connu dans le milieu où il les introduisait, les laissa descendre

seuls parmi les fripiers astucieux qui exercent au Temple leur active philanthropie.

Ils pensèrent être instantanément dévêtus par ces arbitres des élégances qui ne les trouvaient pas mis à leur gré, et prétendaient, pour presque rien, pour rien, pour le plaisir, les habiller de la façon la plus somptueuse.

Il y avait surtout un grand faiseur, merveilleusement agile malgré sa corpulence, qui exécutait autour de Benjamin une sorte de danse obsédante et rituelle, avec la double intention d'hypnotiser le client et d'empêcher les concurrents de s'approcher de lui.

Il disposait d'un costume de golf, construit pour un personnage ayant trois fois la corpulence de Benjamin, mais qui permettait assurément à celui-ci d'obtenir les succès les plus éclatants dans les milieux les plus distingués.

Quant à Isaac, il se débattait aux mains d'un chausseur sachant chausser et il avait bien du mal à se débattre ; car il se tenait en équilibre sur un seul pied, pendant que le négociant essayait de lui fourrer l'autre pied dans une botte pour la chasse aux marais. La botte était heureusement trop petite ; mais celle qui lui était appareillée était beaucoup trop grande ; ce qui faisait compensation, s'il fallait en croire le vendeur.

Benjamin, qui avait prié plusieurs fois les marchands de les laisser tranquilles et dont la prière n'avait pas eu le moindre effet parce qu'elle était formulée en langue française, eut soudain l'idée de dire la même chose en yiddish.

Aussitôt ils se trouvèrent miraculeusement dégagés.

— Il fallait le dire, mes amis, au lieu de nous faire perdre notre temps, ce qui n'est pas honnête... A ce moment Abraham Wolf survint.

— Vous ne perdez pas votre temps. Nous allons faire des affaires. Mes jeunes cousins voudraient bien changer ces affreux chapeaux verts qu'ils ont sur la tête et qui sont un peu trop à la mode d'Hitlérie.

En un instant, une pyramide de coiffures de tout style, depuis la casquette jusqu'au haut-de-forme, s'amoncela devant les clients. Ils se décidèrent pour deux feutres gris qui devaient leur permettre d'aller partout sans se faire remarquer.

— En échange, dit Abraham au vendeur, vous prendrez les chapeaux verts qui sont presque à l'état de neuf ; et nous vous donnerons comme soule un lot d'antiquités et curiosités, d'un prix inestimable, que ces jeunes voyageurs ont rapporté d'Orient.

Il s'agissait bien entendu des horreurs qu'ils avaient eues pour vingt francs à la foire aux puces. Malheureusement, quand il présenta le forceps comme un instrument de torture jadis utilisé en Chine par le bourreau de l'empereur, l'un des assistants s'écria :

— Ah ! je le reconnais... Le médecin l'avait oublié chez moi lorsqu'il est venu accoucher ma femme. Il m'avait fait payer si cher ses visites que je n'ai eu aucun scrupule à garder l'ustensile, que j'ai été vendre à la Porte de Saint-Ouen.

Cet incident mit une atmosphère de bonne humeur dans les marchandages qui suivirent et se terminèrent à la satisfaction générale.

— Ce sont des gens qui ont beaucoup de mérite à gagner leur vie ; ils se donnent presque autant de mal que les débutants de la foire aux puces, fit remarquer Abraham pendant qu'ils regagnaient la boîte à moules... D'ailleurs, chez nous comme chez les Goymys, la somme d'argent gagnée dans un même temps et dans une profession déterminée est inversement proportionnelle à la somme de travail fournie... Nous allons maintenant au Temple de l'Hôtel des Ventes où évolue l'Aristocratie de la Brocante. Vous y verrez ceux

qui se sont élevés, par eux-mêmes ou par l'ascendance dans le sens généalogique (car les familles comme les individus procèdent par étapes) jusqu'aux sommets de l'art dans ses rapports avec les meubles, les tableaux et la bijouterie.

Chose curieuse, la stratégie des conquérants de l'Hôtel des Ventes n'inspira à Benjamin aucune admiration, malgré les profits énormes qui étaient l'enjeu de parties gagnées par avance.

Il n'avait eu aucune émotion en voyant aux Puces les débris pitoyables d'humbles mobiliers, ou sur le Carreau du Temple les misérables défroques des vaincus.

Mais en assistant à l'Hôtel des Ventes, au déballage des belles choses, à la vente à l'encan de meubles encore vivants, chauds d'une intimité récente, en pensant que tout était apporté là par la ruine ou par la mort, il se sentait plein d'horreur pour des êtres qui lui faisaient l'impression de requins après un naufrage, de corbeaux sur un champ de bataille.

De temps en temps, un timide bonhomme, une femme en noir essayaient de retirer du désastre une épave envisagée comme un souvenir. Aussitôt un coup d'œil était échangé entre ceux à qui rien ne doit échapper, et le prix de l'objet montait à un prix inaccessible.

— Je ne m'enrichirai pas à l'Hôtel des Ventes, dit Benjamin avec fermeté ; ni même dans les autres affaires.

— Tu es trop sentimental, mon garçon, dit Abraham. Mais alors, qu'est-ce que tu veux faire dans la vie ?

Benjamin n'hésita pas.

— Il faut d'abord que je parle au baron de Grünschild.

Les yeux d'Abraham s'arrondirent, et il y passa comme une lueur d'admiration.

— Oh ! Tu es plus ambitieux que je ne croyais. Mais Abraham n'avait pas compris.

CHAPITRE XIII

OU BENJAMIN LÉVY ENTRE EN RELATIONS AVEC LES SEIGNEURS MIDAS DE GRUNSCHILD

Avec la candeur d'un jeune homme qui débarque de Moscou, et de Berlin à Paris, Benjamin se présenta le lendemain matin aux bureaux de la banque Grünschild, auprès de laquelle la pauvre Banque de France peut sembler une parente pauvre et dans un état chronique de gêne humiliante.

— Je voudrais voir le baron Sigismond de Grünschild, demanda Benjamin Lévy avec la même désinvolture affectée que montrerait le délégué des camarades plombiers-zingueurs se présentant chez le président du Conseil des ministres.

Il faut rendre cette justice à l'huissier qui l'accueillit; pas un instant il ne pensa que Benjamin venait pour faire estampiller des titres ou toucher des coupons. Ce fonctionnaire en avait tant vu qui, conduits par l'Étoile, venaient de toutes les parties du monde pour prononcer la formule magique de la Jungle : « Grünschild, nous sommes de même sang, toi et moi. »

— Quel est le motif de votre visite ? demanda-t-il cependant.

— Question personnelle, répondit Benjamin.

— Bien ! Inscrivez ici votre nom et votre adresse ; nous prendrons des renseignements et...

— Et pourrai-je espérer une prompte réponse ?

— La moyenne de secours est de 100 francs... Mais ça pourra aller chercher un billet de 500 si les renseignements sont bons et si votre cas semble intéressant.

— Alors, vous me prenez pour un mendiant ! cria Benjamin avec une violence qui n'était pas dans sa nature.

Mais soudain, comprenant que cet homme devait se méprendre à la façon dont il s'était présenté, il s'excusa :

— J'ai eu tort... Je n'aurais pas dû parler de question personnelle. C'est une question qui intéresse l'honneur de M. le baron... Je m'arrangerai pour le rencontrer.

L'huissier se demandait s'il ne devait pas alerter Police-Secours. Parmi les visiteurs qui

venaient demander le baron Sigismond de Grünschild, il y avait bien 75 % de tapeurs ; mais il y avait 25 % de fous.

Et le fonctionnaire qui veillait à l'entrée de la Banque Grünschild fournissait autant de clients à l'Infirmerie Spéciale du Dépôt que celui qui recevait les visiteurs à l'entrée du Palais de l'Élysée. Benjamin Lévy ne se rendit jamais compte de la chance qu'il avait eue du fait qu'il n'avait point exposé à cet intermédiaire l'objet de sa visite. Sa démence eût semblé indiscutable aux yeux de n'importe quel psychiatre.

Il rentra rue des Rosiers et, guidé par un flair instinctif, conta l'échec de sa démarche au cousin Abraham Wolf, sans lui exposer les raisons qui l'avaient déterminée.

Abraham avait, lui, le sentiment de quelque chose d'énorme dans le sens de l'audace... Peut-être ce jeune Benjamin avait-il eu l'extravagant toupet d'aller proposer au baron de Grünschild une association dans une affaire repérée en Hitlérie, en Pologne ou au pays des Soviets... Abraham, beau joueur, appréciait le culot et se disait que Benjamin n'avait rien à perdre et tout à gagner en visant tout de suite le gros lot.

— Tu t'y es mal pris, dit-il. Il y a un endroit où le baron Sigismond est aisément accessible au premier venu et, soit dit sans reproche, Benjamin, tu es le premier venu... Pour 60 francs il faut tenter ta chance.

— Je ne comprends pas.

— L'entrée du pesage de Longchamp coûte 60 francs. Nous irons demain dimanche à Longchamp...

Ils n'y allèrent pas dans la boîte à moules d'Abraham Wolf, qui eût fait scandale parmi les voitures élégantes des fervents du sport hippique... Cependant, Abraham confia à Benjamin qu'un établissement ambulante de prêts sur gages, prêtant seulement à rire au début d'une réunion de courses, pouvait avoir un gros succès à la fin de la journée, lorsque les Parisiens décavés sont prêts à engager leur montre, le manteau de fourrures de la dame qui les accompagne et même leurs précieuses lorgnettes de précision, pour trouver des nouvelles ressources plus liquides.

Ils montèrent donc dans un car spécial, où ils entendirent des conversations sans intérêt, et qui les déposa à la porte du pesage de Longchamp.

Lorsqu'ils y furent entrés, le père Abraham Wolf fit à Benjamin les honneurs de son domaine.

— Tu as entendu parler de l'ancienne chevalerie qui a donné naissance à l'ancienne aristocratie... Les chevaliers, comme leur nom l'indique, étaient les hommes de cheval d'une époque héroïque ; ils se mesuraient entre eux, dans des tournois, devant une assistance de belles dames et demoiselles qui lançaient les nouvelles modes pour la saison prochaine... C'est sur cette piste que vont se mesurer entre eux, devant une assistance de belles dames et demoiselles venues pour lancer les nouvelles modes, les chevaliers d'aujourd'hui ; ils ne montent pas eux-mêmes leurs chevaux comme jadis, ce qui leur évite l'humiliation d'être ridiculement désarçonnés, mais lorsque leurs destriers ont remporté la victoire, ils reçoivent les félicitations comme s'ils avaient eux-mêmes accompli des actions d'éclat... Et ce sont presque tous des fils d'Israël, qui témoignent aussi sur ce terrain de leur supériorité.

— Vous voulez dire que tous les chevaux de courses appartiennent à des Israélites ?

— Les meilleurs, les plus coûteux, appartiennent à des Juifs pur-sang ou à des Juifs demi-sang. Mais tous doivent s'incliner devant le baron Sigismond de Grünschild, que le

peuple innombrable des parieurs acclame avec enthousiasme.

Un quart d'heure plus tard, Isaac put constater que le cousin Abraham n'avait rien exagéré.

Un peloton multicolore fonçait vers le poteau d'arrivée et une clameur immense montait vers le ciel.

— Grünschild ! Grünschild ! Grünschild tout seul

— Le cheval s'appelle aussi Grünschild ? demanda Benjamin.

— Les chevaux du baron ont des noms individuels, mais on ne s'en sert jamais... Avant la course, les joueurs disent : « J'ai joué le Grünschild ! Il n'y a rien à faire contre lui. » A l'arrivée ils crient « Grünschild ! » Et après la course ils disent avec dévotion : « J'ai joué le Grünschild » ou avec contrition : « Je suis un idiot... J'ai joué contre le Grünschild... » Viens avec moi au paddock... Je vais te le montrer, Lui !

Benjamin, lorsqu'il vit le Baron entouré à distance d'une cour respectueuse, qui pensait sans doute s'enrichir par voie de contemplation, éprouva une certaine surprise.

Il y a, sous le rapport de la carrosserie, deux modèles de Juifs comme il y a deux modèles de curés : le Juif ou le curé décharné, ascétique, à profil de rapace ; le Juif ou le curé gras, bouffi, papelard.

Le baron ne ressortissait ni à l'une ni à l'autre sorte. Il était racé plutôt comme un spécimen de l'autre aristocratie française, et représentait assez bien un colonel de cavalerie en retraite ; exactement ce qu'il faut pour inspirer confiance dans un conseil d'administration où on se méfie des hommes d'affaires trop professionnels, ou encore à une table de bridge ou de baccara, où un véritable homme du monde inspire confiance... Avec sa silhouette élancée, sa petite moustache blanche et son regard distant sans brutalité, le baron Sigismond de Grünschild faisait véritablement homme du monde.

Il ne serait venu à l'idée de personne de l'aborder en lui demandant de ses nouvelles ou de celle de ses chevaux. Au pesage il était puissant et solitaire, escorté seulement de son entraîneur et de ses jockeys également silencieux.

A l'ahurissement du cousin Isaac Wolf, le timide, le modeste Benjamin s'avança vers le Baron comme vers une personne naturelle et lui dit tranquillement.

— Je m'appelle Lévy.

Le baron hocha la tête comme pour dire : J'ai déjà entendu ce nom-là quelque part ?...

— Je viens de Palestine, continua Benjamin.

Bien que la physionomie du baron, admirablement disciplinée, fût assez peu expressive, elle exprima que l'évocation de ce pays éveillait en lui des réminiscences lointaines. Et ensuite elle signifia exactement ce que le baron voulait signifier. « Au fait, qu'est-ce que vous voulez, jeune homme ? Les Lévy représentent une vieille famille bien honorable, mais ils sont innombrables comme les grains de sable sur les rivages de la mer et j'ai peu de temps à perdre. »

Benjamin entra dans le vif du sujet.

— J'arrive de Jérimadeth en passant par la Mer Noire, la Russie, la Pologne, et l'Allemagne. Savez-vous, monsieur le baron, que presque partout dans l'Est de l'Europe, nos frères, les Israélites, sont persécutés de la façon la plus inhumaine comme ils ne le furent jamais même aux pires époques bibliques... Il leur est interdit, partout, non seulement de vivre,

mais de gagner de l'argent.

L'œil du baron, par le fait qu'il n'exprimait aucune surprise, indiqua qu'il n'ignorait aucunement ce que Benjamin Lévy venait lui annoncer. Mais son sourcil, en se soulevant légèrement, indiqua : « Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ? »

Benjamin était naïf, mais il n'était pas stupide. Il comprit et répondit.

— Ce que vous pourriez y faire, monsieur le baron ? Tout ! On peut tout avec de l'argent. Ayant l'argent du monde entier vous êtes tout puissant... Vous dominez la finance, l'industrie, la guerre. Vous pouvez affamer et ruiner l'Allemagne, où nos frères servent d'otages. Il vous est facile de vous entendre avec les grands Juifs des deux mondes pour couper tous les crédits aux peuples antisémites ; vous pouvez financer les pays qui leur font concurrence ... Allons, vous savez bien qu'une guerre n'a lieu n'importe où sur la terre que si elle vous est utile ou agréable... Envoyez un ultimatum à l'Allemagne, pour le droit et la liberté de notre peuple toujours martyr !

Le baron parut un instant ennuyé. Il avait pensé d'abord que Benjamin allait tirer de sa poche une liste de souscription en faveur des malheureux Israélites d'Allemagne... Mais ce n'était pas à un teneur qu'il avait à faire ; c'était à un apôtre. On peut se défaire aisément d'un teneur en lui donnant le quart de ce qu'il demande ; les apôtres sont tenaces et ont des exigences d'autant plus absurdes qu'elles sont plus désintéressées.

Mais soudain un imperceptible sourire illumina sa physionomie si distinguée. Il lui venait une idée plaisante.

— Mon ami, dit-il, je suis accablé de travaux et de soucis ; du matin au soir, je fais des chiffres et ce sont mes affaires qui font vivre le monde. Ici, le dimanche, je m'occupe de l'amélioration de la race chevaline, et vous voyez ce peuple immense qui palpite d'émotion et d'espoir en invoquant mon nom. Car mes champions défendent l'argent du travailleur comme celui du capitaliste. Je vous demande de ne pas retarder plus longtemps le départ de la course qui va se courir, car mes jockeys attendent mes ordres quant à la tactique qui décidera du succès... Mais vous irez voir dès demain mon cousin Ladislas de Grünschild, qui est le philanthrope de la famille en même temps que le grand artiste de la tribu...

Je vais vous donner ma carte avec un mot d'introduction pour qu'il vous reçoive sans délai. Et le baron griffonna quelques signes sur une carte qu'il avait tirée de sa poche.

Il se disait avec une joie discrète :

— C'est une fameuse blague que je fais à mon cousin Ladislas. Comment se débarrassera-t-il de ce petit Juif qui vient lui demander de déclarer à l'Allemagne la guerre des millions ?

Ayant mis dans une poche intérieure la précieuse carte, Benjamin dut fendre une foule compacte de turfistes qui l'obsédèrent de questions ; ils voulaient savoir si le baron gagnerait la prochaine course et les suivantes. Benjamin répondit qu'il n'en savait rien et que M. de Grünschild ne lui avait aucunement parlé de ses chevaux. La plupart des assistants le louèrent de sa discrétion, mais un questionneur dépité dit tout haut que si le baron de Grünschild venait aux courses pour parler d'autre chose que de chevaux, il ferait mieux de rester chez lui.

D'ailleurs, tout le reste de l'après-midi, Benjamin fut suivi par un certain nombre de malins qui espéraient le voir se diriger vers les baraques du Mutuel pour mettre son argent dans les affaires du baron.

Ils furent déçus. Benjamin n'avait rien à faire au Mutuel. Il s'ennuya fort au cours de la

réunion. Mais il dut rester jusqu'à la fin parce que le cousin Abraham Wolf tenait à perdre son argent jusqu'à son dernier sou.

— Et toi, tu as réussi ? demanda poliment Abraham à Benjamin lorsqu'ils prirent le chemin du retour... J'ai vu que le baron Sigismond t'avait donné quelque chose.

— Seulement une carte d'introduction auprès de son cousin Ladislav.

Abraham Wolf s'inclina.

— Le baron Ladislav est un homme très puissant et très généreux, murmura-t-il.

Lorsque Benjamin, le lendemain, fut introduit auprès de ce seigneur, il se rendit compte de cette évidence qu'il était puissant dans le sens que les bonnes gens attachent à ce mot. Il était énorme. Il évoquait l'image d'un Falstaff débonnaire et entripaillé de la façon la plus majestueuse. Ce Ladislav de Grünschild était un ventru somptueusement doré.

Parmi les Français moyens qui, depuis cent cinquante ans, situent les Grünschild dans un Olympe inaccessible aux mortels, il avait une renommée relativement sympathique. Il dépensait en œuvres excellentes beaucoup de cet argent qui 'ne lui coûtait rien, et ne faisait plus grand chose pour accroître une fortune démesurée.

Mais il avait la faiblesse d'attacher son nom à ses œuvres. On pouvait lire, par exemple, sur les dispensaires des faubourgs : Œuvre de la Poule-au-Pot Dominicale. Fondation Ladislav de Grünschild.

Nous voulons parler seulement de ses œuvres de charité.

Pour ses œuvres dramatiques, car il était doué pour le théâtre (du moins en était-il persuadé) mieux encore que son cousin Sigismond pour la finance, il faisait preuve d'une excessive modestie.

Il signait ses pièces d'un pseudonyme : Jean Poquelin. C'était évidemment fausse modestie. Il pensait ainsi bénéficier d'une certaine notoriété attachée au patronyme d'un précédent Jean Poquelin qui signait ses pièces du pseudonyme « Molière ».

Le baron Ladislav, ayant pris le nom de Jean Poquelin dans le domaine public, l'avait mis sur une plaque municipale apposée au coin d'une rue privée qui menait à son château. Car il avait un château en ville.

C'est là que Benjamin le trouva. Le baron lut la carte.

— Mon cousin Sigismond vous recommande chaudement à moi... Lévy est le nom d'une vieille famille ; d'une vieille famille bretonne.

Il tenait le mot d'un vaudevilliste qu'il recevait parfois à sa table, et ne manquait jamais une occasion de le replacer afin de justifier son nom d'homme d'esprit.

Benjamin Lévy n'était pas Parisien depuis assez longtemps pour comprendre l'astuce. Il rit cependant parce qu'il voyait rire le baron.

— De quoi venez-vous me parler, reprit Ladislav d'un ton beaucoup plus sérieux... Si c'est de théâtre ou de philanthropie sociale, ce n'est pas la peine d'insister. car j'ai décidé de quitter la France.

— Je viens vous parler de choses qui se passent justement hors de France, répondit Benjamin.

Et il se mit à conter les atrocités de l'Allemagne antisémite qui, à l'heure actuelle, se prolongeaient en Autriche nazie, les camps de concentration, les stérilisations, les évictions des Juifs de toutes les professions considérées comme supérieures ou

simplement honorables, la fuite éperdue vers des lieux d'asile qui devenaient de plus en plus incertains.

Le baron Ladislas hochait de temps en temps la tête comme s'il sympathisait avec Benjamin, qui concevait les espoirs les plus réconfortants.

Mais à la fin du récit, à l'immense surprise du jeune homme, il déclara :

— Ce n'est rien du tout !

— Comment ?

— Et si je vous disais ce qu'ils me font à moi, dans cette France que j'ai comblée de mes bienfaits. Je vais vous révéler les raisons qui me contraignent à m'expatrier loin de ce peuple ingrat. Regardez d'abord ceci.

Benjamin Lévy ne sembla pas impressionné par le tas de papiers blancs, jaunes et verts que le baron Ladislas mit sous ses yeux... Il ne pouvait l'être, n'étant pas contribuable français et n'ayant jamais reçu de feuilles d'impôts.

— Les publicains français me réclament pour l'année écoulée 3.647.324 frs. 75... Ce chiffre ne vous semble-t-il pas effrayant ?

Benjamin murmura que de toute sa vie, il n'avait jamais vu autant d'argent ! Mais il ajouta :

— Je croyais qu'en France la loi était égale pour tous et que tout citoyen payait proportionnellement à ses ressources sa contribution aux dépenses de l'État.

— Proportionnellement ! s'écria le baron sur un ton de triomphe douloureux. Par conséquent plus un citoyen a de ressources; plus il est persécuté par un fisc avide... Et comme l'aristocratie israélite détient la plus grosse part des richesses privées, et comme elle ne jouit pas des privilèges dispensés à l'ancienne aristocratie de naissance, elle se trouve exactement dans la situation où l'avait mise l'avidité royale au Moyen Age : les Juifs sont encore des éponges qu'on laisse gonfler afin de les mieux pressurer.

A ce moment, Benjamin regardait innocemment le ventre imposant du baron sans penser à faire de la parabole une application personnelle. Mais craignant que son hôte supposât quelque ironie dans son regard. Il leva des yeux pleins d'une évidente compassion. Le baron lui en sut gré et poursuivit du ton le plus énergique.

— Mais je ne paierai pas. J'aime mieux m'en aller... Aussi bien ce n'est pas tout ; ce n'est pas le pire. Pour relever puissamment en France le niveau de l'art dramatique, j'ai fait construire à Paris un théâtre merveilleux, moderne, princier, où on a joué des pièces dont un tel public était indigne. Le théâtre m'a coûté des millions. Le public que j'accueillais gratuitement, à qui j'offrais même des rafraîchissements à l'entracte, n'est même pas venu.

— Quels sauvages ! s'écrièrent Benjamin dans un élan d'indignation qui n'était aucunement simulé.

De plus en plus ce confident improvisé plaisait au baron Ladislas.

— Vous êtes un garçon intelligent, fit-il. Je m'en vais très loin, vers les déserts d'Afrique, vers d'autres chameaux qui, du moins, ne mordent pas la main qui les nourrit.

Ce mot d'auteur ne porta pas sur Benjamin. Le baron ne lui en garda pas rancune.

— Au fait, pourquoi étiez-vous venu me voir ? demanda-t-il, ayant déjà oublié les Juifs de Pologne, d'Allemagne et d'Autriche. Pour me demander une situation ?... Quelles langues parlez-vous.

— Toutes sauf l'anglais, répondit Benjamin.

— J'ai besoin d'un secrétaire parlant toutes les langues pour s'occuper des questions matérielles dans les pays que je vais traverser. Pouvez-vous partir avec moi dans les huit jours ?

Benjamin accepta avec enthousiasme. Son désintéressement trouverait sa récompense. Il allait être le collaborateur du plus puissant baron du monde. Il s'excusa eu lui-même d'oublier provisoirement ses malheureux frères de l'Europe centrale, en se disant qu'il lui serait facile désormais de gagner la confiance du baron Ladislas pour orienter largement sa philanthropie vers ceux dont il était venu plaider la cause.

Lorsqu'il revint rue des Rosiers il fut d'abord accueilli avec enthousiasme.

— Puisque le baron Ladislas veut entreprendre un long voyage à travers le monde, dit le cousin Abraham, il va avoir besoin d'un équipement considérable casques coloniaux, tentes de campement, fusils à balles explosibles pour l'éléphant et le rhinocéros, sacs de couchage avec fourrures à l'intérieur au cas où vous passeriez par l'Arkansas ou la Terre de Feu ; plus, un assortiment de babioles et menues verroteries à distribuer comme cadeaux aux divers indigènes... Je puis, par mes relations, lui procurer tous ces articles à des conditions véritablement exceptionnelles, non seulement sans y gagner un sou, mais au risque d'en être de ma poche.

— Cousin Wolf, fit Benjamin, je serais véritablement désolé que vous perdiez de l'argent pour faire faire des économies au baron Ladislas de Grünschild qui est beaucoup plus riche que vous. Car il m'a confié qu'il doit au fisc trois millions sans compter les centaines dont j'ai oublié le chiffre.

Isaac prit alors la parole

— Étant secrétaire du baron Ladislas, tu vas avoir besoin toi-même d'un secrétaire. C'est une tradition parmi nos tribus que lorsqu'un Israélite pénètre quelque part, il laisse la porte entr'ouverte pour livrer passage à d'autres Israélites qui viennent d'ailleurs renforcer son pouvoir et consolider sa situation.

Benjamin répondit qu'il ne se conformerait pas à cette tradition ; car il ne voulait pas aggraver encore les charges écrasantes de ce malheureux baron, qui s'exilait pour échapper à la persécution des publicains de France...

Les adieux que Benjamin fit à ses cousins, rue des Rosiers, furent plutôt froids du côté des cousins.

Cependant, le jeune voyageur avait demandé à son nouveau patron une avance sur son premier mois pour reconnaître largement l'hospitalité de quelques jours qu'il avait reçue rue des Rosiers...

Après son départ, le vieil Abraham et le jeune Isaac se regardèrent en hochant la tête. Dans cette attitude il y avait un peu de déception, mais beaucoup d'admiration.

— J'ai toujours dit que c'était un malin ! murmura Abraham.

Abraham montrait par cette réflexion que s'il était un excellent homme d'affaires, il n'était pas un fameux psychologue.

CHAPITRE XIV

A L'OCCASION DE QUOI LE LECTEUR EST PRIÉ DE SE REPORTER A
UN CERTAIN CHAPITRE DE « L'OPTIMISME » PAR M. DE VOLTAIRE :
OU L'ON VOIT CANDIDE ET SON FIDÈLE SERVITEUR CACAMBO
A UNE TABLE D'HOTE OCCUPÉE PAR DES ROIS DÉPLACÉS

Le baron Ladislas de Grünschild et Benjamin étaient installés à une petite table dans la grande salle à manger d'un palace méditerranéen. Comme la Méditerranée, sur tout son pourtour, est bordée d'hôtels somptueux, et comme elle représente l'ourlet des trois parties du monde sur les cinq actuellement connues, il convient de préciser que le palace dont il est question est situé sur la Côte d'Azur, exactement à Cannes.

Le baron exposait à Benjamin ses projets, que le secrétaire se permit de trouver un peu imprécis.

— J'irai d'abord au delà de l'Égypte faire un pèlerinage en un lieu consacré à ma famille.

— En Palestine ? Demanda Benjamin un peu inquiet.

— Pas en Palestine, répondit nettement le baron. Si j'allais en Palestine, je serais assailli par plusieurs millions d'Israélites pour l'amélioration matérielle, agricole, financière et artistique de la Terre Promise. Ce serait bien pire qu'à Paris... Non, ce pèlerinage est au delà de l'Égypte, sur les confins de ce royaume où régnait, il n'y a pas très longtemps, un descendant de mon arrière-grand-oncle Salomon avec la collaboration de la reine de Saba... Une fois ce devoir rempli, j'irai peut-être faire une crise de misanthropie dans les déserts de Lybie, et y écrire une pièce destinée au plus grand retentissement... Qu'est-ce que vous pensez d'une pièce qui s'appellerait *Le Misanthrope* et où évoluerait une sorte de Moïse moderne, puissant et solitaire ?

Benjamin ignorant que le titre avait déjà été retenu par un précédent Poquelin, répondit qu'il trouvait ce projet admirable.

— A moins, continua le baron, que je ne revienne en Europe par Venise où j'ai à remplir un autre pieux devoir : m'incliner devant la demeure du grand Juif Shylock, martyrisé par les marchands de Venise et odieusement diffamé par les dramaturges d'Angleterre.

Cependant Benjamin, qui n'avait jamais encore mis les pieds dans un palace, observait avec curiosité ce qui se passait autour de lui.

Les maîtres d'hôtel et serveurs, obséquieux et souriants, se multipliaient autour de la table du baron Ladislas, dont le nom respectueusement chuchoté attirait sur celui qui le portait une attention presque indiscrete.

Par contre, le personnel traitait les convives qui occupaient les tables voisines avec un mépris assez insultant.

A l'une d'elles était assis un long personnage antique et desséché, portant une tête de mort sur un corps lugubre d'aspect. A une autre, un étrange spécimen de la race simiesque dont le prognatisme oubliait la caricature... A une troisième, un homme encore jeune mais dont les gros yeux bleus semblaient éteints ou du moins ternis par l'effet d'un éthylisme chronique ; une dame qui avait l'allure d'une institutrice pleine de sévérité affectueuse veillait sur lui avec sollicitude... A plusieurs reprises, Benjamin l'entendit dire d'une voix ferme, en langue anglaise mais avec un accent américain : « Non, Ned, ça suffit. Maintenant, si vous avez soif, vous boirez de l'eau minérale... »

Enfin un gros homme, qui avait l'allure d'un maquignon, mâchonnait un cigare avec des dents faites d'un métal précieux.

— Vous vous demandez qui sont ces gens-là ? fit le baron qui avait surpris la curiosité de Benjamin. Mais si je vous le disais vous ne voudriez pas me croire... Tenez ! nous allons demander au maître d'hôtel.

Il appela d'un signe imperceptible le maître d'hôtel qui se tenait aux aguets et l'interrogea du regard. Dans cette profession où la discrétion est la principale vertu, il faut savoir comprendre ce que désire le client sans qu'il doive user d'un langage articulé.

— Ce n'est rien du tout, dit le maître d'hôtel... C'est des rois sur le sable, des rois qui ont perdu leur place pour une raison ou pour une autre ... Vous voyez là l'ancien roi des Iles Britanniques qui a laissé son trône pour avoir la paix, et qui n'a même pas le droit de boire à sa soif, à cause de sa dame ; si tous les clients faisaient des mariages pareils, tous les palaces feraient bien vite faillite... A côté, c'est le roi de Scandinavie, dont les sujets sont bien heureux ; ils n'ont jamais vu leur souverain, qui a passé toute sa longue vie à échanger des petites balles blanches avec des jeunes femmes, pardessus un filet, et à se faire photographier par les journaux avec une raquette... Et puis le roi d'Ibérie, celui qui a tout du pithécanthrope ; celui-là a été un malin, parce qu'il est parti au bon moment de son pays, où tout flambe pour l'instant... Faites pas non plus attention au gros qui a des dents en or. C'est le roi des cochons de Cincinnati : il a marié sa fille à un marquis français et il a perdu tout le reste de son argent dans le krach de la Bourse de New-York.

— Vous êtes un homme indépendant, dit en souriant le baron Ladislas. Les couronnes ne semblent pas beaucoup vous impressionner.

— Je suis républicain et délégué du Syndicat des maîtres d'Hôtel de la Côte d'Azur.

Il oublia néanmoins sa dignité au point d'appeler « Sire » le baron Ladislas pour la plus grande confusion des têtes découronnées qui se trouvaient à proximité et jusqu'à dire : « Sa Majesté désire des liqueurs ? »

Mais il se montra assez déçu par le pourboire que le baron Grünschild laissa sur l'addition.

Ce client devait cependant être d'un assez bon rapport pour le maître d'hôtel. Car à peine s'était-il levé de table avec son secrétaire qu'une dame très élégante, fort maquillée et un peu trop blonde pour l'âge qu'elle devait avoir, s'approcha du délégué et lui demanda :

— C'est lui ?

— C'est lui !

— J'ai entendu dire qu'il quittait Cannes demain. Savez-vous où il va ?

Le maître d'hôtel risqua une spéculation après avoir évalué les bijoux de la dame.

— Il me semble lui avoir entendu dire qu'il s'embarquait pour l'Égypte...

— Merci.

La dame glissa un billet de 50 francs dans la main du délégué des Syndicats de la Côte d'Azur.

Ce n'était pas pour elle un mauvais placement.

CHAPITRE XV

OU L'ON CONSTATE QUE TOUS LES CHEMINS MÈNENT A ROME

Sur le pont du Ducissime, paquebot italien faisant le service d'Alexandrie à Venise, Benjamin songeait avec une mélancolique lassitude aux jours qu'il venait de passer en Égypte avec le baron Ladislas de Grünschild. Le tourisme de luxe dans un pays ensoleillé lui avait déplu autant que son misérable et dangereux vagabondage dans les brumes du Nord de l'Europe.

Il avait apprécié la suffisance et l'égoïsme du gros homme qu'il s'était donné pour maître et devant qui se courbaient très bas toutes les échines.

Alors que Benjamin, sur les bords du Nil, évoquait avec émotion la scène de l'enfant Moïse sauvé des eaux par une demoiselle Pharaon, le baron Ladislas prenait des poses avantageuses et regardait si on le regardait. Il murmurait pour attirer l'attention : « Quel décor ! On pourrait en faire quelque chose » De telle sorte que les touristes américains le prenaient pour un metteur en scène de cinéma ; l'un d'eux le prévint même charitablement que ça avait déjà été tourné par Ernest Lubitsch.

Il faut reconnaître que Mlle Valentine de Golaille montra un sens psychologique étonnant en même temps qu'une admirable adresse stratégique lorsqu'elle l'aborda.

Mlle Valentine de Golaille était cette blonde éclatante et un peu usagée qui, ayant repéré le baron dans un palace de la Côte d'Azur et ayant été renseignée sur ses projets, avait aussitôt retenu sa cabine sur le paquebot en partance pour l'Égypte.

Au Shepperds du Caire, Benjamin avait vu reparaître cette dame qu'il avait aperçue pendant le passage de la Méditerranée et, à un moment donné, le jeune homme avait pu croire que sa propre personne était l'objet d'une attention flatteuse.

Mais Mlle Valentine de Golaille exécutait des manœuvres d'approche dont le véritable objectif était plus important.

Elle aborda Benjamin sur la terrasse du Shepperds, au moment où, seul après un dîner somptueux, il considérait les étoiles en rêvant au ciel de Palestine.

— Quelle belle soirée ! Dit-elle d'une voix de théâtre.

Cette remarque n'avait rien de particulièrement originale, mais d'un tel ton et avec un tel regard qu'elle semblait le prélude d'une de ces scènes d'amour qui, à l'écran, commencent toujours par la réplique « Quelle belle soirée ! » sur une terrasse baignée de lune, avec

accompagnement d'un orchestre lointain.

Benjamin eut le pressentiment trompeur qu'il allait être forcé de jouer tout à l'heure avec cette dame la grande scène légendaire qui avait eu lieu, à la même place à quelques kilomètres près et quelques milliers d'années plus tôt, entre le candide Joseph et l'incandescente madame Putiphar... Mais Valentine de Golaille fit preuve d'une expérience consommée par un détour imprévu.

— C'est bien avec M. Jean Poquelin que vous étiez tout à l'heure à table pendant le dîner ? Demanda-t-elle.

— Au fait... oui, répondit Benjamin étonné.

— Ah ! j'ai une telle admiration pour lui !... C'est le premier de nos auteurs français, murmura-t-elle... J'ai joué dans une de ses pièces.

Benjamin était de plus en plus surpris.

— Si vous pouviez, Monsieur, m'obtenir un autographe de M. Jean Poquelin, je vous en serais reconnaissante toute ma vie.

Elle avait eu l'adresse de ne pas prononcer le nom de Grünschild.

On aborde un Grünschild pour le taper ; il se méfie. On peut avoir pour Jean Poquelin une admiration sincère et désintéressée. Rien ne pouvait laisser soupçonner que Mlle Valentine de Golaille eût fait un rapprochement entre deux personnages si distincts.

En toute naïveté, Benjamin rapporta cette conversation au baron, qui éprouva aussitôt le désir de connaître cette timide et fervente admiratrice.

Personne n'était plus malin que le baron Ladislav en affaires. Il ne se vantait point lorsqu'il disait qu'aucun homme jamais ne l'avait eu.

Mais Valentine de Golaille se montra si adroite, du moment où elle put l'approcher, que le succès de cette dame ne comporta pour lui aucun élément d'humiliation.

C'est que, étant parvenue à sa table, elle n'émit sous aucune forme, même la plus discrète, la prétention de parvenir jusqu'à son lit. Le baron était tout de même assez fin pour ne pas se laisser prendre à un amour subit, provoqué par la majesté de son ventre. De plus désirables avaient déjà tenté ce coup-là. Il se fût méfié. Il n'était sot que par vanité. Et c'est par la vanité qu'elle le posséda.

Pas un instant, au cours d'une conversation animée, dont elle faisait tous les frais, elle ne parla d'elle-même. Elle parla de lui, ignorant le roi de l'or pour admirer l'homme de lettres. Elle l'appela « cher maître »... Elle lui récita des passages de ses pièces. Il fallait qu'elle eût fait vite pour se procurer dans un aussi bref délai les œuvres dramatiques du baron, imprimées à ses frais, et pour en avoir appris par cœur d'aussi longues tirades.

Au bout de vingt-quatre heures, il ne pouvait plus se passer d'elle. Elle faisait retentir le Shepperds du nom de Jean Poquelin, le génial auteur français ; et le baron Ladislav était sensible à cette publicité qui proclamait un mérite personnel, moralement supérieur au mérite de ses millions.

Valentine de Golaille, Benjamin et le baron partirent ensemble pour Louqsor ; et puis pour Assouan.

Le programme de toutes les croisières organisées par les compagnies de navigation comporte la visite du Camp Grünschild, situé à quelques kilomètres d'Assouan. En plein désert, dans un chaos d'avant la création de l'Univers par Jéhovah, se trouve une plate-

forme en ciment armé, qui domine le paysage comme un gigantesque piédestal.

C'est là qu'au début du XIX^e siècle, un de ces messieurs de Francfort avait planté sa tente. Des gens mal informés affirment que M. Salomon de Grünschild se postait là à l'affût des lions de Nubie et d'éléphants hyperboliques... Non, le piédestal est un socle, sur le socle était un dieu. Il faut entendre les gens du pays parler de « Missié le Barroune », messie qui est venu parmi eux et s'est un jour envolé vers le ciel sans laisser sur la pierre la trace auguste de ses pieds.

Aussi, les caravanes ne manquent-elles point de faire des pèlerinages vers ce dieu qui n'a qu'un défaut, commun d'ailleurs à tous les dieux. Il est absent.

Nous devons supposer néanmoins que ses fidèles, venus de toutes les parties du monde, s'agenouillent pour lui adresser cette prière :

« Salut à toi, Grünschild tout en or, dieu que Moïse crut naïvement pouvoir détruire lorsqu'il descendit du Sinaï.

« Tes prêtres officient derrière les guichets et portent à travers les villes, comme un sacrement, des sacoches lourdes d'or ou d'espoirs fiduciaires. Tes fidèles se prosternent plus bas que les fidèles des autres dieux ; ils se prosternent très bas, jusque dans la boue.

« Ta volonté est faite sur la terre, et tes martyrs n'entrent pas dans le royaume des cieux. Car, en vérité, il serait plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille...

« Tu n'es pas venu au monde sur la paille de la crèche pour apporter la paix. Tu as apporté l'envie qu'engendre la guerre, et la religion de l'or proscriit les fastidieuses vertus. A droite de ton autel, on voit la statue de sainte Danaé ; à gauche, celle de saint Judas. Ainsi, Grünschild tout-en-or, tu peux savourer dans toute ta plénitude l'âpre jouissance du mépris ; la vengeance est un témoignage de faiblesse, tandis que le mépris est la marque de la force...

« O toi qui règnes sur les mondes et dont le pouvoir s'étend jusque dans le désert, dieu des rois, dieu des peuples, dieu du bakchich, dieu qui courbe les riches et les pauvres sous ton implacable loi, épargne-nous tes redoutables bienfaits. Tes élus connaissent tous les soucis, la rude peine d'acquérir et l'angoisse de perdre très vite ce que, par de longs efforts, ils ont péniblement acquis.

« Tu es partout. Ton peuple saint, en foule, inonde le parvis du temple de la Bourse, d'où les chiffres montent tumultueusement vers le ciel, comme des prières ; et voici que la farouche Nubie, elle-même, t'a dressé des autels...

« Tu es sans douceur et sans colère ; ta loi est implacable, dure et froide comme le métal précieux dont tu es fait. Tu ne connais pas les faiblesses humaines qui sont dans la nature des autres dieux ; et il te manque l'appoint métaphysique du mystère...

« Salut à toi, qui resteras immortel même quand aura disparu la race des Hébreux et tant que subsistera la race des hommes ! »

Mais Mlle Valentine de Golaille, qui n'était pas comme tout le monde et qui, ayant un plan très précis, visait un objectif bien personnel, se contenta de murmurer :

— Quel fameux plateau pour un théâtre antique ! Et quelles choses grandioses vous pourriez réaliser, mon cher maître, sur une pareille scène !

— J'y songeais, fit le baron ravi... Un drame historique qui s'appellerait La Reine de Saba ou Le Lion de Juda. Mais croyez-vous que je pourrais, en ce désert, réunir un public assez nombreux et digne d'un tel effort artistique !

Mlle Valentine de Golaille aurait pu répondre que sur le Haut-Nil, il y a assez de moricauds en chômage pour former une claqué très convenable, à une piastre la paire de battoirs.

Mais elle avait un autre projet. Elle baissa la voix pour dire :

— Il y a mieux à faire, maître... N'avez-vous jamais pensé au Colisée de Rome, ce gigantesque amphithéâtre qui, au temps des Césars, vit de formidables spectacles tels qu'on n'en revit plus dans l'univers ! Vous et vous seul êtes capable de faire revivre le Colisée...

— Mais c'est un monument historique ! Et les Italiens m'accuseraient de sacrilège.

— L'Italie, c'est le Duce... Je connais un peu Benito...

Elle avait appuyé sur « un peu » avec un léger sourire qui devait faire supposer bien des choses.

— Je connais un peu Benito, qui serait heureux de me revoir si un jour je passais.... Nous passerons par Rome. Mussolini n'a rien à refuser à Grünschild... Sans doute serait-il flatté de collaborer avec vous, maître, et peut-être même de figurer au dénouement de la pièce, debout dans le char du triomphateur, comme fit autrefois un de ses prédécesseurs sur le trône des Césars.

— Lévy, nous partons pour l'Italie, avait dit aussitôt le baron à son secrétaire.

Voilà comment Benjamin était mélancoliquement appuyé sur le bastingage du Ducissime. Il était infiniment triste, car il sentait le prix de sa disgrâce.

En effet, Valentine de Golaille, inquiète par avance de l'influence que le jeune secrétaire aurait pu prendre sur le baron de Grünschild, et gênée par son regard clair qui comprenait trop de choses, travaillait pour l'éliminer.

Et avec un succès qui s'affirmait de jour en jour.

CHAPITRE XVI

OU DEUX GRUNSCHILD SE RENCONTRENT DEVANT LA MAISON DE SHYLOCK

Il n'est pas un Israélite notoire qui, passant par Venise, n'aille faire un pèlerinage à la maison de Shylock.

Si l'on fait abstraction d'Isaac Laquedem, plus connu peut-être sous le nom d'Ahasvérus et dont l'existence fut purement légendaire, Shylock est le premier martyr juif dont le nom se soit fixé dans la mémoire des hommes depuis le début de l'ère chrétienne.

Shylock, établi à Venise au milieu du XVe siècle, faisait profession de prêter son argent aux seigneurs et commerçants gênés dans leur trésorerie à un taux qui correspondait aux risques courus par l'argent prêté. Et les risques sont grands, si l'on songe aux spoliations officielles, aux catastrophes naturelles, à l'audace des voleurs et à la mauvaise foi habituelle aux emprunteurs.

Un riche marchand, l'honnête Antonio, avait emprunté à Shylock une somme considérable. La flottille commerciale d'Antonio ayant été engloutie au cours d'une tempête, Shylock eut le mauvais goût de se lamenter en public sur son argent perdu.

Sa maison fut pillée, sa fille enlevée. Et comme il avait fait valoir sa créance devant les juges vénitiens, les juges décidèrent qu'on ne lui devait rien et le condamnèrent, par surcroît, à une très forte amende.

On prétendit, pour le rendre odieux et par conséquent impopulaire, qu'il avait inséré dans son contrat avec Antonio une clause absurde jusqu'à l'invraisemblance : il aurait stipulé qu'au cas de non-paiement à l'échéance des traites souscrites par Antonio, lui, Shylock, aurait le droit de prélever une livre de chair sur la personne de son débiteur.

Or, aucun usurier juif ou chrétien n'aurait jamais l'idée de ruiner son propre commerce par un effort aussi démentiel d'imagination dégoûtante, propre à détourner la clientèle de son établissement.

De son vivant Shylock fut donc une victime d'un antisémitisme aussi violent que perfide. Après sa mort, et depuis cinq siècles, il est victime d'une affreuse légende qui vient offenser tous les Juifs vivants et particulièrement ceux qui sont spécialisés dans le commerce de l'argent.

Voilà pourquoi le baron de Grünschild crut devoir se recueillir devant la maison délabrée

qui avait été la demeure de l'infortuné Shylock et que les Vénitiens se faisaient un plaisir de convertir en un dépôt d'ordures nauséabondes.

Valentine de Golaille, qui ne quittait pas plus que son ombre le baron Ladislas, eut peine à surmonter une impression nerveuse de dégoût. Mais le baron Ladislas, pourtant habitué au luxe le plus raffiné, ne sembla aucunement choqué ; et il ne le fut pas en réalité. En effet, par atavisme, il était adapté à l'atmosphère des ghettos où avaient vécu ses aïeux.

Comme il approchait sans se soucier de la place où il posait ses pieds sur l'étroite marge de pavé, entre un mur lépreux et un canal d'une puanteur exceptionnelle, il tressaillit en apercevant une silhouette inclinée devant le porche en ruines qui, autrefois, avait livré passage à tant de brillants seigneurs et de notables commerçants, soucieux de l'argent du pauvre Shylock.

— Mais c'est mon cousin Rodolphe, le Grünschild de Vienne ! Dit-il à Mlle Valentine de Golaille... Qu'est-ce qui peut bien lui être arrivé ?

Car ordinairement les Juifs qui venaient dans une attitude de pieux accablement se prosterner devant la maison de Shylock avaient eu peu de temps auparavant des désagréments assez vifs. De telle sorte qu'ils se consolaient de l'injustice et de la persécution dont ils avaient été victimes en évoquant le souvenir d'une persécution plus cruelle que désormais rien ne saurait réparer.

— Que t'est-il arrivé, Rodolphe ? Demanda le baron Ladislas.

— Ils m'ont chassé de ma patrie, répondit le baron Rodolphe d'un air sombre.

— Ils m'ont aussi chassé de la mienne !

— Mais non, Ladislas... Je connais ton histoire. Tu es parti de France volontairement à la suite de menues provocations ; et il ne tient qu'à toi d'y rentrer en donnant satisfaction aux publicains qui ne ménagent pas plus les Goymys qu'ils ne nous épargnent.... Mais ils m'ont chassé de Vienne après m'avoir tenu quelque temps en prison.

— Qui « Ils » ? Les publicains d'Autriche ?

— Non, les conquérants venus d'Allemagne. Hitler est arrivé avec l'armée des Nazis... Il est vraiment impossible de faire des affaires avec ces gens-là qui sont trop désagréables.... J'ai été obligé de me sauver jusqu'ici, et « me sauver » est le terme exact, car si j'étais resté là-bas j'aurais été pendu suivant la procédure raciale. Ils ont gardé tous mes biens meubles et immeubles et je n'ai plus un sou.

Il montra d'un geste désolé le porche de Shylock pour faire comprendre aussi au cousin Ladislas que, de ce côté-là, il n'avait aucune ressource. Shylock était mort, il ne prêterait plus.

— Peux-tu me prêter un peu d'argent, Ladislas ?

— Je suis moi-même fort gêné, Rodolphe. Je vais tenter une entreprise audacieuse où je risque les derniers débris d'une fortune jadis légendaire.

Comme le cousin Rodolphe, gardant un silence vexé, ne lui demandait pas en quoi consistait cette entreprise, Ladislas le lui expliqua tout de même.

— Avec le concours de Mile Valentine de Golaine, que j'ai la joie de te présenter, et une association avec M. Benito Mussolini dont le nom ne t'est probablement pas inconnu, je vais donner au Colisée de Rome une série de spectacles sensationnels.

— *Qualis artifex* ! Murmura ironiquement le cousin Rodolphe sans qu'on pût savoir s'il

voulait parler du baron Ladislav ou de son auguste associé.

Mais Ladislav était imperméable à l'ironie.

— Et quel genre de spectacle vas-tu monter ? Poursuivit le baron Rodolphe de Grünschild. Des combats de fauves ? Des martyrs livrés aux bêtes ?

— Tu ne crois pas si bien dire. J'ai trouvé ici même le sujet de ma pièce : *Le Juif de Venise*. Mon héros sera Shylock, le premier de nos martyrs.

— Je crois avoir entendu dire qu'un Anglais nommé Shakespeare avait déjà fait une pièce sur ce sujet.

— Moi aussi. Shakespeare a raté sa pièce. Poussé par un bas souci d'antisémitisme, il a déprécié la grande figure de Shylock en accréditant la légende abominable de la livre de chair.

— Alors, tu feras mieux ?

— Je l'espère bien ! répondit modestement le baron Ladislav.

A ce moment des cris lointains mais puissants parvinrent jusqu'à eux :

Il Giornalissimo ! Il Giornalissimo !

— Fuyons ! dit le baron Rodolphe... Ce sont des partisans qui propagent le *Giornalissimo*, organe des antisémites. S'ils nous trouvent ici, ils nous flanqueront dans le canal. Si je dois mourir noyé, je préférerais que ce soit dans une eau plus propre.

— Comment ! fit le baron Ladislav atterré... Ils deviennent aussi antisémites en Italie ?

— Ça commence, répondit le baron Rodolphe d'un air rêveur.

CHAPITRE XVII

QUO VADIS ?

Benjamin Lévy errait dans les rues de la Ville Éternelle. Ses pas l'avaient porté aux abords du Vatican. Il rencontrait une prodigieuse variété d'ecclésiastiques de toute espèce, de tout costume et de toute carrosserie, depuis les somptueux prélats vêtus de rouge et roulant dans de riches automobiles, jusqu'à d'humbles moines ou de pauvres curés de campagne venus en troisième classe *ad limina apostolorum*.

Le matin même, le baron Ladislas de Grünschild avait donné son congé à Benjamin sur les conseils perfides de M^{lle} Valentine de Golaille. Il faut reconnaître que l'indemnité de congédiement avait été très confortable.

Mais Benjamin avait l'âme ulcérée par le spectacle constant de la méchanceté humaine, et il était dans cette disposition d'esprit qui prélude à toutes les conversions.

Il se heurta contre un jeune ecclésiastique en soutane qui marchait le nez dans son bréviaire et semblait profondément absorbé par cette lecture.

— Isaac ! S'écria Benjamin stupéfait... Qu'est-ce que c'est que cette mascarade ?

— Ce n'est pas une mascarade, répondit Isaac d'un ton de nez fort dévot... *Sacerdos sum in ceternum*.

— Mais il n'y a pas deux mois, mon cher cousin, que je vous ai quitté dans la rue des Rosiers ?

Impressionné malgré lui par la soutane, Benjamin n'osait plus tutoyer Isaac.

Le jeune abbé répondit :

— En quelques minutes, notre frère de race, Saul, qui fut plus tard l'apôtre Paul de Tarse, fut frappé par la grâce sur la route de Damas...

Et Isaac se signa.

— Tu t'es converti au christianisme ? Demanda Benjamin de plus en plus surpris.

Et Isaac fit cette réponse étonnante :

— Ce n'est pas moi qui me suis converti. C'est notre Saint-Père le Pape. J'ai suivi une mission de recrutement que le Vatican a déléguée dans la rue des Rosiers pour affirmer le rapprochement du Christ et de Moïse.

— Tu ne vas pas me dire, Isaac, que le Pape s'est fait Israélite ?

— Il a entrevu la Lumière et la Vérité... La Vérité est que le christianisme est une religion juive, fondée par un Messie juif, confessée par des apôtres juifs qui les premiers sont morts pour leur foi. Le premier Pape fut le juif Pierre... La chose étonnante n'est pas que le Souverain Pontife actuellement en vigueur ait fini par s'en apercevoir, c'est que depuis tant de siècles, personne ne s'en soit encore aperçu.

— Mais les deux religions présentent de telles différences !

— D'insignifiants petits détails, en vérité... Le Pape nous fait des concessions dont il est impossible de n'être pas touché jusqu'au fond du cœur. Il a construit au Vatican un Mur des Lamentations devant lequel pourront se recueillir ceux d'entre nous dont l'âme est disposée à la tristesse. Et il a également installé à notre intention une boucherie Kasher.

— Et... beaucoup de Juifs sont déjà entrés dans les ordres sacrés de l'Église catholique ?

— Avant deux ans, affirma Isaac Wolf, tout l'état-major du Vatican sera d'origine israélite. Le Sacré-Collège des Cardinaux, les archevêques, les simples évêques... Tu connais, Benjamin, les aptitudes de notre race pour les états-majors... Le prochain Pape assurément sera circoncis.

— Et voilà précisément la question que je me posais, fit Benjamin... Le fait d'être circoncis n'est-il point un obstacle, une objection à l'accès des ordres sacrés ?

— Jésus-Christ était circoncis. Ce serait donc plutôt le fait de ne pas l'être qui devrait être un obstacle à la promotion aux hautes dignités sacerdotales et au pontificat suprême... Un eunuque ne peut plus être élu Pape, car il existe, comme prélude à l'installation d'un nouveau Souverain Pontife sur le trône de Saint-Pierre, une curieuse cérémonie liturgique au cours de laquelle les officiants entonnent ce chant triomphal : *Vere habet et bene pendentes...* Mais la circoncision est honorable, faisant même l'objet d'une fête qui est dans le calendrier chrétien... Et puis l'incorporation des Juifs dans l'état-major de l'Église est pour les intérêts temporels de l'Église un avantage énorme que le Pape a reconnu... Nous savons administrer, nous savons compter, nous savons faire fructifier les biens périssables.

Isaac ajouta modestement.

— Je suis trésorier-adjoint au bureau central du Denier du Saint-Père, au Vatican.

Benjamin restait indécis et confondu, comme dut l'être Polyeucte avant d'être touché par la grâce.

— Allons, viens ! Dit Isaac avec l'autorité d'un directeur de conscience.

Une petite porte du Vatican absorba les deux cousins.

— Allons ! Un Juif de plus ! fit le garde-noble qui montait la garde à rentrée.

CHAPITRE XVIII

OU MOHAMED BEN MOHAMED FAIT LUI AUSSI UNE FIN FORT ÉDIFIANTE

Les visiteurs du cimetière du Père-Lachaise sont depuis quelque temps assez intrigués par le singulier manège d'un Arabe qui pénètre chaque jour en ce lieu de repos, portant sur son épaule une lourde pile de tapis d'Orient ou assimilés.

L'Arabe se dirige d'un pas décidé vers le tombeau où le docteur Abélard repose à côté de son Héloïse. Arrivé à cet endroit, il pose sur le sol le plus beau de ses tapis, s'installe dessus et procède à ses dévotions rituelles, avec une gesticulation démonstrative.

Interrogés, les gardiens du cimetière se frappent le front de l'index, comme pour dire :
« C'est un piqué. »

Non, c'est Mohamed ben Mohamed qui, suivant les signes extérieurs de son culte, vient rendre hommage à un autre Docteur de la Loi qui fut comme lui et par le même procédé, martyrisé par les Roumis.

TABLE DES MATIÈRES

COURT AVERTISSEMENT	7
CHAPITRE I. — Comment Benjamin Lévy fut expulsé de la terre promise ...	9
CHAPITRE II. — Comment Benjamin Lévy ayant retrouvé le docteur Mohamed ben Mohamed sur le « <i>Duke of Windsor</i> » aborda après naufrage sur l'île de Barabagh	15
CHAPITRE III. — Comment Benjamin Lévy, après avoir jugé la cruauté des Bobares et leurs persécutions contre le peuple élu, put s'embarquer pour son gouvernement de tourduskopol	25
CHAPITRE IV. — Comment Benjamin Lévy, venu en Russie pour trouver Tourduskopol, découvrit une mine de sel	33
CHAPITRE V. — Comment Benjamin Lévy, au fond d'une mine de sel, retrouva son cousin Abramovitch Moïowski, et dans quel état !	41
CHAPITRE VI. — Aperçu bref mais peut-être ennuyeux sur l'histoire sociale de la Pologne, suivi d'un récit de la réception enthousiaste qui fut faite à Benjamin Lévy par les habitants de la ville d'Evadongrovo	49
CHAPITRE VII. — Ou Benjamin Lévy apprend à connaître les mœurs et coutumes de la race aryenne	57
CHAPITRE VIII. — Comment Benjamin, pour son malheur, retrouva la belle rébecca et entendit le récit de ses aventures	69
CHAPITRE IX. — Comment Benjamin Lévy, dans un camp de concentration allemand, rencontra un chirurgien esthétique qui avait voulu effacer les signes extérieurs de l'inégalité des races	79
CHAPITRE X. — Comment Benjamin Lévy, après une conversation instructive sur le chemin de fer, arriva à Paris	87
CHAPITRE XI. — Ou Benjamin Lévy, pour son plus grand étonnement fait la connaissance de M. Ferdinand Céline et de m. Léon Davidet	93
CHAPITRE XII. — Comment le père Wolf indiqua à Benjamin et à Isaac le moyen de faire rapidement fortune	97

CHAPITRE XIII. — Ou Benjamin Lévy entre en relations avec les seigneurs Midas de Grünschild	103
CHAPITRE XIV. — A l'occasion de quoi le lecteur est prié de se reporter à un certain chapitre de « <i>l'optimisme</i> » par M. de Voltaire :ou l'on voit Candide et son fidèle serviteur Cacambo à une table d'hôte occupée par des rois déplacés	111
CHAPITRE XV. — Ou l'on constate que tous les chemins mènent à Rome	115
CHAPITRE XVI. — Ou deux Grünschild se rencontrent devant la maison de Shylock	119
CHAPITRE XVII. — Quo Vadis ?	123
CHAPITRE XVIII. — Ou Mohamed ben Mohamed fait lui aussi une fin fort édifiante	125

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie R. Bussière. — 30-6-1938.

ÉDITIONS MONTAIGNE

FERNAND AUBIER, ÉDITEUR, QUAI DE CONTI, 13, PARIS

ŒUVRES DE G. DE LA FOUCHARDIÈRE

LES OIES DU CAPITOLE. 15 fr.

Livre qui raille les hommes politiques et contribue à l'éducation des électeurs, quelle que soit la couleur de leur programme. Livre de toujours et qui ne peut pas plus vieillir qu'un conte de Voltaire, un pamphlet de Paul-Louis Courier.

LE DIABLE DANS LE BÉNITIER (épuisé)

VIVE L'ARMÉE! (épuisé)

CHERCHEZ LA FEMME 15 fr.

La Fouchardière se promène au milieu de toutes les femmes : dames du monde et marchandes de quatre-saisons, brunes et blondes, épouses acariâtres ou amantes angéliques, jeunes filles comme il faut ou... comme il ne faut pas.

LES MÉDECINS MALGRÉ NOUS 15 fr.

La malice de l'auteur s'en prend ici au corps médical. Le titre : *Les médecins malgré nous* restera. Le livre est si riche d'observation et si drôle qu'il égaie à la fois les médecins et leurs victimes.

AU TEMPS POUR LES CROSSES 15 fr.

Ce livre a dépassé le succès de *Vive l'Armée!* voire même le succès de tous les autres ouvrages du même auteur.

CENT BLAGUES.. .. 15 fr.

L'auteur recueille ici ses meilleures anecdotes, celles qui déclenchent le rire le plus franc et le plus consolant.

BALLES SANS RÉSULTAT 15 fr.

Vous n'êtes pas content de votre femme ? de la vie chère ? des impôts ? des députés ? Lisez ce livre. Rien ne s'arrangera peut-être, mais vous aurez acquis la bonne humeur.

LA PROCHAINE DERNIÈRE.. .. 15 fr.

Avec quelle verve La Fouchardière fouaille les profiteurs de guerre, accable les patriotes de l'arrière et ironise amèrement sur les horreurs du front.

AMOURS... TOUJOURS.. .. 15 fr.

La comédie drolatique des sentiments et des passions, les folles caresses, les serments éternels et le revolver.

AFFAIRES DE MŒURS 15 fr.

Les plus grands scandales sexuels de l'époque, les drames passionnels ou conjugaux, c'est-à-dire tout l'amour désordonné, qui passe en jugement devant les tribunaux.

MOUISE A TOUS LES ÉTAGES. 15 fr.

Tous ceux qui sont dans la mouise défilent. Les uns bons enfants résignés et les autres vaguement anarchistes; presque tous philosophes.

FOUTEZ-NOUS LA PAIX!. 16 fr. 50